

DISTANCE SPATIALE MAIS
PROXIMITÉ SOCIALE

L'INTERFACE COMME
ESPACE DE RENCONTRE
ENTRE GROUPES SOCIAUX

ENONCÉ THÉORIQUE
SEMESTRE D'HIVER 2020
EPFL - ARCHITECTURE
ANA FERRER TAROLLI

Avant-propos

Lors de la réalisation de ce travail, je me suis beaucoup demandé si le thème des situations de précarité était réellement le meilleur choix pour cette analyse. En effet, le fait de prendre un certain type de population comme sujet d'étude m'a toujours semblé problématique. Je trouve que considérer des personnes, les classer puis de les analyser à travers une vision externe démontre une volonté de se séparer d'elles, en les considérant comme étant « autres » et révèle en général un sentiment de supériorité. Même lorsque le but de la démarche est de venir en aide à des populations défavorisées, il me semble que cette volonté provient en général d'un sentiment condescendant qui considère que ces personnes sont trop faibles pour s'aider elles-mêmes. Ce syndrome du sauveur est très présent dans les sociétés occidentales, où l'on cherche beaucoup à offrir son aide aux défavorisés dans le but de se donner bonne conscience de vivre dans d'excellentes situations tout en participant à un système global qui profite de ceux qui n'ont pas eu la chance de naître dans les bonnes circonstances. Une partie de moi souhaiterait alors qu'on arrête de toujours discuter des problématiques sociales en se focalisant sur les populations « à problèmes ». L'inconstante inspection de certaines catégories de personnes ne participe-t-elle pas à la stigmatisation à laquelle elles se confrontent et renforce ainsi leurs problèmes initiaux ? Et pourtant, me voilà lancée pour plus de cent pages examinant, inventoriant et discutant la précarité...

Les raisons qui m'ont poussée à faire ce choix malgré tout découlent de ma trajectoire personnelle. En effet, j'habite moi-même dans un quartier dit « populaire », et ce depuis mon arrivée en Suisse en 2002. Durant toutes ces années, j'ai pu me rendre compte qu'il existait une réalité en Suisse, et en particulier à Genève, qui n'est pas représentative de l'idée renvoyée par l'imaginaire collectif. J'ai alors remarqué qu'il y a bien des problématiques sociales sérieuses, mais que la tendance générale est de les négliger ou de les minimiser, parce que « c'est toujours pire ailleurs ». Par conséquent, les expériences d'un grand nombre de personnes sont souvent ignorées et lorsqu'elles sont considérées c'est en général plus par instrumentalisation politique que par volonté de changer les choses.

A travers ce travail, j'aimerais alors avant tout exposer une réalité. Une réalité qui est en partie mienne, mais qui reflète aussi celle de beaucoup d'autres personnes. Le but est ici de remettre en contexte les problématiques sociales en Suisse, à Genève en particulier, de reconnaître qu'il y a des situations difficiles et surtout d'admettre en tant qu'architecte, mais aussi en tant que personne sociale, nos responsabilités face à celles-ci. C'est alors avec une approche cherchant

la rencontre et la communication que j'espère pouvoir valoriser et donner une place à des expériences humaines trop souvent méconnues et parfois méprisées.

Remerciements

Je remercie particulièrement le Professeur Rey pour son implication et ses conseils durant la réalisation de ce travail, ainsi que Clément Cattin qui m'a accompagnée durant le processus.

Je souhaite aussi dire un grand merci à toutes les personnes qui ont participé au contenu du travail, en acceptant de me donner un peu de leur temps et m'offrant la possibilité d'apprendre de leurs expériences. Merci en particulier à :

Christoph
Balthazar
Léa
Petra
Amal

Nadine
Mohamed
Sandro
Dylan
Eduardo
Taame
Smult
Salvatorre

Amar
Corinne
Elisabeth
Alexandra
Nasser
Sabrina
Angela
Samia

Enfin, je remercie aussi énormément ceux qui m'ont aidée et soutenue tout le long de la réalisation.

Directeur pédagogique: Emmanuel Rey
Deuxième professeur: Elena Cogato
Maître EPFL: Clément Cattin

Table des matières

0. Avant-propos	p. 2
1. Introduction	p. 6
2. Théorie - Traitement de la problématique	p. 8
Précarité sociale	
Définition et limites du terme	p. 10
Précarité et exclusion	p. 13
Précarité dans l'espace urbain	
La ségrégation spatiale	p. 16
Enjeux identitaires	p. 21
Durabilité et mixité	
La durabilité sociale	p. 28
Les limites de la mixité	p. 32
Conclusion - une mixité alternative	p. 36
3. Analyse de site - Le cas de Genève	p. 38
Etude statistique - Echelle territoriale	p. 40
Etude spatiale - Echelle du quartier	p. 45
Les Pâquis	p. 46
Les Avanchets	p. 54
Les Palettes	p. 62
4. Immersion - Des expériences humaines	p. 70
Les Pâquis	p. 74
Les Avanchets	p. 80
Les Palettes	p. 88
5. Hypothèses projectuelles	p. 96
6. Synthèse	p. 102
7. Bibliographie	p. 106
8. Annexes	p. 112

Introduction

une approche basée sur l'humain

L'espace urbain peut se définir à travers une multitude d'éléments : son architecture, son histoire, ses infrastructures, son environnement, son odeur... Le temps de ce travail nous allons nous concentrer sur un élément en particulier: ses habitants. Nous allons ici étudier en détail les rapports qui unissent les individus et l'espace urbain dans le but de comprendre comment les dynamiques sociales influencent celui-ci, et réciproquement comment les caractères spatiaux agissent sur les relations sociales. Si la notion d'espace urbain, accordée au singulier, laisse à penser que la ville est uniforme, homogène et qu'elle constitue une même entité, l'approche par les individus implique le contraire. En effet, chaque personne vit la ville à travers sa propre expérience. Il y a donc autant de définitions de la ville qu'il y a d'individus. Dans ce cas, on devrait plutôt parler d'espaces urbains, chacun représenté par une expérience humaine et tous existant de manière simultanée.

Dans le cadre de cette étude, nous allons nous concentrer sur l'expérience spatiale d'une catégorie d'individus en particulier, les personnes en situation de précarité. Les espaces reliés aux situations de précarité sont souvent au centre de débats sociaux, politiques et urbains. Les appellations de « quartiers défavorisés », « quartiers populaires », « quartiers sensibles » et autres, démontrent qu'il y a dans l'imaginaire collectif un certain type d'espace associé à la précarité. Cet imaginaire qui tend à catégoriser ce type de lieux urbains ne tient pas compte de la multitude d'expériences humaines qui le constituent en réalité. Cette catégorisation prêche à écarter des représentations collectives de la ville l'individualité de ceux qui habitent ces types d'espaces en les classant selon leur situation et leur assignant par la même occasion une représentation négative et stigmatisante.

En tant qu'architecte agissant directement sur les espaces, il est important de considérer alors non seulement les propriétés physiques des lieux mais de prendre en compte également les implications sociales et symboliques que ceux-ci représentent. Dans le but d'adresser la problématique de la précarité urbaine, il faut d'abord comprendre les dynamiques spatiales qui s'y relient.

L'objectif principal de ce travail consiste à savoir comment adresser les problématiques sociales qui se rapportent aux espaces précarisés et de comprendre comment intervenir sur ces lieux pour s'assurer que les espaces ne contribuent pas à l'exclusion de la population qui les habite.

Méthodologie

L'analyse cherchant à répondre à cette question se développera sous trois parties distinctes :

Une approche théorique réalisée autour du concept de la précarité sociale et des dynamiques spatiales et identitaires qu'elle provoque, ainsi qu'une étude critique sur la notion de mixité qui prévaut en ce moment comme solution à l'exclusion sociale et spatiale.

Une approche analytique qui se focalise sur des territoires précis, trois quartiers de la ville de Genève, et dont le but est de comprendre les caractéristiques sociales et spatiales de chacun et ainsi en faire une étude spécifique.

Une approche immersive qui consiste à reconnaître les lieux à travers les expériences humaines des personnes qui les habitent et ainsi déterminer à partir des réalités sociales les besoins particuliers de chacun des quartiers.

Ce sera grâce à ces considérations traitées de manière complémentaire que l'on pourra élaborer une stratégie d'intervention s'adressant à l'un des quartiers étudiés au moyen d'une méthodologie qui prioritarise les solutions spécifiques sur les génériques.

Théorie

Traitement de la problématique

La précarité sociale

Définitions et limites du terme

La précarité est un terme difficile à définir. Elle est souvent utilisée de manière généraliste et est appliquée à des situations diverses et hétérogènes, ce qui peut laisser à supposer que la notion n'a pas de sens propre défini (Pierret 2013). Elle est toutefois intéressante à approfondir car son utilisation intense témoigne de l'existence d'un sentiment commun qui non seulement reflète une réalité mais qui a des implications tangibles sur les personnes.

La formule a été en premier lieu utilisée dans le monde francophone dans le cadre des politiques publiques pour faire référence au phénomène du changement des conditions de travail alors que se développaient à ce moment-là des formes d'emploi plus fragiles et instables comme par exemple les contrats intérimaires. (Pierret 2013) La précarité se réfère ici aux difficultés que rencontrent les nouveaux travailleurs dont les emplois ne garantissent plus forcément une stabilité salariale et donc économique.

C'est en particulier à travers le rapport du Père Wrensinki de 1987, « Grande Pauvreté et Précarité Economique et Sociale » que se diffuse largement une définition plus précise de la précarité, qui en plus de l'emploi inclut également des aspects sociaux. Elle y est décrite comme :

« l'absence d'une ou plusieurs des sécurités, notamment celle de l'emploi, permettant aux personnes et familles d'assumer leurs obligations professionnelles, familiales et sociales et de jouir de leurs droits fondamentaux. Elle conduit à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle devient persistante, qu'elle compromet les chances de réassumer ses responsabilités et de reconquérir ses droits par soi-même, dans un avenir prévisible ». (Wrensinki, 1987, p.6)

Cette définition n'est pas forcément définitive ; les propos de Wrensinki ont été nuancés et d'autres définitions ont été proposées, notamment lorsque les sciences sociales se sont appropriées du terme dans les années 2000 (Pierret 2013). Elles ont alors essayé de comprendre d'autres dimensions et domaines d'application de la notion comme par exemple celles autour de la précarité familiale, culturelle ou encore relationnelle. Il est tout de même intéressant d'analyser de plus près la définition de Wrensinki, non pas pour déterminer une définition forcément « juste », mais simplement pour comprendre les différents aspects et implications de la notion de Précarité qui y sont décrits.

Tout d'abord, Wrensinki parle des « sécurités » sociales et économiques comme les éléments fondamentaux qui permettent d'assumer nos responsabilités au sein de la société et ainsi jouir de nos droits fondamentaux. Il met ici en évidence une sorte de « contrat social » (Franssen 2011) à travers lequel chacun a des

obligations et des droits, et lequel serait mis en danger par la précarité, en particulier si celle-ci perdure dans le temps. Il parle aussi de la « grande pauvreté » comme échéance dans le cas où la précarité nous empêcherait de réacquérir ces droits « par nous-mêmes ». On comprend donc que la précarité est un élément différencié de la pauvreté, mais qu'elle risque de nous mener à celle-ci. On voit de plus dans cette définition que le fait de sortir de la précarité relève de la responsabilité de chacun, et que c'est seulement ainsi que l'on peut retrouver une place dans la société et jouir de nos droits.

Aujourd'hui, la signification exacte du terme « précarité » est encore débattue. Il n'empêche que l'on puisse dégager certaines notions qui y sont reliées et qui permettent de comprendre les manifestations sociales que cette idée englobe, et qui sont toujours présentes dans les différentes définitions et applications du principe de précarité.

Les manifestations de la Précarité

La vulnérabilité

En société, on dépend tous de certains éléments qui nous garantissent un bien-être physique comme psychique. Ce sont les éléments qui nous permettent de répondre à nos besoins comprenant les besoins physiologiques jusqu'aux besoins d'accomplissement de soi (McLeod, 2018). La situation de vulnérabilité fait référence à une situation de fragilité due à ce que Jean Furtos appelle « la perte d'objets sociaux » (Furtos, 1999) Ceci veut dire que le fait de ne pas pouvoir dépendre de certains éléments sécuritaires, comme le sont l'emploi pour la sécurité économique, ou encore le soutien familial pour la sécurité relationnelle, positionne de fait la personne dans une situation vulnérable car ses besoins sont menacés de ne pas pouvoir être satisfaits. Le sentiment de vulnérabilité est donc un premier symptôme de la précarité.

L'incertitude

La notion d'incertitude découle de la vulnérabilité car celle-ci implique un manque de contrôle sur notre état, ce qui empêche d'avoir une assurance sur ce qu'il va advenir. L'incertitude se manifeste à travers la peur soit de perdre une situation qui est pour l'instant stable, soit par la peur de ne pas pouvoir stabiliser une situation fragile. (Pierret 2013)

La dépendance

Le troisième concept qui se rapporte à la précarité est celui de la dépendance. La dépendance décrit une situation où on ne peut être autonome pour s'assurer de la satisfaction de nos besoins, mais où on dépend d'une aide externe pour pouvoir y arriver (Pierret 2013). On peut par exemple dépendre d'une autre personne, des aides sociales, ou même d'un travail qui ne nous amènerait pas de satisfaction mais qu'on garde car il est nécessaire pour subvenir à nos besoins (Franssen 2011).

Ces trois notions, connectées et interdépendantes, démontrent les différentes facettes complexes enveloppées sous l'idée de Précarité, et nous permettent de mieux comprendre ce qui est impliqué lorsqu'on parle de situation précaire et ainsi mieux définir les limites du terme.

Les caractéristiques de la précarité

Caractère subjectif

En premier lieu, il est nécessaire de déterminer que la Précarité est purement subjective (Pierret 2013). En effet, bien qu'elle puisse découler de faits ou événements objectifs, ses manifestations font appel en premier lieu au ressenti de chaque personne. C'est pour cette raison qu'elle est si difficile à discerner et que son application peut parfois paraître aléatoire. Contrairement à la pauvreté qui est définie par un manque ou déficit de moyens mesurables (Pierret 2013), la Précarité apparaît à travers des éléments relatifs qui dépendent du sentiment de vulnérabilité, incertitude ou dépendance de chaque personne. S'il est vrai que la pauvreté a de grandes chances d'être comprise dans la précarité, celle-ci va au-delà et ne l'englobe que partiellement (Pierret 2013). Antoine Lazarus parle par exemple de la précarité à travers le sentiment de mal-être, qui est par essence subjectif (Lazarus 2000).

Caractère dynamique

En second lieu, il faut comprendre que la précarité n'est pas un événement indéfini dans le temps. Elle est décrite comme une situation dynamique inscrite dans un contexte temporel bien précis (Tudrej 2007). La précarité n'existe pas en soi, elle n'est pas définitive mais résulte d'une succession d'événements qui peuvent par la suite rendre une situation précaire.

Caractère contextuel

Enfin, si la précarité dépend du contexte temporel, elle dépend aussi du contexte environnemental. C'est-à-dire qu'une personne n'est pas définie comme précaire en soi mais elle est soumise à un certain environnement économique, spatial ou relationnel plus ou moins favorable et qui va déterminer la situation de la personne comme précaire ou non (Larcher, 2007). Ceci implique que la personne seule n'est pas responsable de sa situation, mais au contraire qu'un grand nombre d'éléments et personnes externes ont un rôle à jouer dans la situation de chacun.

Précarité et exclusion

Relation entre Précarité et Exclusion

La notion d'exclusion, tout comme celle de précarité, est difficile à cerner car elle est aussi utilisée dans des situations différentes et souvent de manière excessive (Tudrej 2007). Elle est cependant particulièrement intéressante car elle est fondamentalement liée à la précarité, comprenant également une relation complexe entre la relation d'un individu et son environnement social, spatial et temporel.

L'exclusion est décrite comme un processus qui mène à une désocialisation complète, à un délitement du lien social, ou encore à une désaffiliation (Furtos, 1999). La précarité est alors vue comme un espace social instable et fragile qui peut, dans le pire des cas, mener à l'exclusion. L'exclusion représente alors la fin d'un processus sur lequel la précarité agit comme élément accélérateur (Castel 1994).

Vandecasteele et Lefebvre définissent l'exclusion et son rapport à la précarité comme :

« un processus multidimensionnel de ruptures progressives, se déclinant à la fois dans le domaine professionnel et relationnel. Ces ruptures peuvent également toucher d'autres domaines ou objets sociaux que l'emploi comme le logement ou l'accès aux soins par exemple. Les individus les plus touchés par ce processus d'exclusion sont d'abord ceux qui vivent dans des situations de précarité sociale, qu'elle soit ou non compensée par le réseau assistanciel : enfants déscolarisés, jeunes non qualifiés, chômeurs de longue durée, populations travaillant avec de bas revenus, ou ayant des emplois précaires, mères célibataires, minimexés etc... La précarité concerne aussi un nombre de personnes qui sont ou qui se sentent menacées par l'évolution d'une société dont les règles ont été brutalement modifiées et qui risquent, si la précarité de leur emploi se cumule avec d'autres handicaps, de glisser progressivement vers la grande pauvreté et l'exclusion. »
(Vandecasteele et Lefebvre, 2006, p.142)

La précarité comme problème social

Une fois la relation entre précarité et exclusion définie, on peut se concentrer sur les différentes raisons et processus sociaux qui positionnent la précarité comme fondamentalement négative et potentiellement exclusive, plutôt que comme une situation éveilleuse de solidarité et entraide.

Inscription dans une société normative

Tout d'abord, la précarité s'inscrit aujourd'hui dans une société qui valorise le profit, la stabilité et l'autonomie. Une situation dite précaire, définie par la vulnérabilité, l'incertitude et la dépendance, ne correspond donc pas à l'imaginaire collectif de ce que représente l'idéal social (Lazarus 2000). Cette forme sociétale normative considère les personnes en situations précaires comme déviantes et

problématiques car elles ne remplissent pas la fonction qui est attendue d'elles, qui est de participer à la production générale de biens et services (Vultur 2010). Elles sont au contraire vues comme un poids que doit assumer le reste de la population qui, elle, remplit sa part du contrat social (Vultur 2010). La précarité s'insère alors dans un rapport de domination où la hiérarchie sociale est claire.

Généralisation des cas pour en faire un principe

Un autre aspect de la précarité qui joue un rôle dans la survenance de l'exclusion est que le terme est, comme on l'a expliqué au début de ce chapitre, par définition globalisant. C'est-à-dire qu'il cherche à décrire de manière générale et sous un même concept une infinité de situations et réalités tout à fait différentes (Parizot, 2007). En effet, quand on parle de précarité, on ne se réfère pas à un groupe statistique ou une communauté spécifique de personnes car c'est une notion fondamentalement subjective et relative. L'existence du concept se justifie par la nécessité sociologique de faire sens d'un phénomène d'ensemble réel, ainsi que de l'avantage pratique de pouvoir développer des outils concrets pour l'adresser (Lazarus 2000). Néanmoins, il faut admettre que ces catégorisations et généralisations sont par essence stigmatisantes et peuvent avoir des effets pervers (Castel 1994), notamment puisque le phénomène est en soi vu comme un problème.

Catégorisation déterministe

Finalement, la catégorisation et identification à la précarité qui s'inscrit dans une hiérarchie sociale a des conséquences importantes sur le processus identitaire des personnes en situation précaire. Effectivement, la construction identitaire se base en particulier sur la place de chacun dans la société, l'appartenance à un groupe et le regard sur soi d'autrui (Vandecasteele et Lefebvre 2006). Or, lorsqu'on s'identifie à travers un statut social dévalorisé, comme la précarité, on peut éprouver un enchaînement de souffrances psychiques comme la perte d'estime de soi, le sentiment d'inutilité, et même la honte d'être (Vandecasteele et Lefebvre 2006). L'exclusion et la violence sociale externe peut alors se doubler dans le pire des cas d'une auto-exclusion. Cette double exclusion, qui s'accompagne parfois d'un sentiment de frustration vis-à-vis de la société et d'un positionnement de soi en tant que victime, mène les individus à se détacher de la société et par conséquent ne leur donne plus de raison de suivre ses normes (Lazarus 2000). A l'exclusion s'ajoute alors une position antagoniste qui peut se manifester sous forme de violences ou justification de la criminalité, ou qui alors peut être autodestructrice.

En somme, la notion de précarité, bien qu'abstraite, subjective et généralisante, sert à expliquer des phénomènes sociaux bien réels qu'il est nécessaire d'adresser. De plus, elle est significative des imaginaires et idéaux de notre société, elle est particulièrement utile à la compréhension du système social qui est mis en place et nous aide à reconsidérer nous-mêmes notre position au sein de celui-ci. (Lazarus 2000)

La précarité, bien qu'en général dépendante de statuts sociaux spécifiques, tels que le statut économique, familial ou relationnel, n'est pas un statut social en

soi. Elle relève plus du ressenti et de l'expérience d'une personne qui remet en cause sa position dans la société à travers un sentiment d'inadéquation vis-à-vis de celle-ci. Ce sentiment est en particulier induit par une société normative qui considère le manque de stabilité et autonomie comme une forme de déviance, et peut ainsi générer différentes formes d'exclusion.

L'analyse de la précarité à travers son insertion sociale et environnementale nous pousse à ne pas considérer les personnes en situation précaire comme des cas isolés de personnes souffrantes, mais bien comme une problématique sociale qui nous concerne tous et sur laquelle nous pouvons agir, chacun à un niveau différent, que ce soit dans les domaines de la politique, la santé ou la planification urbaine.

La précarité dans l'espace urbain

Ce chapitre porte de manière plus spécifique au rapport qu'entretient la précarité sociale avec l'espace urbain. Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, la précarité n'existe pas en tant qu'absolu, mais est dépendante de différentes influences sociales et environnementales. Le but est de comprendre comment l'environnement spatial agit sur elle, afin de mieux définir quelles sont nos responsabilités en tant qu'acteur travaillant directement sur les formes du territoire urbain.

Pour ce faire, il faut premièrement chercher à savoir si les dynamiques sociales autour de la précarité induisent des spécificités spatiales dont il est nécessaire de tenir compte. Ensuite, il faut définir comment l'espace urbain peut influencer les dynamiques sociales et générer, ou accentuer des formes de précarité.

Comme la précarité est reliée à la société d'une part comme conséquence des dynamiques sociales et d'autre part par l'expérience personnelle au sein de celle-ci, nous allons traiter ces questions à travers deux perspectives :

- le rapport entre groupes sociaux et espaces urbains
- la relation des identités sociales et expériences personnelles et collectives avec le territoire

La ségrégation spatiale, ou la séparation des groupes sociaux dans l'espace urbain

L'espace défini à travers les rapports sociaux

La notion d'espace est particulière étant essentiellement abstraite et dépendante du domaine d'analyse dans lequel elle est utilisée. Il serait possible de dédier un travail entier juste à cette notion, tellement elle peut avoir de définitions et implications différentes. Toutefois, dans un souci de brièveté et pertinence, nous allons ici considérer l'espace dans son aspect sociologique, et le considérer principalement non pas comme une réalité en soi mais comme une dimension matérielle des rapports sociaux (Pechoux, 2004). On peut donc définir l'espace d'une part comme le produit de relations sociales, et d'autre part comme un condition physique qui influence les dynamiques entre groupes sociaux. L'espace sociologique n'est donc pas un milieu neutre sur lequel se déroulent des actions sociales, mais c'est une projection matérielle des réalités sociales ainsi qu'un agent sur celles-ci. Cette relation réciproque est fondamentale pour comprendre comment interagissent les groupes sociaux entre eux et avec l'espace urbain. Cette relation réciproque entre société et espace est décrite par Halbwachs lorsqu'il dit :

« Lorsqu'un groupe est inséré dans une partie de l'espace, il la transforme à son image, mais en même temps, il se plie et s'adapte à des choses matérielles qui lui résistent. » (Halbwachs, 1997, p.195)

La ségrégation spatiale, une définition et une application

La société est constituée par différents groupes sociaux qui la composent. Ceux-ci peuvent être déterminés par des statuts socio-économiques, socio-professionnels, culturels, ethniques, etc. Ces groupes ne sont pas forcément mutuellement exclusifs, puisqu'il est possible de faire partie de différents groupes sociaux à la fois, et que leur définition dépend des facteurs qui sont pris en compte. Comme on a déterminé que l'espace était essentiellement rattaché aux relations sociales, il est donc normal que les dynamiques entre ces groupes soient reflétées dans l'espace. La ségrégation spatiale est le phénomène selon lequel ces différents groupes sociaux sont physiquement séparés et distribués dans l'espace selon leur appartenance (Marco Oberti et Préteceille 2016). On va parler ici de ségrégation urbaine, en se concentrant plus spécifiquement sur ce phénomène dans l'espace urbain. Oberti et Préteceille définissent ce fait comme :

« *l'inégale distribution des groupes sociaux entre les quartiers d'une ville* ». (Marco Oberti et Préteceille 2016, pp. 4-5)

Le terme de ségrégation urbaine est en général connoté négativement, car on considère la séparation des groupes sociaux comme une exacerbation des injustices sociales (Lehman-Frisch 2009). En effet, les études sur la ségrégation urbaine portent en général sur la ségrégation entre groupes ethniques ou statuts socio-économiques et révèlent donc les injustices et la hiérarchisation des groupes qui existent dans notre société et qui se retrouvent en conséquence reproduits dans l'espace urbain. L'étude de la ségrégation urbaine a alors pour but de devenir un outil pour mieux comprendre et agir contre ces injustices (Marco Oberti et Préteceille 2016). En se focalisant sur l'analyse des groupes et espaces défavorisés socialement, on cherche à reconnaître les dynamiques sociales qui leur sont spécifiques, ce qui est nécessaire pour adresser leurs besoins de manière appropriée. Cependant, la focalisation extrême sur les groupes défavorisés et leurs quartiers peut aussi être problématique car, comme on l'a vu pour le cas de la précarité sociale, une trop forte concentration sur une seule facette sociale peut devenir stigmatisante (Marco Oberti et Préteceille 2016). De plus, le fait de ne pas considérer les éléments externes à ces groupes peut démontrer une volonté de vouloir les rendre responsables uniques de leur situation. Dans le but d'agir contre les injustices, il faut donc toujours contextualiser les situations et considérer la ségrégation urbaine comme un phénomène d'ensemble.

Découlant directement de l'aspect sociologique de l'espace urbain, la ségrégation urbaine doit s'étudier plus précisément à travers deux points de vue réciproques : ses causes et ses effets, tous deux nécessaires pour comprendre de manière complète les implications du phénomène.

Les causes de la ségrégation, les inégalités sociales spatialisées

Considérons premièrement les causes de la ségrégation urbaine, expliquant les mécanismes génèrent la spatialisation des inégalités sociales. On peut les classer dans 3 catégories : les causes intentionnelles, les causes structurelles et les causes dépendantes de choix individuels.(Marco Oberti et Prêteceille 2016)

Les causes intentionnelles

Lorsque l'on parle de causes intentionnelles de ségrégation, on considère toute politique qui cherche de manière explicite et volontaire à mettre à l'écart un groupe social spécifique. Ceci peut être fait par exemple à cause d'idéologies de hiérarchisation ethnique, comme l'a montré la politique d'Appartheid en Afrique du sud (Marco Oberti et Prêteceille 2016), ou d'une volonté de réserver certaines portions de la ville aux groupes socio-économiques les plus élevés afin de garder une certaine « noblesse » (lors de la politique d' « affinage des centres » en France dans les années 60) ou « attractivité » (par exemple dans les politiques d'aménagement des villes globales qui cherchent à être compétitives internationalement) (Marco Oberti et Prêteceille 2016). Ces causes explicitement intentionnelles de la ségrégation sont tout de même relativement rares, étant donné que ce genre de discriminations, en particulier sur des bases raciales, sont considérées comme contraires aux droits humains.

Les causes structurelles

Les causes structurelles concernent les processus économiques, politiques et sociaux qui ne sont pas forcément intentionnellement ségrégatifs mais qui de manière indirecte engendrent des dynamiques ségrégatives.

Parmi ces causes, on relève en particulier l'importance de la logique du marché dans les systèmes de villes capitalistes qui induit, à travers des inégalités de revenus et des variations des prix de loyers, une séparation forcée entre classes socio-économiques dans la ville. En effet, les prix des loyers dépendent entre autres de leur localisation dans la ville, qui peut être plus ou moins attractive, ce qui implique qu'il y a une sélection des groupes sociaux qui peuvent accéder à certaines parties de la ville. Cet accès inégal au marché du logement hiérarchise l'espace urbain et le subdivise par rapport aux groupes socio-économiques qui l'occupent (Pattaroni et al. 2009). Ceci peut être régulé par des politiques d'accès au logement qui cherchent à équilibrer les effets de la logique de marché, en introduisant des quotas de logements sociaux par quartier par exemple (Marco Oberti et Prêteceille 2016).

En plus des raisons économiques, des formes de ségrégation peuvent aussi être générées ou amplifiées par des actions publiques, comme les aménagements urbains (Marco Oberti et Prêteceille 2016). Effectivement, les différents équipements et infrastructures publiques ont un effet positif ou négatif sur la valorisation de certains espaces urbains et influent ainsi leur attractivité économique, et par

conséquent la ségrégation. Par ailleurs, certains aménagements peuvent être en soi des facteurs physiques de ségrégation en agissant en tant que frontière sur différents espaces urbains. On pense par exemple aux constructions d'autoroutes ou voies ferrées qui scindent forcément le territoire.

En somme, tous les acteurs agissant sur la production de logement et d'équipements urbains (urbanistes, architectes, politiciens, promotion privée, institutions publiques) ont en réalité un rôle à jouer dans les dynamiques de ségrégation, car ils construisent ensemble un système qui va structurer le marché ainsi que l'espace de la ville.

Les choix individuels

Il faut aussi considérer que les choix et préférences de chacun vont avoir un impact sur la division sociale de l'espace. On peut parler en particulier du processus d'agrégation, qui implique la recherche d'entre-soi des groupes sociaux (Lehman-Frisch 2009). Cette volonté de se réunir entre groupes peut être expliquée principalement par deux facteurs :

- Les raisons stratégiques :

En suivant des logiques relationnelles et économiques ou culturelles, les groupes sociaux vont délibérément chercher à se regrouper afin de se retrouver dans un environnement qui leur est favorable. Les cas des regroupements de populations immigrées qui créent une communauté d'entre-aide et de solidarité démontre comment l'entre-soi peut être décisif à la bonne insertion sociale et économique des classes migrantes. Dans ces cas, la ségrégation devient une forme de ressource pour ces populations et pas forcément une injustice (Lehman-Frisch 2009).

- Les raisons de représentation :

L'appartenance à un même groupe social fait que ses membres ont tendance à partager les mêmes représentations, et donc partager les mêmes valeurs, appréciations et goûts. Ceci implique qu'au moment de choisir un lieu d'habitat, les personnes ayant les mêmes représentations choisissent le même type d'espace et se retrouvent donc entre elles (Marco Oberti et Prêteceille 2016).

Ces deux logiques, bien qu'elles soient finalement individuelles, sont influencées par des facteurs externes, comme le rapport au reste de la société, et donc ne peuvent pas être considérées de manière exclusive. Elles s'accompagnent d'ailleurs en général d'une volonté non seulement de se retrouver entre soi, mais aussi de se séparer des autres (Marco Oberti et Prêteceille 2016).

Les effets de la ségrégation, l'espace comme source d'inégalités

Alors que les causes de la ségrégation démontrent ce phénomène comme un processus impactant l'espace et découlant des dynamiques sociales, les effets de la ségrégation considèrent le terme comme un état de la ville, qui à son tour génère des inégalités en agissant sur la société (Lehman-Frisch 2009). La ségrégation peut être à la fois vue comme un processus dynamique ou un état spécifique selon les implications que l'on veut prendre en compte.

Afin de comprendre les effets de la ségrégation, il faut d'abord penser l'espace urbain comme un ensemble de ressources, de biens et de services accessibles pour les individus (Marco Oberti et Prêteceille 2016). Ces ressources peuvent être inégalement réparties dans l'espace urbain, et par conséquent ne pas être accessibles de manière égale par tout le monde. La répartition inégale des groupes sociaux expliquée auparavant, augmentée de la répartition inégale des ressources urbaines, génère alors des nouvelles inégalités sociales particulières, puisque certains groupes, étant donnée leur situation dans l'espace urbain, ne pourront plus accéder à certaines ressources spécifiques. Oberti explique alors que :

« les inégalités sociales et urbaines sont des causes de ségrégation, mais réciproquement la ségrégation produit des inégalités urbaines, avec des effets cumulatifs et systémiques qui vont au-delà des causes initiales et renforcent celles-ci. » (Marco Oberti et Prêteceille 2016 p.80)

Par ailleurs, on peut aussi mentionner qu'en plus du fait que certaines ressources soient inégalement réparties dans la ville, les ressources existantes peuvent varier en qualité (Pattaroni et al. 2009). On peut illustrer ce principe notamment à travers les établissements scolaires qui selon le quartier où ils se trouvent, peuvent être plus ou moins qualitatifs (Marco Oberti et Prêteceille 2016).

Enfin, au-delà de l'accessibilité objective à certaines ressources, certaines études parlent « d'effets de quartier » et expliqueraient que le fait d'habiter dans un certain espace, en particulier un espace défavorisé, influencerait les trajectoires de vie des habitants du lieu (Pattaroni et al. 2009). Ces études, menées en particulier dans les pays anglo-saxons, se basent en général sur des études quantitatives, et par conséquent ne peuvent pas être définitives sur les liens de causalités (Fol 2010). Elles sont d'ailleurs controversées car elles ont tendance à mettre en avant la théorisation d'une « culture de la pauvreté » qui porte un jugement sur les actions des personnes dans les espaces défavorisés en considérant qu'elles génèrent elles-mêmes une culture déviante qui influence le reste des habitants (Fol 2010). Ce point de vue, qui se focalise spécifiquement sur les groupes défavorisés, risque de passer à côté d'une quantité d'autres dynamiques socio-structurelles présentes dans l'ensemble de la société qui ont un impact sur les individus et les groupes sociaux.

Enjeux identitaires, les rapports entre expériences collectives, représentations et territoire

Dans le but d'avoir une analyse complète du lien entre individus, communautés et espace, on doit prendre en compte en particulier l'expérience sensible et subjective qui est vécue par les personnes envers leur environnement. C'est en prenant compte des éléments qui relèvent en particulier de la relation symbolique avec l'espace que l'on peut réellement comprendre l'envergure des effets de la ségrégation spatiale sur les rapports entre les différents groupes sociaux et l'espace qu'ils occupent.

A partir de cette analyse, on pourra définir de manière plus spécifique les dynamiques socio-spatiales induites par la précarité et ainsi mieux comprendre la position de la précarité dans l'espace social.

La construction identitaire sociale

La construction identitaire de chacun est complexe et multifactorielle. Elle découle de notre perception sensible du monde et de notre positionnement au sein de la société ainsi que de l'environnement. S'identifier, écrit G. Di Méo, « revient à se différencier des autres, tout en affirmant son appartenance à des catégories, des groupes, mais aussi des espaces » (Di Méo 2007, p.4). On va ici analyser les différentes manières dont se construisent les identités vis-à-vis de l'espace et ce que cela implique pour les relations sociales des groupes.

Durant l'analyse de la ségrégation urbaine, les « groupes sociaux » et leurs rapports entre eux et l'espace ont déjà été discutés. Ces groupes ont pour l'instant été considérés comme des fondements sociaux dépendant d'une catégorisation sociale des personnes selon différents éléments, comme le type de profession ou le niveau de revenu par exemple. Cependant, l'importance de la construction identitaire dans la création de ces groupes n'a pas encore été explicitement relevée. Essayons ici de mieux comprendre le processus identitaire qui mène à la création de ces « groupes » et leur rapport avec l'individu, pour ensuite définir le lien entre ces formes identitaires et l'espace.

L'identité découle principalement de la confrontation entre soi et l'autre. Pour s'identifier, on passe par un mécanisme comparatif, voire conflictuel, où l'on se positionne vis-à-vis du reste du monde en essayant de définir d'une part ce qui nous démarque de lui, et d'autre part comment on appartient à celui-ci (Baudry et Juchs 2007). On entreprend alors une démarche de catégorisation des éléments que l'on rencontre et on cherche à déterminer nos similitudes et différences à leur égard, pour ainsi on se définir soi-même. Ce processus se fait à différentes échelles. On peut se positionner en tant qu'individu spécifique, mais aussi en tant que membre d'un groupe (à l'échelle communautaire ou même sociétale). L'identité est dépendante du contexte et peut donc être multiscalaire, plurielle et changeante dans le temps (Bautès et Guiu, 2010.).

L'identité sociale revient à parler de l'identité commune qui se forge dans les groupes sociaux à travers une reconnaissance de similitudes, notamment d'attitudes et de pratiques, entre ceux qui le constituent et de différences envers les groupes desquels ils se séparent (Bautès et Guiu, 2010). L'appartenance identitaire des groupes sociaux, et donc leur perception commune, est ce qui les définit plus particulièrement comme étant une communauté. Ce n'est donc pas seulement la catégorisation des personnes selon des critères externes ou objectifs qui permet de décrire les groupes sociaux, comme ce peut être le cas pour les statuts. L'identité sociale est en réalité un outil pour indiquer notre rapport avec le monde plutôt qu'une réalité absolue. Bernard Lepetit dit que l'identité sociale « *n'a pas de nature, seulement des usages.* » (Lepetit, 1995)

L'identité spatiale

En conséquence de cette définition de l'identité sociale, on peut désormais analyser la relation de l'identité des groupes sociaux avec la notion d'espace, et ainsi définir le rôle de l'identité spatiale dans les rapports entre les groupes sociaux.

Premièrement, l'identité spatiale peut être perçue de deux façons : la construction identitaire d'un individu ou d'une communauté à travers l'appartenance à l'espace et la considération symbolique de l'espace comme ayant une identité propre. C'est ce que Edward Relph décrit en anglais comme « *identity of place* » ou « *identity with place* » (Relph, 1986). Ces deux représentations de l'identité spatiale ont des implications particulières sur le rapport des communautés avec l'espace, on va donc les considérer l'une après l'autre.

L'espace comme référent identitaire

Le processus d'identification a un caractère fondamentalement spatial étant donné que l'espace représente la projection matérielle des rapports entre groupes sociaux, et que ces rapports prennent place dans l'espace. La notion d'habitat, qui se rapporte à la façon dont on occupe l'espace est alors déterminante pour comprendre la construction identitaire spatiale. Cette notion se comprend à travers trois échelles définies dans « *Habitat en devenir* » de Pattaroni et al. comme « *1) l'expérience de l'environnement construit à la première personne, 2) le rapport à l'autre qui s'instaure au travers du cadre bâti et 3) le rapport à l'Etat.* » (Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann, Adriana Rabinovich 2009). Explorons donc le principe d'habitat à travers ces différentes perspectives :

L'espace comme territoire propre et extension de soi

Le premier rapport à l'espace de chacun est l'expérience personnelle qu'on en fait. Stock définit l'habitat de l'espace comme une appropriation de celui-ci au moyen de pratiques qui lui donnent une signification (Stock, 2006). Il dit : « *Pratiquer les lieux, c'est en faire l'expérience, c'est déployer, en actes, un faire qui a une certaine signification* » (Stock, 2006, p.148). Par conséquent, l'identité spatiale est ici définie par le fait de s'approprier d'un certain espace en lui donnant une signification personnelle à travers nos actes.

Daniel Edgar parle du comportement territorial comme caractéristique naturelle de l'Homme qui cherche à s'emparer de l'espace pour le rendre sien (Edgar, 1973). Il explique que celui-ci est généré en particulier par la recherche de l'intimité, qui est considérée comme la possibilité qu'offre un lieu d'agir librement et de s'affranchir des contraintes sociales externes dans le but de s'exprimer et d'être soi-même. Le territoire humain représente donc l'espace que l'on habite librement dans le but de s'inscrire en tant que Soi dans le monde.

L'espace comme lieu de sociabilisation

On a parlé de l'identité sociale comme issue de la confrontation entre soi et les autres. Or l'espace, et en particulier l'espace urbain, sont les sites où l'on rencontre ces autres. Il représente le lieu de sociabilisation et le moyen à travers lequel peuvent se créer des identités communes (Bautès et Guiu, 2010). La proximité physique et matérielle est donc centrale pour la génération d'une expérience commune où l'espace partagé devient référent pour les identités sociales étant donné qu'il va être pratiqué par plusieurs personnes à la fois et ainsi vont se créer des attitudes, pratiques et significations communes vis-à-vis d'un même espace.

L'espace comme positionnement social et citoyen

Enfin, l'espace et notre inscription dans celui-ci se comporte comme symbole de notre insertion de manière plus large dans la société. C'est à travers l'appropriation d'un territoire que l'on légitimise notre position en société (Luca Pattaroni, Vincent Kaufmann, Adriana Rabinovich 2009). Au moyen de cette appropriation on se définit et on s'affirme aux yeux des autres qui doivent par conséquent reconnaître notre maîtrise sur ce territoire précis. « Habiter un lieu, c'est exister et prendre place dans la société. » (Leroux 2008).

L'habitat est donc un marqueur d'identité, mais aussi une représentation du réseau social d'appartenance et enfin le moyen d'être intégré à la société.

L'identité d'un lieu, une question de représentations

L'identité d'un lieu se différencie de l'identité à travers le lieu des Hommes du fait que dans ce cas on considère le lieu comme entité séparée de l'Homme ayant une identité spécifique à elle-même (Stock, 2006). Il s'agit en réalité plutôt d'une représentation commune qui est projetée sur les éléments spatiaux. Cette identité résulte de la volonté des Hommes à catégoriser les éléments du monde. Les personnes appréhendent les éléments spatiaux en définissant certaines caractéristiques et les classant selon celles qui les rendent semblables ou différents des autres (Relph, 1976).

Cette catégorisation s'accompagne par des représentations et imaginaires collectifs qui dépassent les perceptions individuelles et découlent plutôt de constructions sociales et culturelles (Stock, 2006). Ces constructions peuvent être influencées par les médias ou les représentations artistiques tout comme elles peuvent être instrumentalisées et construites pour des raisons politiques

(Bautès et Guiu, 2010). Cette classification des espaces selon les représentations peut se révéler problématique dans les cas où la vision attribuée à un certain type d'espace est négative, ce qui peut amener à une stigmatisation à travers des perceptions générales qui ne tiennent pas en compte des réalités sociales et culturelles spécifiques de l'espace en question.

Les espaces de la précarité

Ayant éclairci les rapports entre les constructions identitaires et l'espace, on peut explorer les dynamiques spatiales spécifiquement reliées à la précarité. On va en particulier analyser deux points de vue. Le premier consiste à savoir si les personnes en situation précaire développent des relations particulières avec l'espace et le deuxième cherche à savoir si la précarité peut être induite par l'environnement spatial.

La précarité, une identité commune ?

L'entièreté de cette analyse positionne le rapport entre les groupes sociaux et les espaces qu'ils habitent comme élément central. Comme on l'a expliqué dans le passage précédent, les groupes sociaux sont construits à partir de l'élaboration d'une identité sociale commune, notamment en utilisant l'espace comme référent. Pour comprendre l'influence de la précarité dans les processus sociaux et spatiaux, la première question à se poser est : est-ce que la précarité crée une identité commune et par conséquent représente un groupe social ? Ou, formulé autrement, est-ce que les personnes en situation de précarité constituent de fait un groupe social ?

Pour répondre à cette question, il faut reconsidérer les éléments décrits dans le premier chapitre sur la précarité en société. Nous avons déterminé que la précarité comprenait une quantité de situations différentes et qu'elle était par définition généraliste car, dépendant plus d'un ressenti que de caractéristiques concrètes, il était impossible de la déterminer à partir de facteurs objectifs. La conclusion de l'analyse disait que la précarité n'était pas un statut social objectif mais qu'elle relevait de l'expérience personnelle vis-à-vis de la société. Puis, dans le chapitre sur la ségrégation urbaine on a expliqué qu'il était commun que des personnes en situations économiques et relationnelles similaires se retrouvent dans les mêmes espaces urbains. Comme la précarité découle en grande partie de certaines de ces situations, les personnes en situation précaire risquent fortement d'habiter les mêmes espaces.

Les personnes en situation de précarité partagent alors de fait une expérience semblable quant à leur positionnement social et, en conséquence des processus de constructions urbaines générés par la ségrégation, ont de grandes chances de partager aussi les mêmes espaces. Ces deux éléments accumulés peuvent alors pousser les personnes en situation précaire à former une identité commune construite autour de pratiques sociales et spatiales spécifiques et de ce fait constituer une forme de groupe social.

Ceci ne veut pas dire que l'on doit définir les groupes sociaux à travers leur

précarité, mais plutôt que la précarité induit un sentiment collectif qui peut résulter en un rassemblement de personnes autour de procédés identitaires communs.

Le renforcement de l'identité territoriale

La précarité est définie par le sentiment d'inadéquation vis-à-vis d'une société qui peut être excluante. Or, on a pu voir précédemment qu'un des aspects de l'identité spatiale est le fait qu'appartenir et s'approprier un espace est une manière de se positionner socialement. Il est par conséquent assez courant de remarquer chez les personnes en situation précaire une tendance à développer un attachement particulièrement fort envers leur identité spatiale (Lehman-Frisch 2009).

En effet, à travers l'identité territoriale et le sentiment de contrôle et liberté qui en découle, ces personnes trouvent une sorte de refuge en construisant un espace où elles peuvent se permettre d'exister pleinement, sans faire face aux contraintes sociales externes. Cet attachement particulier à l'identité territoriale se manifeste à travers différents types d'actions en relation directe avec le territoire:

- Le marquage d'appropriation physique et symbolique

L'appropriation du territoire passe par des démarches de marquage et de délimitation du territoire dont on s'approprie (Bautès et Guiu, s. d.; s. d.). A travers ces marques, on démontre une forme de contrôle sur un espace défini que l'on cherche à rendre visible aux yeux des personnes externes au territoire. Les formes de marquages peuvent être physiques, comme des délimitations sous forme de barrières ou encore des tags ou écritures sur l'espace public, tout comme elles peuvent être symboliques et s'expriment plutôt au moyen d'une attitude de contrôle et de protection vis-à-vis du territoire montrée à travers l'occupation extensive de l'espace public par exemple.

- L'ancrage et la réduction de mobilité

Comme les personnes en situation de précarité peuvent se sentir exclues du reste de la société et mal vues par les personnes externes à leur groupe social, elles ont tendance à s'ancrer dans l'espace où elles se sentent bien. Souvent, cet espace se définit par le quartier (Avenel 2006). Cette mobilité réduite est aussi explicable par le fait que se déplacer exige un certain nombre de ressources que ces personnes n'ont pas forcément à disposition (Fol 2010). Toutefois, la réticence à sortir du territoire propre découle en particulier de la peur d'être mal reçu ailleurs.

- La création de codes culturels spécifiques partagés par une communauté fermée

Les groupes sociaux en situation de précarité ne se sentent pas représentés dans la société dominante. En réponse à ce sentiment, ils créent souvent des sous-cultures spécifiques à leur groupe et leur territoire basées autour de codes culturels particuliers. Ceux-ci peuvent passer par une forme de langage, un style vestimentaire, des expressions artistiques ou des formes de sociabilisation qui se démarquent de la culture dominante. Ces codes renforcent le sentiment

d'appartenance à leur groupe, tout en s'opposant à la culture d'une société dans laquelle ils ne se sentent pas inclus (Avenel 2006).

- La recherche de valorisation de la communauté et des espaces identitaires
Ces groupes génèrent aussi un fort attachement à leur territoire qui s'exprime par une vision très positive de leur groupe et de l'espace auquel il se rattache. Cet attachement s'explique d'une part par la grande familiarité qu'ils ont vis-à-vis de ces lieux, qui représentent les lieux de l'enfance ou de souvenirs particuliers, mais aussi car ces territoires sont symboles d'une sociabilité dominée par des sentiments de solidarité et convivialité très importants (Avenel 2006). Leur communauté et par extension leur territoire sont perçus comme l'échappatoire à une société dans laquelle ils ne se sentent pas valorisés.

Imaginaires et stigmatisation

Les espaces ségrégués et occupés majoritairement par des personnes en situation de précarité souffrent aujourd'hui d'une stigmatisation généralisée. Cette stigmatisation résulte d'une vision généraliste qui assimile des problématiques sociales et les projette sur certains types d'espaces (Vulbeau, 2007). Il se crée alors un imaginaire culturel, particulièrement popularisé par les médias, qui ne tient pas en compte la réalité complexe et hétérogène des espaces précarisés. La ségrégation urbaine, qui tend à rendre des espaces homogènes quant au type de population qui les habite, participe alors à la création d'un amalgame qui associe des caractéristiques sociales, ethniques et raciales à la précarité et à un certain type d'espace. Certains espaces portent donc une étiquette négative, ce qui résulte sur un jugement, dévalorisation voire discrimination des personnes qui les habitent.

L'exemple des « banlieues », en particulier en France, et de leur perception dans la culture générale illustre cette construction d'un imaginaire autour d'un lieu particulier (Vieillard-Baron 2011). Figures principales des problématiques urbaines et sociales, les banlieues aujourd'hui sont vues selon une perspective simpliste qui assimile la périphérie et les grand-ensembles à l'immigration, la précarité et la délinquance. Les « jeunes des cités », en particulier ceux issus de l'immigration, sont devenus les visages de ces espaces défavorisés ainsi que le symbole d'un dysfonctionnement social et urbain (Avenel 2006). C'est en particulier en réponse à cette stigmatisation généralisée qu'on va voir dans ces cités des comportements auto-ségrégatifs de la part de ces jeunes, qui utilisent beaucoup les procédés territoriaux et identitaires décrits précédemment.

Conséquences et risques

Une des principales conséquences de la ségrégation urbaine sur les personnes en situation de précarité est de faire d'un sentiment individuel, un sentiment collectif. C'est-à-dire que les phénomènes d'exclusion reliés à la précarité sont projetés sur des espaces et avec eux sur des communautés entières (Vulbeau, 2007). Ceci alimente alors la division entre la société dominante, considérée comme la norme, et les communautés en situation précaire perçues comme déviantes. L'identification personnelle et collective des personnes en situation précaire à des

territoires découle alors d'un processus de défense, qui inclut l'appropriation de l'espace comme une manière de revendiquer une légitimité d'exister et de lutter symboliquement face à une société dominante qui les rabaisse et les discrimine (Avenel 2006).

Ceci peut résulter en une exclusion spatialisée de certaines populations qui découle d'une part la volonté de la classe dominante de se séparer des espaces précarisés et d'autre part de la recherche des communautés précarisées à s'auto-ségréguer comme mécanisme de défense. Les risques de ces processus territoriaux sont par conséquent de renforcer la division sociale de la ville et donc d'augmenter les inégalités et injustices sociales et spatiales en propageant une vision dualiste de la ville et de ses habitants. Ceci génère des sentiments de méfiance et d'insécurité envers les populations considérées déviantes d'un côté et des ressentiments et frustrations vis-à-vis d'une société méprisante de l'autre (Jacquet et al. 2010).

Emmanuel Renaud présente la théorie selon laquelle les sentiments de rejet et de mépris social vécues par les populations exclues animent des comportements qui peuvent se montrer violents. Cette violence a pour but de se rebeller « contre les vecteurs du mépris social, contre l'environnement en tant qu'il impose une image de soi dégradée » (Renault, 2002). Ce n'est donc pas la précarité en soi qui génère les comportements violents, mais plutôt les sentiments d'injustices et de perte d'estime de soi qui en découlent.

Ces comportements auto-exclusifs, communautaristes et mêmes violents, plutôt que d'être compris dans leur contexte, sont souvent pris comme la manifestation de la culture inhéremment déviante des communautés précaires et encouragent d'autant plus les stigmatisations et dévalorisations, qui à leur tour génèrent encore plus de ressentiments. Ce cercle vicieux renforce la déconnection profonde entre ces différentes sphères de la société.

Développement durable et cohésion sociale

Les piliers du développement durable

La problématique du développement durable est aujourd'hui au centre des discussions, en particulier dans les domaines de la construction et du bâti. La croissance rapide des villes et modes de vie urbains à travers le monde ainsi que l'aspect permanent que représente l'environnement bâti soulèvent des questions essentielles sur les manières de construire et de planifier à adopter pour assurer un environnement futur qui reste viable.

La notion du développement durable a été introduite dans le but de poser un cadre au développement économique afin de contrôler les conséquences néfastes que celui-ci provoque sur l'environnement (CMED, 1989). On s'est rendu compte que la croissance économique avait des implications sur d'autres sphères de la société et que si elle n'était pas contrôlée, elle pouvait mettre en péril la pérennité de celle-ci. La vision du développement durable vise alors à concevoir le développement à travers trois piliers : l'économique, l'environnemental et le social, dans le but qu'aucune de ces dimensions ne souffre du développement des autres (Ballet, Dubois, et Mahieu 2011).

Pourtant, aujourd'hui, lorsque l'on parle de développement durable, on a tendance à mettre de côté, voire omettre complètement, la partie qui concerne le développement social (Ballet, Dubois, et Mahieu 2011). Si l'aspect social est considéré, il est conçu comme une implication des deux autres sphères plutôt que comme un domaine propre. En particulier en ce moment, alors que la question climatique devient de plus en plus urgente, le développement durable se réduit dans les représentations communes de plus en plus à la protection de la nature. Le domaine social est donc perçu soit à travers les conséquences que le réchauffement climatique peut engendrer sur la société, soit comme un facteur à tenir en compte dans le but de mieux préserver l'environnement (Ballet, Dubois, et Mahieu 2011). Le développement durable des sociétés n'est pas perçu comme une finalité en soi mais seulement en fonction des autres domaines.

Cette omission du domaine social dans le développement durable peut en partie s'expliquer par son côté abstrait et non quantifiable (Parra et Moulaert 2011). En effet, il est difficile de mesurer le développement des sociétés à travers des principes objectifs, contrairement à l'écologie qui résulte des sciences dures. Mais ce n'est pas parce que le social est moins tangible qu'il ne faut pas le considérer comme partie intégrante du développement durable, qui indique que la stabilité de la société et le bien-être des individus dépendent de l'équilibre entre les différentes sphères qui constituent le monde et qui sont interdépendantes.

Les principes du développement socialement durable

Afin de définir ce qui constitue le développement socialement durable ainsi que ce qu'il implique, considérons plus précisément ce que représente le développement durable en tant que tel. Le développement durable est défini à travers l'objectif qui veut que : « *les générations actuelles puissent satisfaire à leurs besoins sans compromettre pour autant la capacité des générations futures à répondre aux leurs* » (Dubois et Mahieu 2002). Si cette définition est assez générale, on peut tout de même soustraire différentes idées qui s'y réfèrent et qui semblent donc indispensables pour définir ce que représente un développement dit « durable ». J-L Dubois et F-R Mahieu relèvent notamment les notions d'accessibilité, de capacité et d'équité face à la satisfaction des besoins, en tant qu'éléments fondamentaux pour la durabilité (Dubois et Mahieu 2002).

La notion d'accessibilité parle du fait que la satisfaction des besoins se doit d'être possible et réalisable. La capacité implique que non seulement les besoins doivent être satisfaits mais que les moyens de le faire doivent être aussi disponibles. Enfin, le principe d'équité veut que les besoins de certains n'aient pas de priorité sur ceux des autres. Ici, la notion temporelle est introduite en mentionnant spécifiquement les rapports intergénérationnels de l'équité. Toutefois, on peut admettre que cette équité doit s'appliquer aussi de manière intra-générationnelle (Ballet, Dubois, et Mahieu 2004). Le développement durable consiste alors dans le fait que toutes les personnes, dans les générations présentes et futures soient capables de satisfaire leurs besoins. En considérant ces éléments à travers les dynamiques sociales, on peut alors mieux déterminer ce que signifie le développement durable dans le domaine social.

Premièrement, considérons quels sont les « besoins » sociaux qui doivent être satisfaits. Comme discuté auparavant, la société est constituée d'individus qui interagissent et se relationnent entre eux en s'inscrivant dans société de manière individuelle et collective à la fois, selon leurs appartenances à différents groupes sociaux. Ce que l'on considère comme les « besoins sociaux » comprend alors différents types de besoins dépendants de l'échelle relationnelle que l'on étudie et qui permettent de parvenir au bien-être des individus, ainsi qu'au bien-être collectif (Dubois, 2002). Chaque individu a différentes sortes de besoins : des besoins propres à lui-même, notamment des besoins physiologiques dont dépend sa santé physique, des besoins fonctionnels qui dépendent de l'organisation de la société dans laquelle il s'insère, comme les besoins économiques qui lui garantissent l'accès à un certain nombre de biens et services, et enfin des besoins relationnels qui lui permettent de se réaliser en tant que personne sociale en s'inscrivant dans des rapports sociaux et ainsi construisant une estime de soi et une identité propres (Dubois et Mahieu 2002).

Dubois et Mahieu remarquent que la durabilité sociale est souvent focalisée sur la lutte contre la pauvreté économique (Dubois et Mahieu 2002). Ils notent cependant que s'il est vrai que la pauvreté économique est décisive lors de la satisfaction de certaines nécessités essentielles, elle n'est cependant pas

forcément l'unique aspect qui rentre en jeu, notamment lorsqu'on parle de la satisfaction des besoins relationnels. En effet, la situation économique, étant particulièrement décisive quant à la possibilité d'accéder aux biens et services nécessaires pour satisfaire certains besoins, se réfère en particulier à la notion d'accessibilité, mentionnée plus haut. Toutefois, les ressources économiques ne tiennent pas entièrement compte de la notion de « capacité », dont l'implication sur la satisfaction relationnelle est particulièrement importante (Ballet, Dubois, et Mahieu 2004).

Le principe des « capacités » en sociologie, s'appuyant sur les travaux de A. Sen, découle de la théorie qui détermine que l'Homme se réalise et parvient à « être » à travers les actions qu'il entreprend dans le monde, le fait de « faire » (Sen, 1987). L'approche sociale autour des capacités cherche alors à positionner l'individu en tant qu'acteur de sa situation, plutôt que comme un agent passif. C'est donc à travers le fait d'agir qu'un individu parvient à se positionner dans la société. Cette notion se rapproche à celle d'habitat que nous avons étudiée précédemment. En effet, nous avons expliqué que c'est à travers la pratique de l'espace que l'Homme appréhende le monde, se l'approprie et ainsi se définit en tant qu'individu. On soutient alors que c'est à travers l'action, par exemple la pratique de l'espace, que l'on se positionne dans la société. Pour satisfaire les besoins sociaux, il ne faut donc pas seulement avoir accès à des biens, mais il faut en plus acquérir les capacités pour pouvoir agir par soi-mêmes et ainsi participer activement dans les relations sociales et s'inscrire en société (Ballet, Dubois, et Mahieu 2004).

Dubois et Mahieu reprennent ces considérations en indiquant que le développement est considéré durable pour autant qu'il garantisse : "*(...) aux générations présentes et futures l'amélioration des capacités de bien-être (sociales, économiques ou écologiques) pour tous, à travers la recherche de l'équité d'une part, dans la distribution intra-générationnelle de ces capacités et, d'une part, dans leur transmission inter-générationnelle*". Cette définition de la durabilité sociale reprend les principes fondamentaux de la durabilité en précisant l'aspect social du développement à travers le bien-être généré par l'obtention des capacités qui ainsi permettent la satisfaction des besoins sociaux.

La précarité dans le développement socialement durable

La précarité sociale s'inscrit clairement dans la problématique du développement socialement durable puisqu'elle relève des questions d'accessibilité matérielle mais en particulier des relations sociales et de l'inscription de soi dans la société. On comprend alors que les dynamiques d'exclusion générées par la précarité découlent justement de l'incapacité que confrontent les individus à satisfaire leurs besoins sociaux et relationnels. En effet, si l'on considère le développement durable comme un objectif, il faut comprendre que le bien-être de la société et la cohésion sociale dépendent du bien-être des individus et de leur capacité à interagir de manière positive. Or, les situations précaires démontrent aujourd'hui que ce n'est pas parce que les gens ne souffrent pas ou peu de « pauvreté », que le bien-être général est garanti (Dubois et Mahieu 2002). Le manque des capacités, qui englobent le manque d'autonomie et de liberté d'action provoqués par la précarité, empêchent la satisfaction des besoins sociaux. Ceci, augmenté des sentiments de rejet et d'inadéquation souvent ressentis par ces personnes, mettent en péril la stabilité sociale en créant des tensions se basant sur la frustration et le ressentiment éprouvés par des individus, voire communautés entières, ne pouvant pas agir et participer dans la sphère sociale et ainsi se sentir reconnus.

Le rôle de l'environnement urbain sur l'inscription sociale des groupes précarisés montre que la responsabilité d'un architecte pour s'inscrire dans une démarche de développement urbain durable dépasse les questions physiques et environnementales du bâti. En effet, il est particulièrement important d'avoir conscience et de comprendre la relation que celui-ci entretient avec les dynamiques sociales, afin de mieux agir sur ces relations et ainsi pouvoir garder un équilibre entre les piliers de la durabilité.

Mixité urbaine - les limites d'un idéal

La notion de la mixité

La notion de mixité sociale et urbaine est omniprésente dans différentes théories urbanistiques ainsi que dans les discours autour de la politique de la ville. Ce terme s'est aujourd'hui imposé, en particulier dans les sociétés occidentales, comme la solution ultime à adopter pour parvenir à une parfaite cohésion sociale. La mixité, en s'opposant à la ségrégation, relève d'un souci de justice sociale, où l'on souhaite assurer l'égalité entre populations face à l'espace urbain. Toutefois, on se rend compte que souvent, l'utilisation de cette formule relève plus de l'artifice que d'une réelle stratégie. En effet, le principe de mixité, très chargé politiquement, est employé dans des contextes différents et, selon les intentions politiques de la personne qui l'utilise, peut porter différentes significations et implications. Il paraît alors important de considérer la théorie de la mixité de manière plus rigoureuse et critique afin d'éviter de tomber dans la simple rhétorique.

Premièrement, considérons les différentes significations du terme variant selon le contexte d'utilisation en nous basant sur l'analyse du terme réalisée par Philippe Genestier qui explique ses différentes connotations (Genestier, 2010)

Une mesure statistique

La mixité peut être utilisée comme un constat sur une certaine situation urbaine en mesurant le degré d'homogénéité des populations d'un certain espace selon des critères définis. La mixité décrit alors l'état d'un lieu, en se voulant neutre et cherchant à objectiver une situation réelle. Cependant, il faut être conscient que même dans une approche statistique, il est difficile de rester entièrement objectif puisque les résultats de la situation d'un lieu particulier dépendent des facteurs et critères que l'on choisit de tenir en compte pour l'analyse.

L'expression d'un idéal

Le principe de mixité, dans son utilisation la plus répandue, fait référence à une sorte de modèle idéaliste sur la manière dont devrait fonctionner une société pour arriver à l'harmonie. La mixité se rapporte au domaine de la morale, en s'inscrivant dans ce qui est « juste » et « bon ». Dans ce cas, la mixité est considérée de manière un peu simpliste en se basant sur les valeurs qu'elle représente, la solidarité et l'égalité par exemple, plutôt que comme un processus complexe intervenant dans des dynamiques sociales délicates. Elle devient alors une sorte de mythe, dont la vertu et les bienfaits sont proclamés mais pas forcément vérifiés (Avenel 2005).

Une proposition normative

Lorsque la mixité est utilisée dans le domaine de l'action publique et la planification urbaine, elle devient un « mot d'ordre », un objectif dont la réalisation sur le long terme dépend des interventions que l'on applique dans le présent. Le but est

alors de définir les actions à entreprendre d'un point de vue normatif pour que la mixité soit favorisée et devienne un jour une réalité.

Un principe utopique

La mixité peut aussi se concevoir non pas comme une réalité ou un objectif à atteindre, mais plutôt comme l'expression d'une utopie. Cette considération de la mixité, montre une certaine conscience des réalités et complexités sociales ainsi que des obstacles qui rendent son application absolue pratiquement impossible. La valeur de la mixité n'est pas remise en cause, mais sa concrétisation n'est pas pratiquement envisagée.

Un argument rhétorique

Dans certains cas, l'idée à priori vertueuse de la mixité est instrumentalisée pour justifier des actions dont l'intention première est déguisée. Le principe de mixité peut par exemple être utilisé pour réguler l'accès de certaines populations à certains espaces, ce qui en soi va à l'encontre des valeurs d'égalité que promeut cet idéal.

Les postulats de la mixité urbaine

Si la mixité a été déterminée comme une solution aux inégalités spatiales et injustices sociales, c'est parce qu'elle se fonde sur deux postulats principaux. Le premier est que la proximité spatiale des personnes de classes ou groupes sociaux différents favorise les liens entre eux, et le deuxième est que la mixité permet de contrer les effets de lieux générés par la spatialisation des inégalités et la ségrégation urbaine (Avenel 2005; Lelévrier 2010). Analysons donc ces deux hypothèses.

La proximité spatiale pour combattre la distance sociale

L'hypothèse principale qui propose la mixité comme solution aux inégalités repose sur l'idée que les liens sociaux se forment à partir de la confrontation à l'altérité. En effet, c'est à travers la co-présence des différents groupes sociaux, la visibilité de tous et ainsi la reconnaissance de l'autre par chacun que l'on peut créer des valeurs communes et un sentiment d'appartenance généralisé. La mixité urbaine, en créant des environnements où les groupes sociaux se rencontrent et partagent un même espace, est donc forcément considérée comme bénéfique (Avenel 2005). Si cette hypothèse peut se vérifier dans certains cas, il y a aussi des situations où l'on a noté que le rapprochement ne suffisait pas à générer une cohésion, mais qu'au contraire il pouvait être source de conflits. Lorsque la proximité spatiale entre groupes sociaux divergents est imposée, elle peut être vécue comme de la promiscuité et ainsi créer davantage de tensions (Bourdieu, 1993).

La mixité comme remède contre la ségrégation

La mixité urbaine est en général décrite comme opposée à la ségrégation qui, elle, représente dans la conscience collective la spatialisation des inégalités et l'exclusion sociale et spatiale des classes défavorisées (Genestier, 2010) La mixité est alors considérée comme un facteur d'intégration sociale des groupes sociaux les plus lésés par la hiérarchie sociale. Cependant, comme discuté dans le chapitre sur la ségrégation, il n'est pas juste de considérer la séparation spatiale des groupes sociaux comme uniquement négative et comme forcément une source d'injustice. A travers cette vision dualiste on a tendance à oublier les effets positifs que génère la stratégie d'agrégation et de l'entre-soi, en particulier pour les classes défavorisées. Le fait de se retrouver dans une communauté séparée permet de créer des liens de solidarité communautaires ainsi que générer des pratiques spatiales qui leur sont propres et qui génèrent un sentiment de citoyenneté et d'appartenance, et justement pas d'exclusion (Bacque 2010).

Les effets contradictoires de la mixité

Comme on peut le voir, si la mixité repose sur des idéaux et des valeurs visant la justice sociale, la réalité des dynamiques sociales et des relations à l'espace des groupes sociaux est bien plus complexe. Sonia Lehman-Frisch, entre autres, nous met en garde sur une conception trop simpliste de la mixité, qui risque de produire des conséquences contraires aux intentions premières visant l'harmonie sociale (Lehman-Frisch 2009).

La gentrification

Parlons premièrement du phénomène de gentrification, qui est fondamentalement relié au principe de mixité. La gentrification décrit les situations où des classes aisées décident d'habiter des quartiers plus populaires et ainsi changent le profil social du quartier. Ce processus favorise la mixité du quartier en introduisant des groupes de classe supérieure dans un contexte socio-spatial de classe inférieure. Cependant, de manière générale cette mixité n'est pas représentative des idéaux de solidarité et partage prétendus. En effet, il a été montré que souvent, cette mixité ne favorise pas les liens sociaux, car les habitants d'origine et les nouveaux arrivants ne se mélangent pas socialement mais restent principalement entre eux (Marco Oberti et Prêteceille 2016). De plus, la requalification du quartier et l'embellissement qui s'ensuit induisent des répercussions économiques et foncières qui rendent souvent le quartier inaccessible pour les personnes des classes économiques les plus basses. En général, la gentrification amène une dispersion des communautés qui étaient jusque-là présentes dans l'espace, et plutôt que d'augmenter la qualité de vie des personnes plus défavorisées, le processus de gentrification leur impose des nouvelles problématiques. La mixité qui accompagne la gentrification, n'est alors que passagère, puisqu'au bout d'un certain temps les classes basses auront été forcées à se déplacer (Lehman-Frisch 2009).

Homogénéisation

Ensuite, il faut aussi considérer que bien que la mixité revendique la célébration des différences, dans une réalité sociale où les classes sociales sont hiérarchisées et les pratiques spatiales et culturelles normées, la coexistence de différents groupes sociaux mène moins à la diversité qu'à l'homogénéisation (Lehman-Frisch 2009). Effectivement, le mélange spatial risque de mener à une situation où ce sont les groupes sociaux dominants qui déterminent les pratiques légitimes d'habiter et ainsi, les groupes minoritaires n'ont plus l'opportunité de s'exprimer et d'exister d'une façon qui leur est propre (Genestier 2010). La volonté d'instaurer une mixité peut alors cacher une volonté d'imposer les visions et cultures dominantes aux groupes sociaux considérés comme déviants d'une certaine norme (Lehman-Frisch 2009). Ceci est particulièrement vrai pour le cas des communautés défavorisées ou précarisées car elles sont souvent perçues comme inadaptées à la société. Les actions visant à la mixité cherchent alors à inclure ces populations dans la société à travers une attitude civilisatrice, plutôt que de vouloir reconnaître leurs caractéristiques et identités propres (Avenel 2005).

Déracinement

Enfin, les actions publiques et urbaines recherchant la mixité et imposées sur les populations peuvent être problématiques car en forçant les gens à se déplacer, elles peuvent dissoudre des liens relationnels instaurés autour de la pratique et l'habitation d'un certain espace. Comme on l'a vu précédemment, le fait d'habiter un même espace génère un sentiment d'appartenance commun et ces pratiques spatiales et les lieux auxquels elles se rapportent peuvent devenir des symboles identitaires forts. Surtout pour les communautés ou individus en situation précaire, les rapports aux espaces sont particulièrement importants et contrebalancent le potentiel sentiment d'inadéquation vis-à-vis de leur position sociale. Le fait de les forcer à s'extraire de ces lieux, ou même de les transformer, risque de briser les fondements identitaires et les bases communautaires de ces groupes déjà vulnérables (Avenel 2005; Lehman-Frisch 2009).

Conclusion

Pour une mixité urbaine alternative

Le fait que la mixité urbaine puisse engendrer des conséquences négatives ne veut pas dire qu'il faille l'écartier complètement des mesures à prendre dans le but de favoriser le bien-être des individus et des sociétés dans l'espace urbain (Bacque 2010). En revanche, il est nécessaire de la repositionner dans un contexte social complexe et la modérer selon les priorités et les besoins principaux des groupes sociaux auxquels on se rapporte. Dans le cas des communautés précaires habitant des espaces ou quartiers dits populaires, il faut essayer de comprendre au mieux les dynamiques sociales qui entrent en jeu dans leurs processus relationnels, ainsi que les rapports spécifiques aux espaces déterminants pour leurs constructions identitaires. A partir des réflexions présentées dans les chapitres précédents, il est possible de redéfinir le principe de mixité à travers des préceptes qui prennent en compte les caractéristiques spécifiques aux individus, communautés et espaces touchés par la précarité.

La reconnaissance des différences et des identités spatiales

La première chose à considérer pour le principe de mixité porte sur la reconnaissance des différentes pratiques, habitudes, cultures et normes spécifiques à chaque communauté se rapportant à un certain espace. Cette reconnaissance cherche en premier lieu à admettre par principe chaque pratique comme légitime afin de la comprendre sans porter de jugement. En effet, l'une des particularités des personnes ou communautés en situation précaire est le sentiment de ne pas avoir une position légitime et valorisée dans la société (Bacque 2010). Ce sentiment fréquemment engendré par le mépris et la discrimination peut se manifester par un repli sur soi ou une animosité envers le reste de la société ce qui génère des tensions sociales et entrave l'objectif de bien-être commun. Le premier pas dans le but de créer une société cohésive, durable et inclusive est alors de reconnaître ces manifestations identitaires, et admettre qu'elles méritent une place dans la société, plutôt que de les mépriser et chercher à les normer. La cohésion sociale ne devrait pas passer par l'homogénéisation des différences, mais par la reconnaissance de celles-ci. La mixité dans ce cas ne concerne pas l'intégration par assimilation des groupes minoritaires dans la société d'ensemble, mais se réfère au contraire à l'inclusion des différentes identités et pratiques spatiales au système social général.

La réhabilitation et la revalorisation des espaces

En plus de chercher à connaître et reconnaître les différentes identités spatiales, il faut faire en sorte de revaloriser les espaces auxquels elles se rattachent. Effectivement, comme mentionné dans le chapitre sur les identités spatiales et les imaginaires, les espaces peuvent prendre des identités propres dans l'imaginaire collectif, et ces représentations ont un impact direct sur les communautés qui les habitent (Bailly 1989). Dans le but d'améliorer la qualité de vie de ces

communautés, et par conséquent de promouvoir la cohésion sociale, il est nécessaire de reconstruire ces représentations de manière positive. Ceci est un processus qui est très compliqué, qui prend beaucoup de temps et qui dépend d'une grande quantité de facteurs sur lesquels on n'a pas forcément d'emprise en tant qu'acteur individuel. Cependant, il est possible à travers certaines démarches et interventions sur les espaces et l'environnement bâti d'influencer les représentations. Ceci peut passer par des politiques de rénovation du bâti, comme par des interventions architecturales ayant pour but d'amener une plus-value sociale ou culturelle au site, comme par des événements qui rassemblent différents groupes sociaux en mettant en avant les qualités des cultures et identités propres à un certain lieu. La mixité dans ce sens relève plutôt de la diversification des représentations rattachées à un espace à travers la promotion culturelle et l'amélioration des possibilités de rencontre entre différents groupes sociaux.

Les interfaces comme espaces de rencontre

Enfin, en modérant la considération de la mixité comme le contraire de la ségrégation, on peut envisager un système où la séparation spatiale des groupes sociaux ne génère pas forcément de l'exclusion. Pour ce faire, il faudrait considérer les différents espaces de la ville non pas comme des fragments séparés par des frontières impénétrables mais comme un ensemble de lieux rassemblés par des seuils poreux, comme soutenu dans « Inégalités urbaines » à travers les notions de seuil et de porosité de l'espace présentées par Marcellin Barthassat et Dario Negueruela Del Castillo, dans leurs chapitres respectifs (Panos Mantziarias, Isabelle Milbert, Paola Vigano 2017). L'objectif serait alors de garder l'individualité de chaque lieu et respecter les pratiques et identités des communautés qui l'habitent tout en encourageant la rencontre et la reconnaissance réciproque des différents groupes sociaux de la ville. Les points de focalisation pour les interventions seraient donc les bordures entre ces espaces à repenser comme des interfaces plutôt que comme des limites. La mixité se formerait alors à partir des points de rencontre et de sociabilisation représentés par des interfaces publiques et aménagées dans ce but, en intégrant les singularités des espaces et en créant un ensemble inclusif, sans communautés exclues socialement ou spatialement.

Analyse de site

Le cas de Genève

La précarité d'un point de vue statistique

le cas de Genève

Dans ce chapitre, nous allons confronter de manière plus précise le phénomène social de précarité avec un territoire urbain spécifique, le canton de Genève. La précarité, comme nous l'avons énoncé précédemment, est un phénomène qui relève des rapports entretenus entre les individus et la société ainsi que des dynamiques inter-groupes sociales. C'est un phénomène qui est donc social, mais qui nécessite aussi d'être placé dans un contexte spatial, étant donné la relation de corrélation réciproque entre l'espace physique et les dynamiques sociales des populations qui l'habitent relevée dans le chapitre « La précarité dans l'espace urbain ».

La précarité d'un point de vue statistique

C'est pourtant difficile d'appréhender en premier lieu le sujet dans une perspective territoriale, car il faut tout d'abord identifier les territoires spécifiques touchés par la précarité, pour ensuite pouvoir les étudier. Or, comme il a été soulevé dans l'étude du phénomène de la précarité, celle-ci ne peut pas réellement être mesurée puisqu'elle se réfère à des sentiments et expériences plutôt qu'à des conditions objectives que l'on pourrait recenser à travers des statistiques. Toutefois, nous avons aussi déterminé que la précarité était générée par des conditions socio-économiques et relationnelles précises, comme la perte ou le manque de certains objets sociaux valorisés dans notre société, tels que l'emploi, le cadre familial stable, le revenu suffisant, et l'autonomie économique.

L'approche méthodologique choisie ici consiste alors à déterminer premièrement un certain nombre de facteurs mesurables qui sont en lien avec la précarité, pour ainsi déterminer quels sont les quartiers genevois les plus propices à contenir des situations précaires, puis de choisir des cas spécifiques à étudier de manière plus qualitative et spatiale et ainsi comprendre le phénomène de la précarité dans sa globalité.

Le choix des indicateurs

Dans un souci d'efficacité, nous allons nous appuyer sur le rapport d'étude du Centre d'Analyse Territoriale des Inégalités à Genève (CATIGE) réalisé en 2014 qui traite de la problématique de la cohésion sociale dans le territoire urbain à travers l'étude statistique des inégalités socio-économiques.¹ La méthode qui a été choisie pour cette étude correspond

assez bien avec les principes que nous avons énoncé ici, puisque l'on peut voir que le choix des indicateurs statistiques désignés pour l'analyse de la précarité reprend les différents éléments que nous avons mentionnés. Il s'agit des six indicateurs de base (IB) suivants :

IB1 : le revenu annuel brut médian (données de 2009)

IB2 : la part des élèves issus de milieu modeste ou défavorisé (données de 2012)

IB3 : la part de contribuables à bas revenu (données de 2009)

IB4 : la part de chômeurs inscrits en pourcentage de la population 15-64 ans (données de 2012)

IB5 : la part de bénéficiaires de l'aide sociale ou de prestations complémentaires (données de 2011)

IB6 : la part d'allocations de logement (données de 2012)

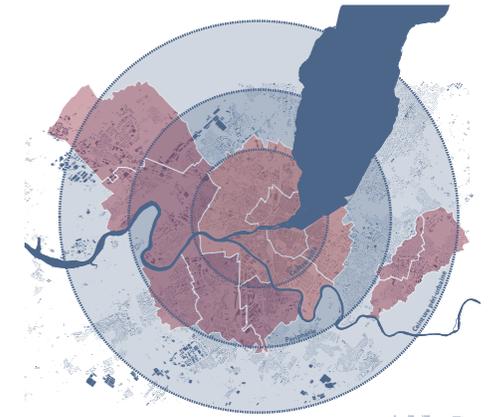
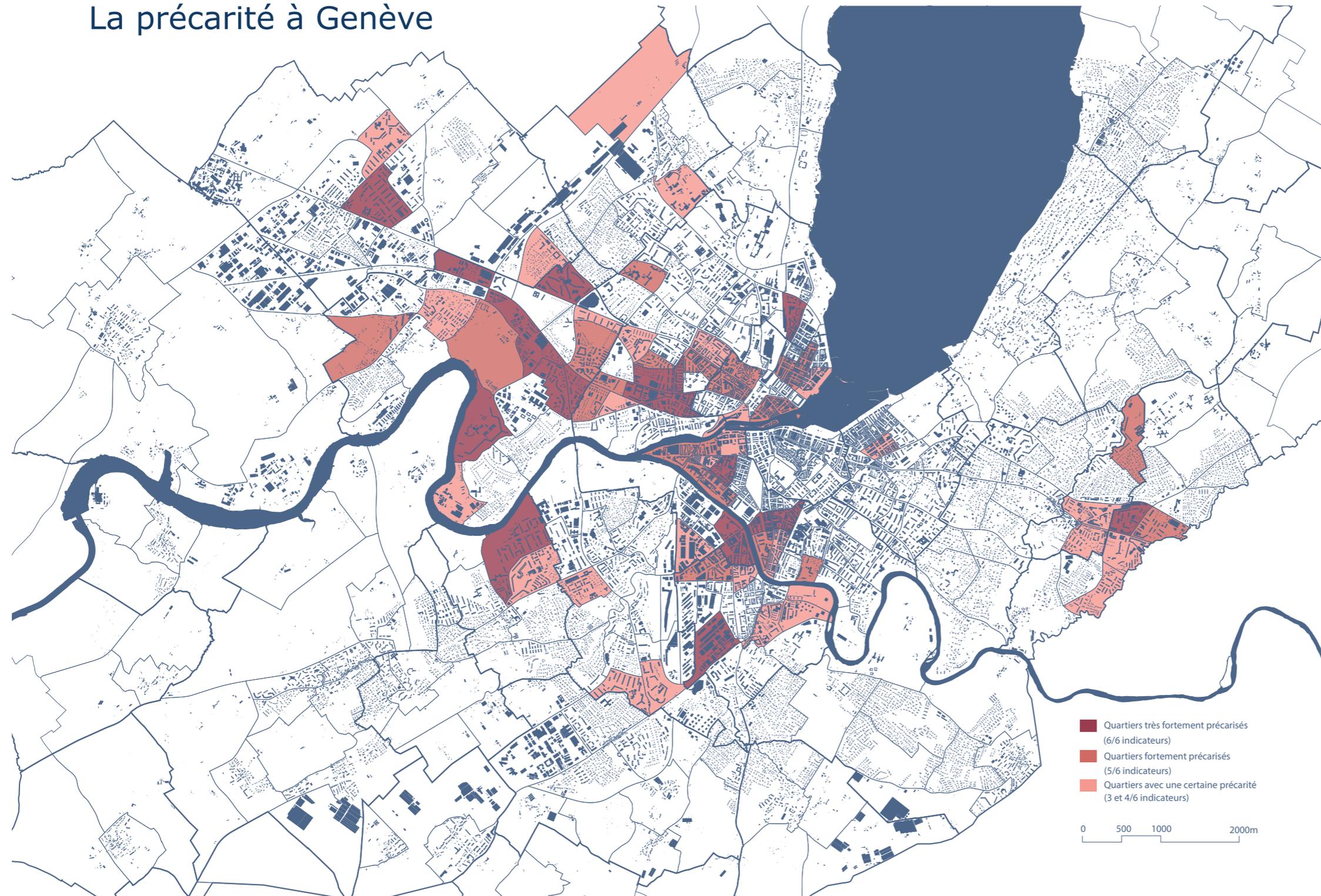
Limites des statistiques

On remarque dans les choix des indicateurs qu'il y a une volonté à considérer différentes sphères sociales, considérant le revenu, l'emploi, l'éducation, le logement et la protection sociale. Cependant, on pourrait imaginer de considérer un plus grand nombre d'indicateurs afin d'avoir une perspective plus complète sur la question, notamment des indicateurs qui pourraient adresser le domaine de la santé et en particulier de la santé mentale par exemple. De plus, on remarque que les données sont anciennes et qu'il est fortement possible qu'aujourd'hui les résultats ne soient pas tout à fait les mêmes. Ceci est dû au fait que ces études ont l'air d'avoir été discontinuées puisqu'aucune autre n'a été publiée après 2014.

Ayant conscience des limites de cette approche purement statistique, nous allons considérer cette étape, bien que nécessaire, simplement comme une première indication sur la situation genevoise, mais nous n'allons pas en tirer des conclusions définitives. Le but est d'utiliser les analyses quantitatives générales pour pouvoir amorcer des analyses qualitatives spécifiques.

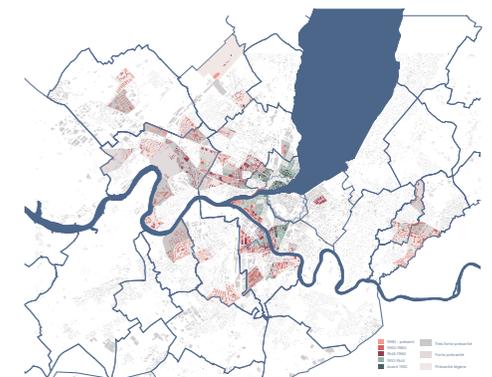
1. Cette étude fonctionne parallèlement avec le rapport statistique de l'OCSTAT qui traite explicitement la notion de « précarité ». Elle se base sur les données statistiques de l'OCSTAT et suit une méthode similaire.

La précarité à Genève



Cercles de proximité au centre urbain

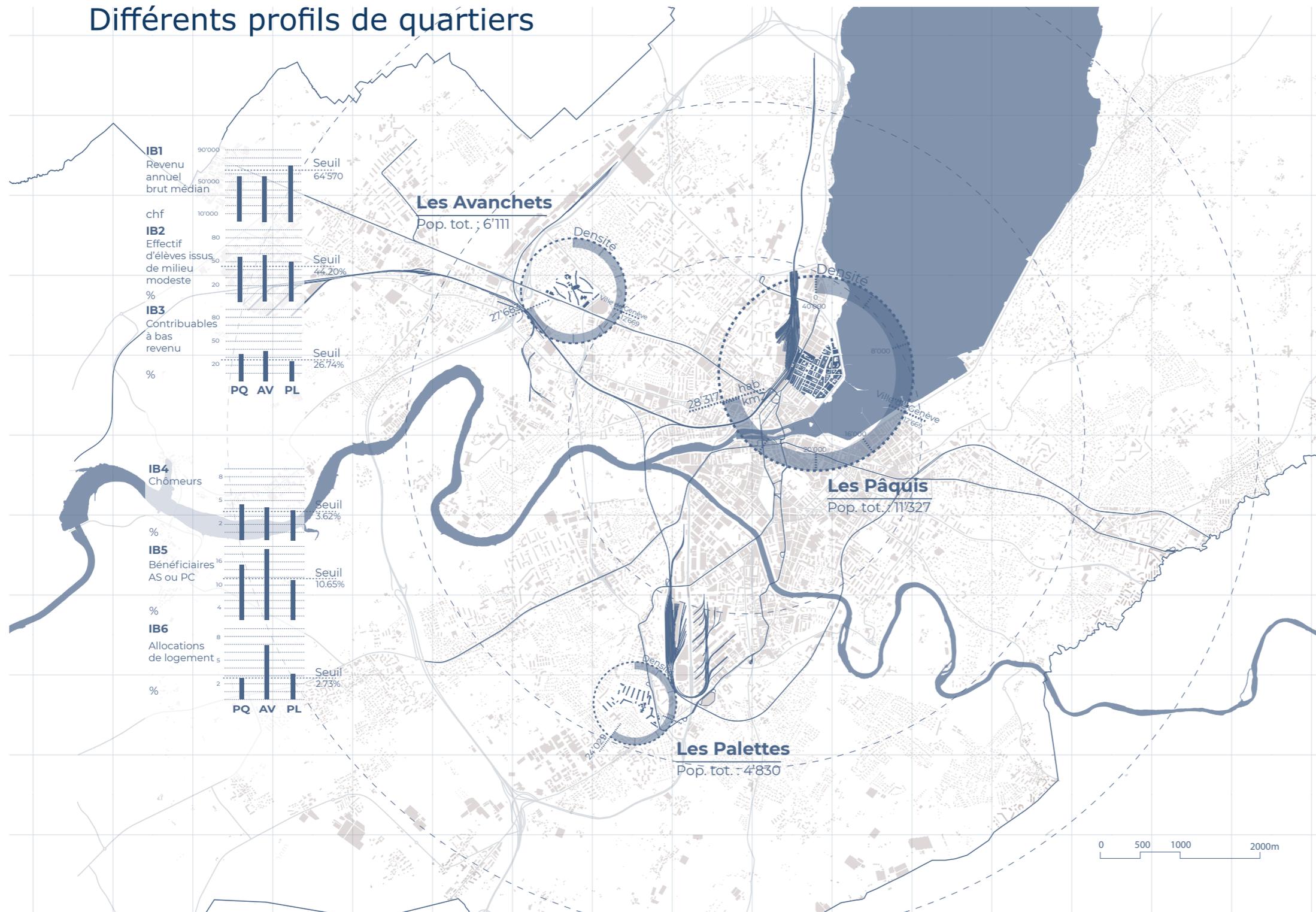
On peut voir ici que les communes les plus touchées par la précarité se situent pour la plupart en périphérie urbaine. Le centre-ville est aussi touché mais de manière moindre. A l'exception de Thônex, la ceinture péri-urbaine n'est pas touchée par la précarité.



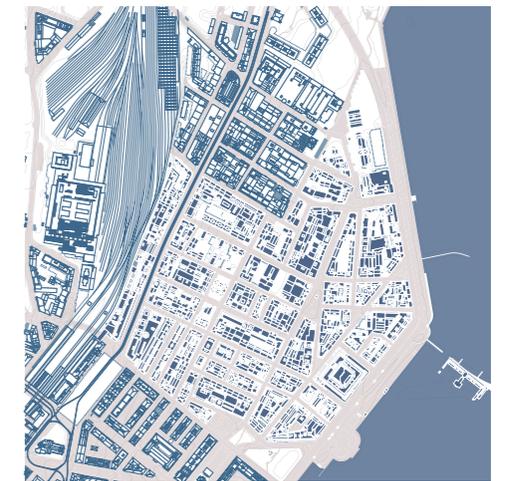
Le développement historique

Les quartiers les plus touchés par la précarité datent en général de l'après-guerre. On peut imaginer que ces lieux sont touchés par la précarité car n'étant pas assez anciens, ils n'ont pas de valeur patrimoniale mais sont dévalorisés par leur âge et usure. On voit que certains lieux du tissu historique sont tout de même touchés par la précarité, comme les Pâquis ou les Grottes qui historiquement sont des quartiers populaires.

Différents profils de quartiers



Les Pâquis



Les Avanchets



Les Palettes



Les quartiers touchés par la précarité

une analyse spatiale

Sélection de trois quartiers

Cette partie d'analyse se penche de manière plus spécifique sur trois quartiers genevois décrits par cette étude statistique comme étant touchés par la précarité sociale. Il s'agit des quartiers des Pâquis, des Avanchets et des Palettes. J'ai choisi ces quartiers en particulier car s'ils ont en commun la problématique sociale de la précarité, ils diffèrent sur d'autres niveaux.

Premièrement, ils sont classés selon différents degrés de précarité. Les Avanchets sont définis comme « très fortement précarisés », les Pâquis comme « fortement précarisés » et les Palettes, se situant souvent à la limite des seuils de précarité des indicateurs choisis dans l'étude de CATI-GE, comme juste « précarisés ».

Ensuite, ils diffèrent dans leur position urbaine. Alors que le quartier des Pâquis est situé en plein centre-ville, les deux autres quartiers sont en périphérie, à la limite entre périphérie et campagne. La position urbaine des quartiers va de pair avec leur typologie bâtie et leur période de construction, puisque les Pâquis font partie du tissu historique de la ville de Genève, alors que les Avanchets et les Palettes ont tous deux été construits en tant que cités-satellites entre les années 1960 et 1970, période d'extension urbaine de la ville.

Enfin, on peut noter les différences de densité de population des quartiers. On remarque alors que les trois zones sont bien plus denses que la ville de Genève, prise comme référence, avec les Pâquis étant la zone la plus dense des trois.

Analyse spatiale

Le but de cette partie du travail est de comprendre alors comment les configurations et caractéristiques spatiales de chaque lieu influencent la question de la précarité sociale et de pouvoir comparer ainsi faire une analyse comparative des relations entre précarité et espaces. Pour chacun des quartiers, on va d'abord étudier leur développement spatial afin de comprendre les raisons et manières qui ont formé les espaces tels qu'ils sont aujourd'hui, puis analyser l'organisation spatiale du lieu, notamment à travers une étude des limites qui définissent le quartier.

Les Pâquis

Evolution du quartier

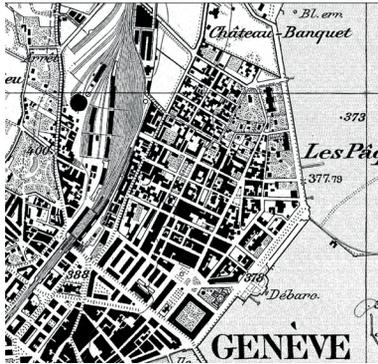
Le quartier des Pâquis était à l'origine une zone de pâturages à l'extérieur de l'enceinte murée de la ville de Genève. Les fortifications s'étendaient jusqu'aux rues actuelles de Chantepoulet et du Mont-Blanc. Au 18e siècle existaient déjà dans la zone deux hôtels qui accueillient les voyageurs arrivés après la fermeture des portes de la ville, ainsi qu'un petit hameau au centre du quartier actuel et des grands domaines appartenant à des familles bourgeoises plus au nord.

C'est alors que les fortifications de la ville sont démantelées, durant le 19e siècle, que le quartier s'urbanise réellement. On y construit alors la première gare de Cornavin en 1857 ainsi que des grands hôtels de luxe le long de la rive du lac et des maisons entourées de jardins. C'est aussi à ce moment-là, en 1872, qu'apparaissent les premiers Bains de Pâquis, alors construits en bois. Suite à l'importance que prend le quartier pour la ville de Genève, notamment dû à la présence de la gare et des petites industries qui s'y installent, le quartier se densifie et attire plus particulièrement une population modeste qui construit des maisons, hangars et ateliers de manière hasardeuse et rarement officielle. Entre la fin du 19e et le début du 20e siècle, le quartier se caractérise par son importante densité, son insalubrité problématique ainsi que par la présence notable de lieux de fête comme bistrot, cabarets et maisons closes. Dans les années 1900, des mesures sont prises pour assainir le quartier et des grandes rues sont percées et des écoles sont construites. Après la première guerre mondiale, les Pâquis accueillent dans le Palais Wilson, anciennement un hôtel, la Société des Nations. C'est alors que la ville de Genève se positionne en tant que ville internationale, élément qui influencera également le quartier.

Par la suite de la deuxième guerre mondiale et de la crise du logement qui en découle, le quartier des Pâquis, soumis à la pression immobilière, entreprend des interventions de rénovations et de démolition-reconstruction. Ce changement génère une hausse générale des loyers et le profil social du quartier change, avec une partie de la population plus pauvre ainsi que celle issue de l'immigration qui doit partir. A partir de ce moment-là se créent des mobilisations pour éviter l'emprise du secteur tertiaire sur le quartier qui parviennent ainsi à maintenir le caractère populaire du lieu. Aujourd'hui, le quartier des Pâquis a gardé son identité populaire, notamment définie à travers son activité dans le secteur de la fête, tout en accueillant aussi l'aspect international et de luxe représenté par les hôtels par exemple.

Le quartier des Pâquis est alors représenté par sa mixité sociale et programmatique, qui allie dans un même lieu luxe, fête et logements populaires.





1915

Particularités architecturales

Etant donné que le quartier des Pâquis s’inscrit dans un tissu urbain et historique, il est difficile de soustraire des intentions architecturales spécifiques. Cependant, on peut remarquer dans son aspect les différentes périodes architecturales qui coexistent. On y retrouve alors des hôtels-palais typiques du 19e ainsi que des façades Beaux-Arts, juxtaposés aux édifices modernistes réalisés lors des rénovations d’après-guerre. Aujourd’hui, les interventions architecturales dans le quartier des Pâquis sont rares, à l’exception de quelques rénovations ou surélévations, étant donné la densité déjà très forte du lieu et du manque d’espaces constructibles.



1932

Problématiques sociales

La thématique de la précarité est très présente dans le quartier des Pâquis, on peut voir que dans les statistiques du rapport de CATI-GE, le quartier est considéré comme fortement touché par la précarité. En effet, le quartier maintient son statut de « quartier populaire » depuis le 19e siècle. Par ailleurs, c’est aussi un des quartiers comprenant le plus de personnes étrangères et issues de l’immigration, avec un taux de personnes étrangères dépassant les 50%. Les communautés espagnoles, portugaise et italiennes étaient particulièrement fortes en fin de 20e siècle, aujourd’hui beaucoup d’autres nationalités sont aussi présentes, notamment celles issues d’Afrique subsaharienne, ou d’Amérique latine, par exemple.



1983

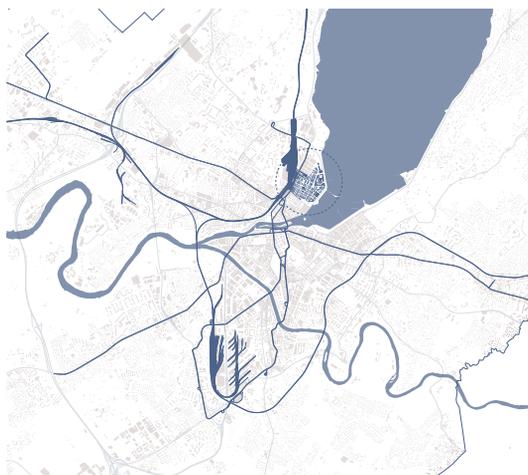
La question sociale qui revient le plus souvent lorsqu’on parle des Pâquis est celle qui se rapporte à l’univers de la nuit, en particulier les questions de vente et d’usage de substances, de la prostitution, la criminalité, le bruit et de manière générale toutes les nuisances qui peuvent s’y rattacher. Si le quartier garde cette image sulfureuse dans l’imaginaire général, les problématiques soulevées par les habitants du quartier se rapportent plus à la question des hausses de loyers et du manque d’espaces réservés aux piétons.



2019

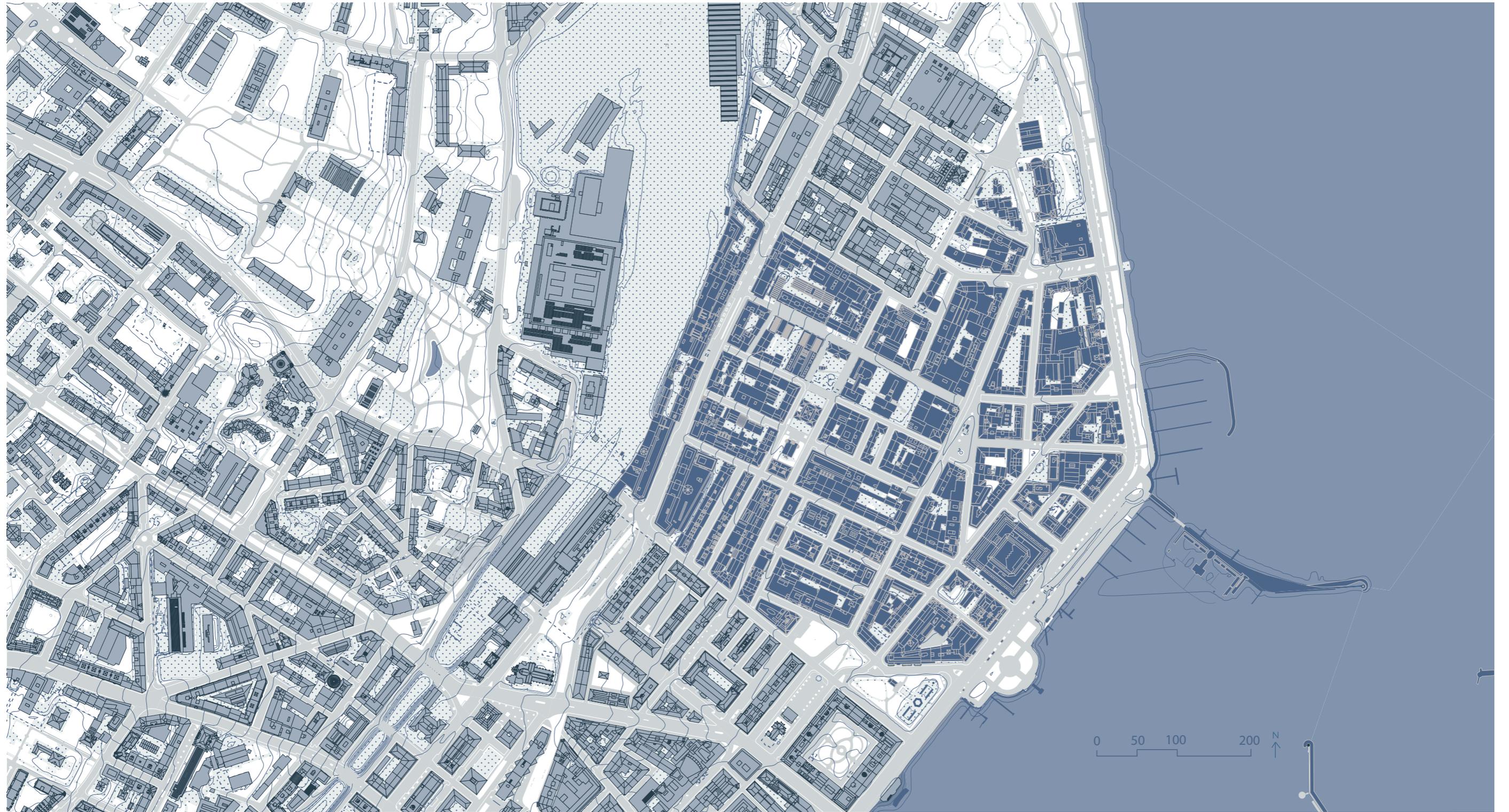
Source: Survap (2021)
 Images: Cartes postales libres de droits, communesgenevoises.ch
 Orthophotos de Genève du SITG

Plan de site

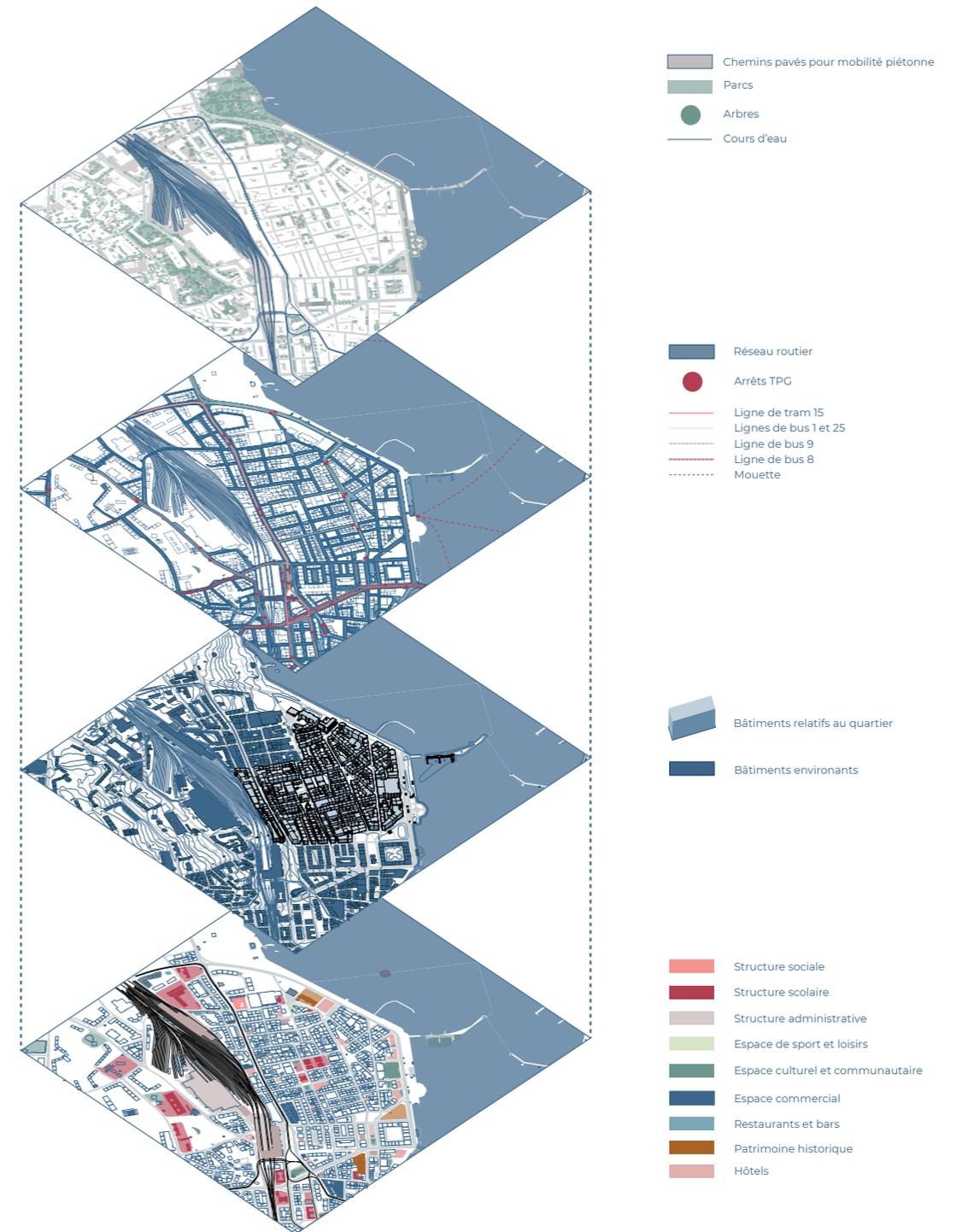


Les Pâquis se situent au Nord du canton de Genève et se délimitent par la rive du lac Léman à l'est et les voies ferrées et la gare Cornavin à l'ouest.

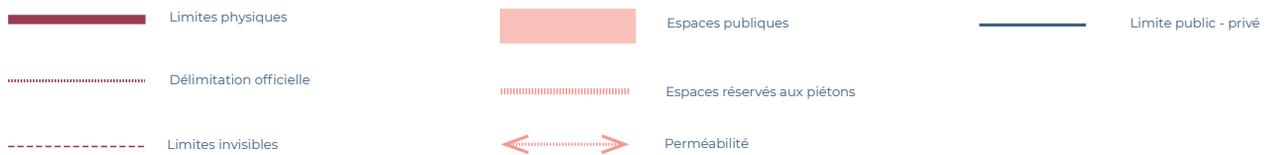
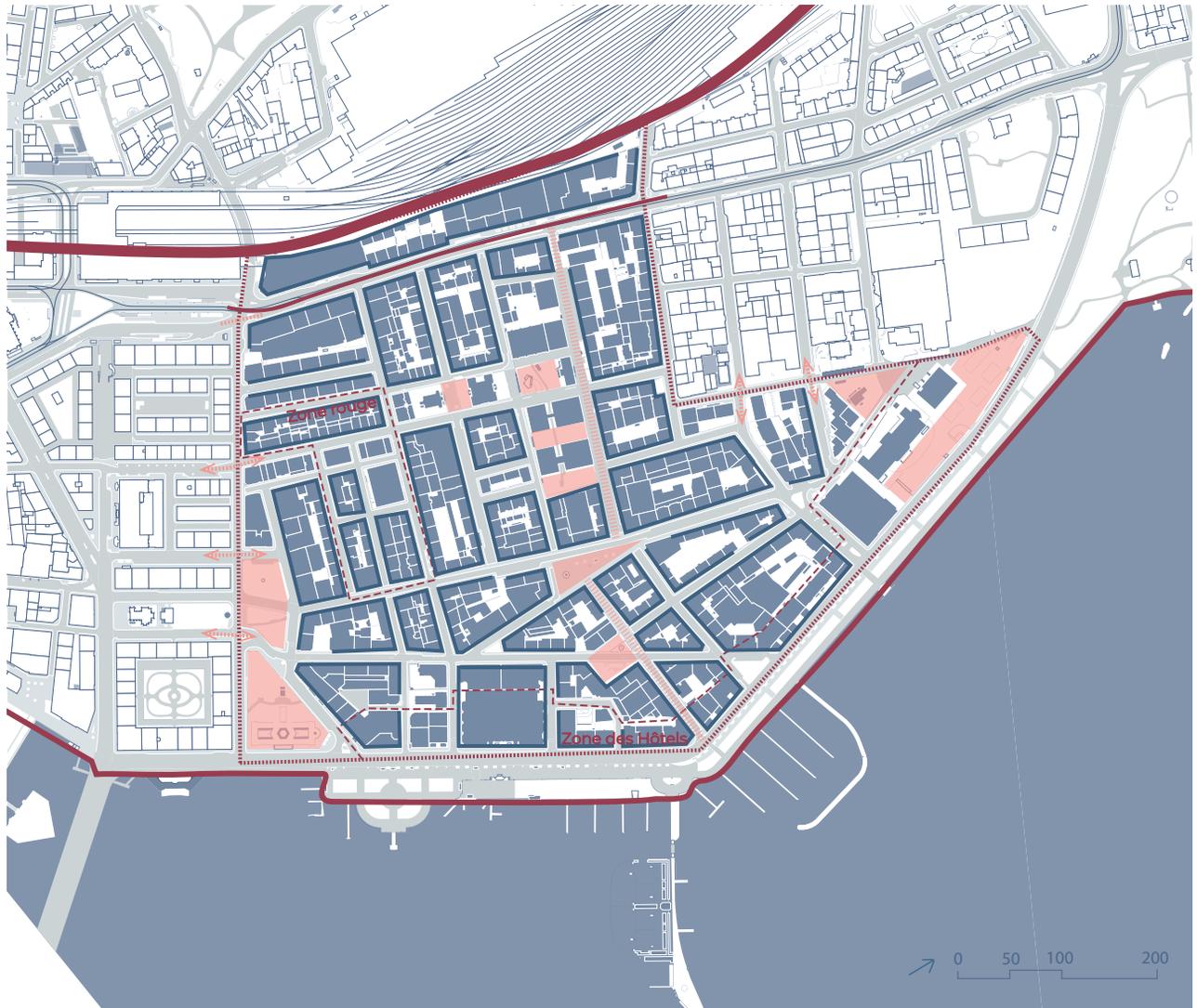
Etant donné sa position centrale dans la ville, le quartier propose une grande quantité de programmes et activités de divertissement différentes comme les restaurants, bars, et boîtes de nuit. Les rues de ce quartier particulièrement densément peuplé sont toujours habitées, de jour comme de nuit.



Organisation spatiale



Limites et frontières





Organisation spatiale

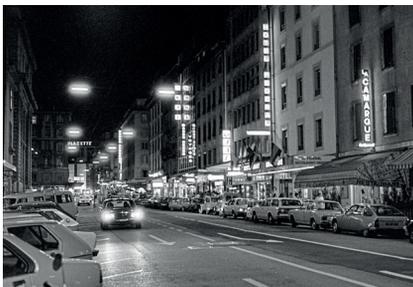
Le quartier des Pâquis se définit spatialement en premier lieu par son importante densité. En effet l’empreinte bâti prend une place extrêmement importante en ne laissant que très peu d’espaces au sol libres. Les îlots comprennent parfois une cour intérieure, mais ce n’est pas le cas pour tous et elle n’est en générale pas accessible pour le public. Cette organisation très compacte est due au fait que le quartier s’est formé en général de manière spontanée, non planifiée et non officielle à travers l’installation des populations ouvrières durant le 19e siècle. Les seuls espaces publics dégagés au sol se réduisent aujourd’hui virtuellement à la place de la navigation et les préaux des écoles.



Le tissu compact du bâti est percé par les routes qui traversent l’ensemble du quartier dans les deux directions. Se situant proche du centre-ville, les routes du quartier ont été très occupées par le trafic routier, en particulier dès les années 70 où l’utilisation de la voiture est devenue généralisée. Ce trafic routier n’est en général pas interne au quartier mais est surtout de passage, car les automobilistes préféraient souvent traverser le quartier pour aller d’un endroit à l’autre de la ville plutôt que d’emprunter les grands axes routiers du canton qui étaient déjà très saturés. Les routes autorisant jusque dans les années 90 une vitesse de 50km/h dominaient alors l’espace public. Aujourd’hui, la ville a imposé des restrictions de vitesse pour la plupart des routes du quartier, et a commencé récemment à fermer certaines rues aux voitures pour les rendre piétonnes, et ainsi empêcher que l’intérieur du quartier continue à être un endroit de passage pour les automobilistes. Toutefois, on remarque qu’il n’y a pas encore d’aménagements prévus sur ces espaces pour les rendre réellement utilisables et agréables pour les habitants du quartier.



Enfin, une conséquence qui découle de l’importante empreinte au sol bâtie et la présence des routes est que le quartier ne contient quasiment aucun espace de sol perméable. En effet, à l’exception du parc Brunswick et des intervalles d’herbe le long de la rive, l’ensemble du sol est bétonné. Ceci crée des problèmes de nature environnementale, en participant à la surchauffe du lieu et posant des grands risques en cas d’inondations.



Photos: par Claude-André Fradel tirées de notrehistoire.ch

Limites et frontières

Le quartier des Pâquis se délimite principalement par les frontières physiques que représentent le lac à l'est et les voies ferrées à l'ouest. Au Sud, la rue des Alpes, présente dès la construction du square du Mont-Blanc édifié lors du démantèlement des murs de la ville, marque aussi la limite du quartier. En revanche, la limite entre les Pâquis et le quartier de Sécheron est beaucoup moins claire, car elle ne repose pas sur des éléments physiques, mais plutôt symboliques. En effet, le quartier de Sécheron est plus résidentiel et présente moins de mixité programmatique que celui des Pâquis.

Il faut noter aussi que le quartier lui-même est séparé par des frontières imaginaires qui divisent les espaces selon la place qu'ils prennent dans les représentations de chacun et qui reposent plutôt sur les usages des espaces que sur des propriétés matérielles des lieux. On note en particulier la zone des hôtels, qui occupent tout le bord donnant sur la rive, et qui représente plus le luxe et l'aspect international de la ville de Genève, ainsi que la zone dite « rouge » où se concentrent une majorité de bars et maisons closes et dont les rues sont surtout représentées par la présence de travailleur.euse.s du sexe et leur clientèle.

Enfin, on peut relever que la séparation entre les espaces publics et les espaces privés est aussi particulièrement importante dans le quartier. Comme le quartier est très central et très utilisé par des populations qui n'y habitent pas forcément, les espaces publics et la rue en général n'appartiennent pas vraiment aux habitants, et ceux-ci ne cherchent pas à se l'approprier. Ceci crée une différence forte entre les îlots d'habitations imperméables et introvertis et la rue qui appartient à tous, mais en même temps à personne.



Les Avanchets

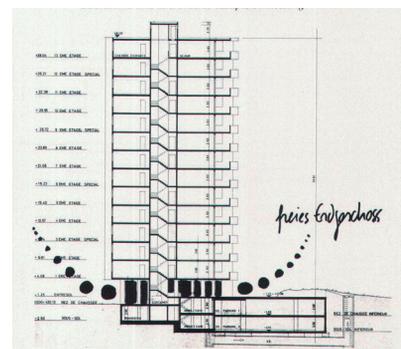
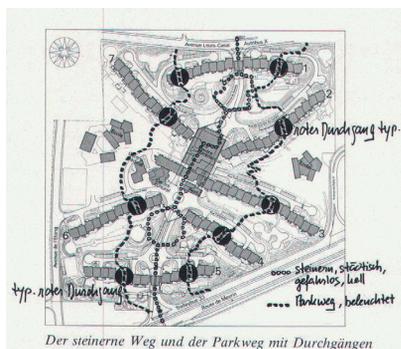
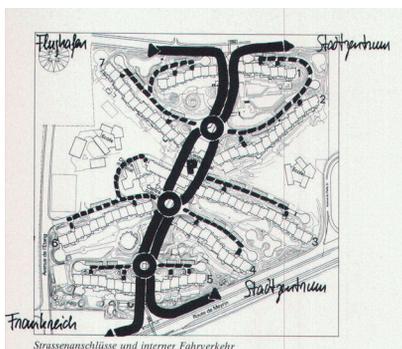
Développement et évolution du quartier

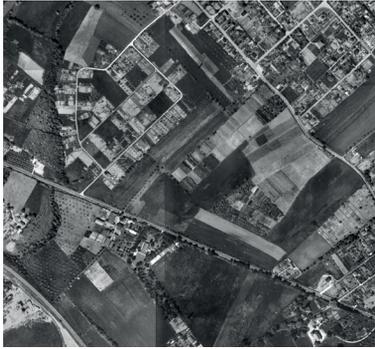
Le quartier des Avanchets projeté dès 1969 et réalisé entre 1973 et 1977, se situe dans la commune de Vernier, à proximité de l'aéroport de Genève. La cité Avanchet-Parc est la dernière d'une série de cités-satellites construites à Genève dès les années 60 à la suite de la pénurie de logements qui sévissait à ce moment-là. Le projet a été conçu par le bureau Steiger Partner AG, en collaboration avec les architectes Walter Förderer et Franz Amrhein sur le site d'une ancienne exploitation pépinière rachetée par l'entreprise générale Ernst Göhner AG. La cité a été prévue pour accueillir pas loin de 6000 habitants répartis dans 2033 appartements. Le quartier a été rénové récemment, mais a gardé en grande partie le même aspect architectural du projet d'origine.

Intentions architecturales

La cité des Avanchets se distingue des autres grands-ensembles car elle s'éloigne du schéma de tours et barres suivant une grille orthogonale en s'implantant sur le site de manière bien plus organique et souple. Les architectes, poussés par une envie de dynamiser et humaniser l'expérience de vie dans les grands-ensembles, ont fait le choix de créer des bâtiments aux formes déstructurées et aux façades avec des motifs graphiques et colorés pour équilibrer l'échelle considérable des barres d'habitation et éviter le sentiment de redondance et d'oppression. Cette expression architecturale unique et innovante participe à l'identité très forte du quartier qui s'extrait de son environnement par sa différence et devient ainsi facilement reconnaissable.

La délimitation du site par 3 routes importantes enclave le terrain du projet de la cité et la sépare du reste de la ville. C'est pourquoi les architectes ont décidé de concevoir le quartier comme une entité indépendante en le considérant comme « une ville dans la ville ». En plus des logements, le projet inclut donc différents programmes nécessaires pour la vie de tous les jours comme des écoles primaires, un centre social et œcuménique, un restaurant et un centre commercial. De plus, les architectes ont voulu libérer le plus possible l'espace au sol pour faire de la cité un grand parc boisé, avec des installations publiques et de jeux pour les enfants. Une attention particulière et par ailleurs donnée au système de mobilité qui sépare la mobilité motorisée de l'espace piéton





1932

en différents niveaux afin de donner la possibilité au piéton d'occuper l'espace au sol librement.

En termes constructifs, l'ensemble a voulu aller aux limites de l'industrialisation en réalisant les bâtiments avec une structure porteuse en béton armé entièrement préfabriquée et un second-œuvre préfabriqué et assemblé sur le site. Ce mode opératoire permet de réaliser l'ensemble de la cité en seulement quatre ans, avec un rythme de 500 logements par an.



1964

Problématiques sociales

Malgré le soin apporté au projet vis-à-vis la commodité et le bien-être de l'habitant dans la cité, les Avanchets souffrent de plusieurs problématiques sociales qui ternissent son image dans l'opinion générale. La cité se situe souvent dans le haut du tableau quand on parle de problématiques liées à la précarité, telles que le chômage en particulier chez les jeunes, et la criminalité, en particulier par rapport au trafic de drogue ou aux altercations entre groupes de jeunes. Cependant, la cité est en général très appréciée par ses habitants et tient une position importante dans la culture genevoise, notamment dans les scènes des arts urbains.

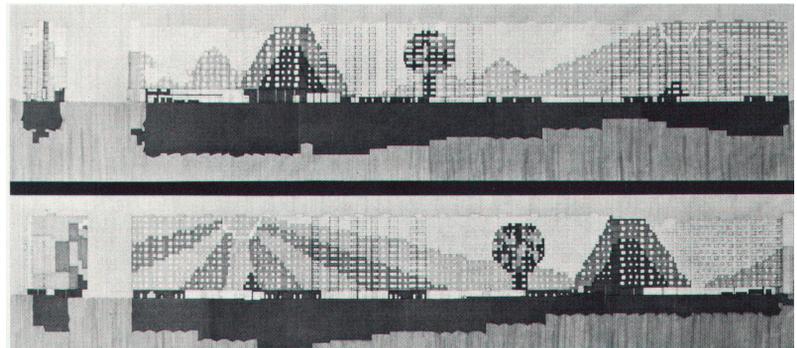


1983

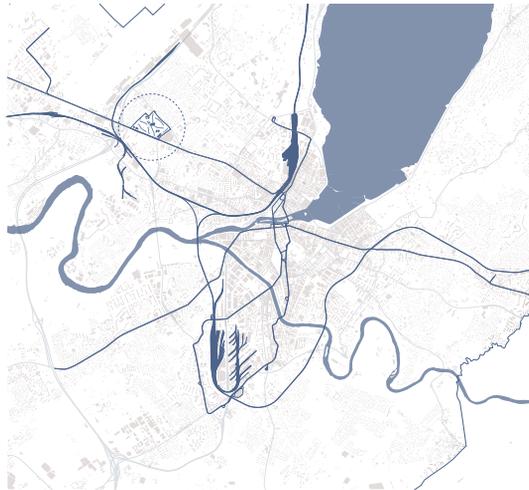
Source: Werk (1976)
Images: Plans par Steiger + Partner AG © werk/oeuvre 12-1976
Orthophotos de Genève du SITG



2019

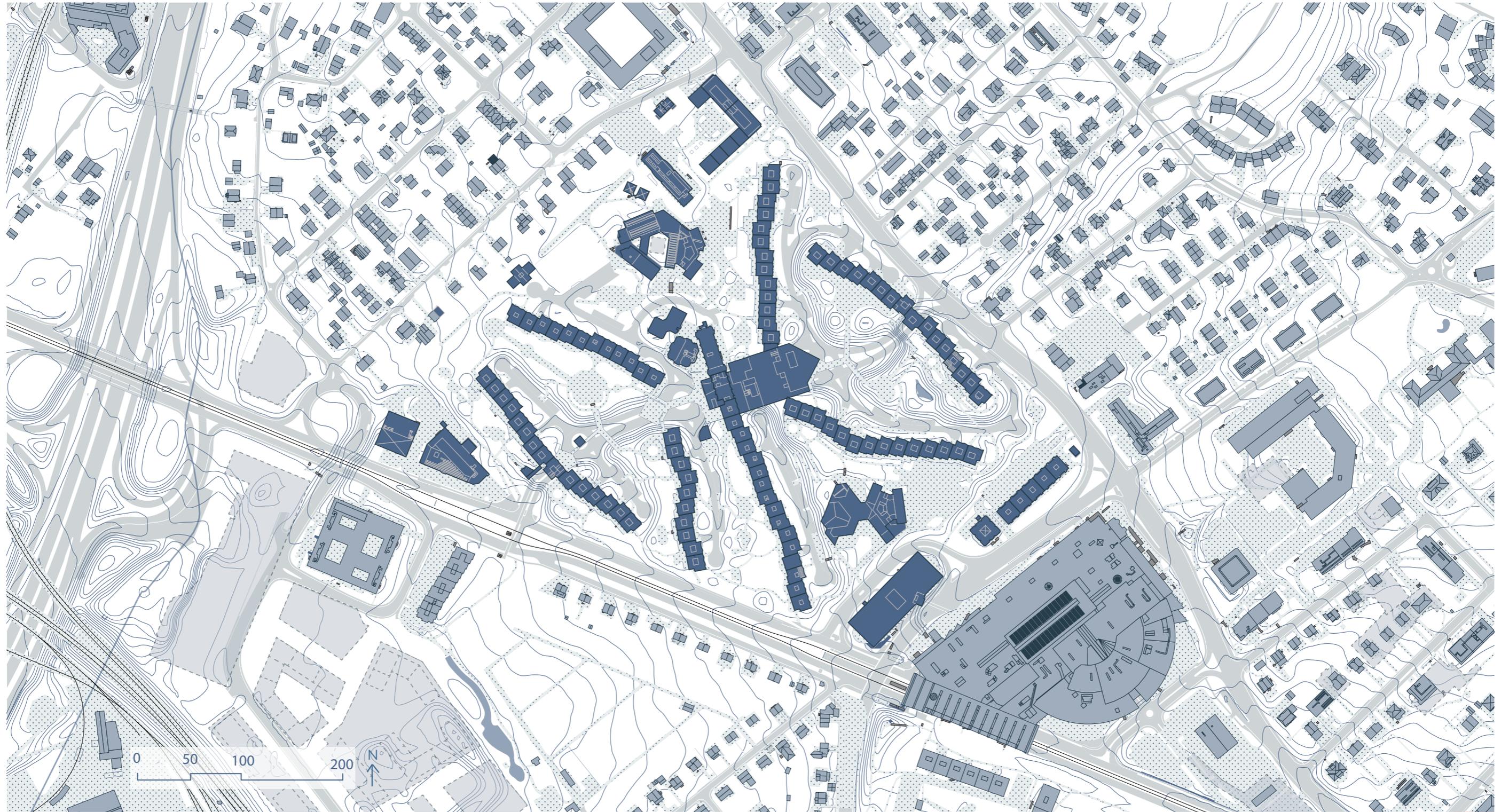


Plan de site

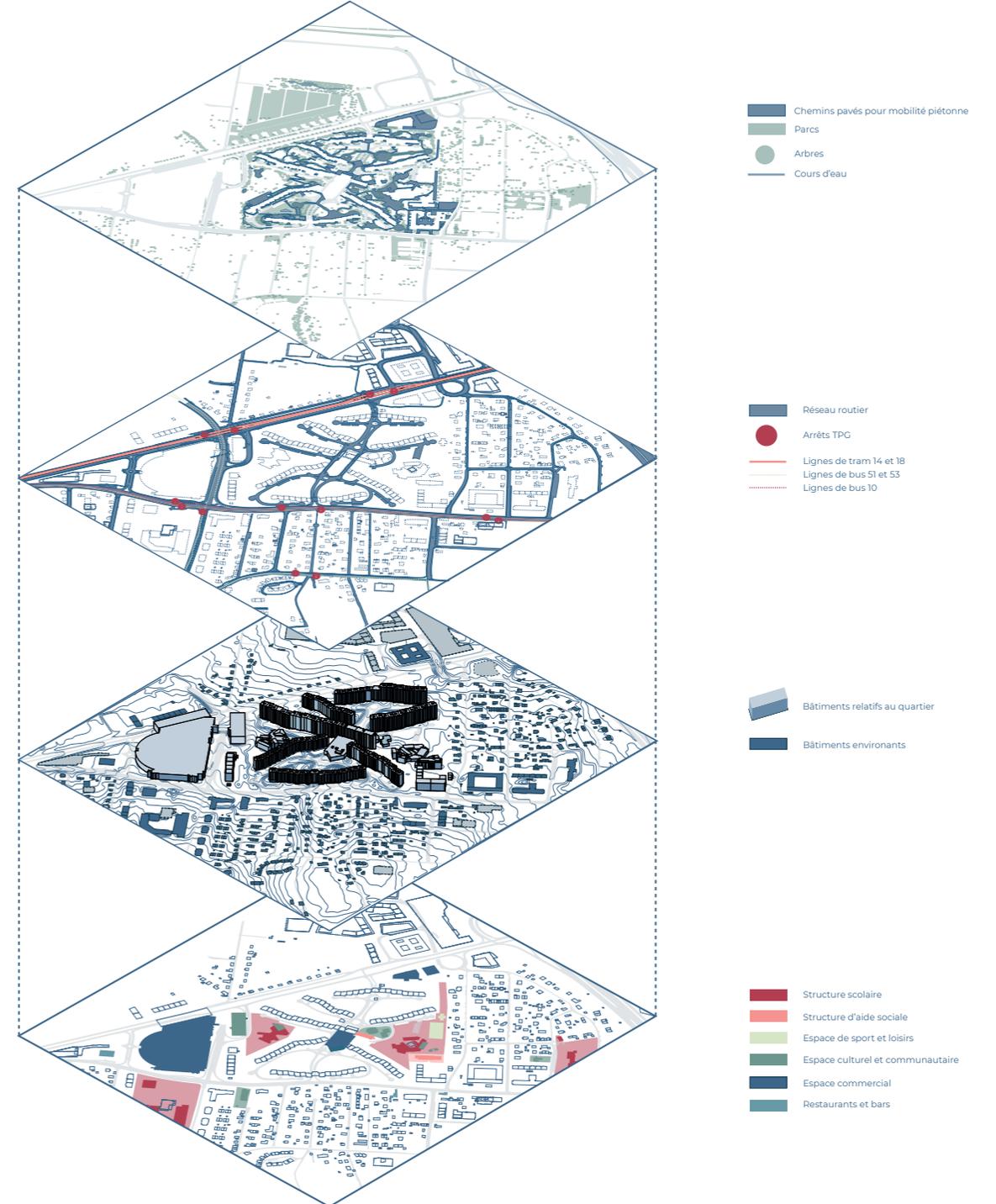


La cité des Avanchets se situe au Nord-Ouest du canton de Genève, dans la commune de Vernier. Bien qu'étant passablement éloignée du centre-ville, elle profite d'un grand nombre de commodités, comme la proximité avec l'aéroport et le centre commercial de Balexert, et d'une bonne accessibilité routière et de transports publics.

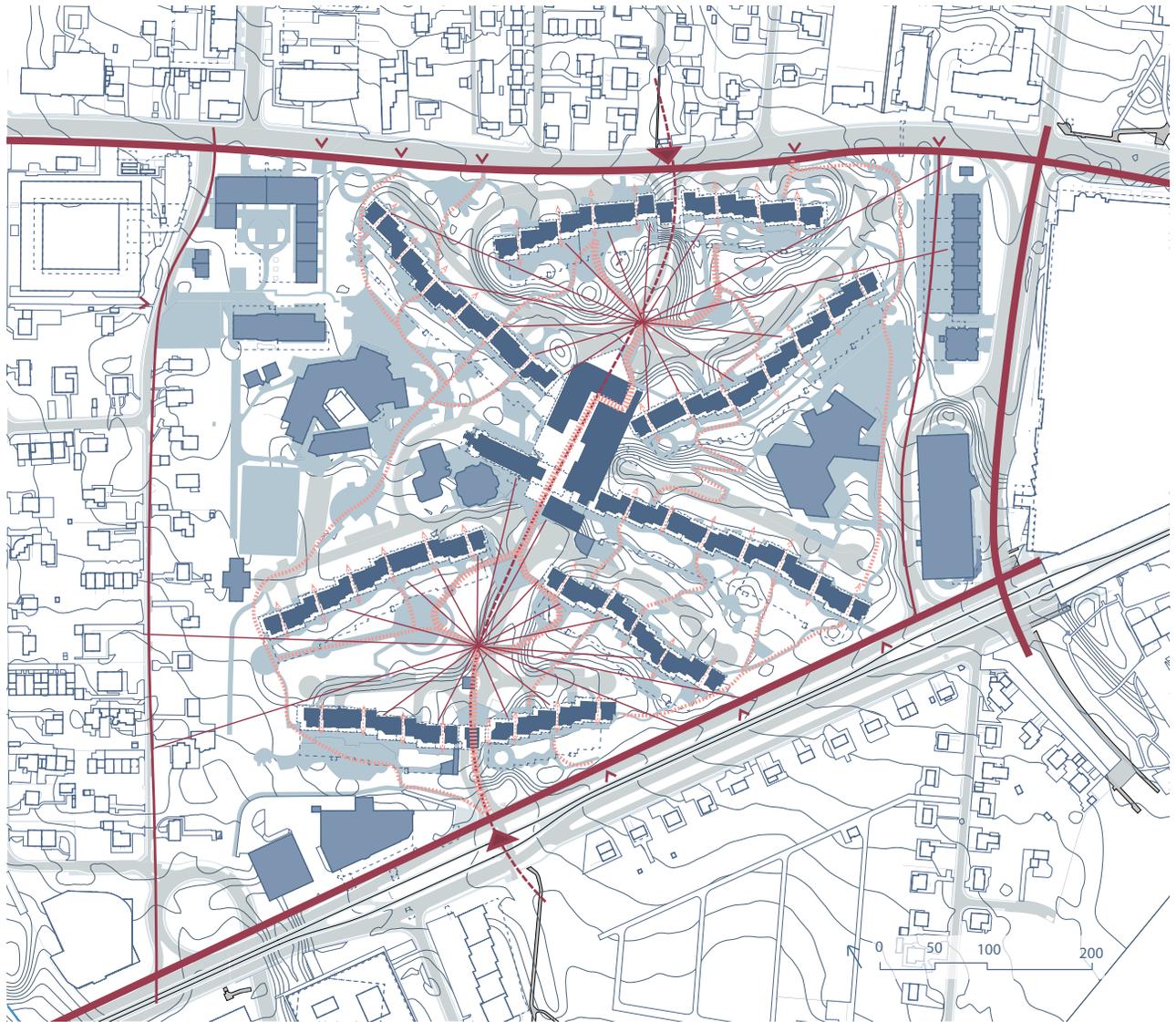
Bien qu'ayant une forte présence dans l'imaginaire collectif de la ville de Genève, la cité n'est souvent pas connue ou traversée par les personnes résidant à l'extérieur de celle-ci.



Organisation spatiale



Limites et frontières



- Limites physiques
- - - Limite invisible
- > Accès piéton
- ▶ Accès voitures



Champ visuel



chemins piétons



Perméabilité du rez-de-chaussée



Organisation spatiale

La cité des Avanchets se définit spatialement en priorité par son enclavement. Construite au milieu de trois grandes routes au trafic important, dont une comprenant les voies du tram, l'ensemble se sépare complètement du reste de la ville et fonctionne de manière très renfermée. Le projet a été prévu de telle manière à éviter le trafic routier à l'intérieur de la parcelle, en construisant un système routier sous forme d'impasses qui ne font que distribuer l'accès aux parkings des bâtiments, mais qui ne servent pas de passage. D'ailleurs, la cité n'est accessible en voiture que par les deux seules entrées prévues à cet effet, au nord-est et sud-ouest. Si à l'origine les routes étaient prévues en sens unique, il est aujourd'hui possible de traverser la cité en allant d'une entrée à l'autre.

Les routes pour les voitures sont séparées des chemins piétons à travers une différence de niveaux, dans le but de donner la plus grande liberté possible aux passants. Les chemins piétons se distribuent sur tout le site avec un axe central qui fonctionne avec un système de plateformes qui passent par-dessus les routes. Alors que le positionnement des longues barres de logement entrecoupe l'espace de la cité, les rez-de-chaussée sont percés par des passages réguliers ce qui permet de traverser l'ensemble de la cité par différents endroits. L'intérieur du complexe est donc fait pour favoriser une certaine perméabilité et éviter de limiter la mobilité piétonne.

Par ailleurs, l'échelle des bâtiments et leur hauteur démarquent de fait la cité de son environnement constitué de villas et du centre commercial de Belexert. Ceci est augmenté par la volonté des architectes à renforcer l'identité singulière du lieu à travers l'utilisation des couleurs très intenses sur la quasi-entière des façades. Tout est fait pour que la cité se positionne comme élément singulier et autonome au sein de la ville.

Limites et frontières

Les frontières physiques du quartier déterminées par routes qui le délimitent s'accompagnent en conséquence des choix architecturaux par des limites visuelles et représentatives. En effet, la présence imposante des bâtiments très hauts fait que depuis l'intérieur de la cité, fait qu'il est quasiment impossible de voir l'extérieur. Les barres d'habitation fonctionnent alors comme des murs, qui séparent complètement le monde intérieur de celui extérieur. Bien que les bâtiments soient percés au rez-de-chaussée et que les espaces publics soient vastes, verts et arborés, le manque d'horizon crée une impression d'oppression qu'il est difficile de contrer. Ce manque de vision vers l'extérieur, augmenté par l'implantation organique et décomposée des édifices fait qu'il est très difficile de s'orienter à l'intérieur de l'ensemble, car il est difficile d'avoir des repères. Les architectes ont cherché à compenser ceci à travers l'utilisation de couleurs différentes pour chaque ensemble, mais en réalité, les compositions graphiques complexes des façades ne facilitent pas leur reconnaissance.

La situation du site ainsi que les décisions architecturales de l'ensemble favorisent l'enclavement et la ségrégation spatiale du lieu en rendant la relation avec les espaces extérieurs très difficile et compliquant l'accès et l'utilisation du site pour les personnes externes au lieu. Les frontières physiques et spatiales s'augmentent alors de frontières symboliques et identitaires en excluant la population de la cité du reste de la ville, favorisant l'ancrage et le manque de mobilité, et par conséquent encourageant les sentiments identitaires territoriaux. Le fait que la population habitant les Avanchets soit souvent en situation précaire, renforce ce phénomène, car elle trouve l'opportunité à travers l'espace de la cité de s'extraire du monde social qui ne l'approuve pas toujours et de créer son propre univers spatial et social.



Les Palettes

Développement et évolution du quartier

Le quartier des Palettes, situé dans la commune de Lancy, au Sud de Genève, a été construit entre 1960 et 1966, en suivant un plan d'urbanisme prévoyant la construction de 5 barres, d'une école primaire et d'une tour en forme d'étoile de 15 étages, en plus du quartier adjacent du Bachet comprenant aussi une tour centrale. Une partie du projet, notamment le bâtiment de l'étoile des Palettes, a été réalisé par le bureau d'architectes Honneger Frères, qui fait partie des bureaux les plus importants en Suisse d'après-guerre, ayant réalisé plus de 9000 logements ainsi qu'un grand nombre de bâtiments commerciaux et de bureaux, dont les ensembles Montchoisy, Beaulieu et Balaxert et la cité de Carl-Vogt.

Le quartier a été construit sur un site jusque là caractérisé par ses champs et ses fermes maraichères. Entre les années 60 et 80, la population de la commune explose et s'inscrit dans l'extension urbaine de la Genève d'après-guerre, notamment expliquée par l'augmentation démographique et le besoin urgent de logements qui s'en est suivi.

Aujourd'hui, le quartier est toujours en processus de densification, alors que les barres du quartier sont surélevées et de nombreuses maisons et villas aux alentours se font remplacer par des immeubles d'habitation.

Intentions ou particularités architecturales

L'immeuble de l'Etoile, une tour de 15 étages, est devenu le symbole architectural du quartier, se différenciant du reste des constructions par son échelle monumentale et sa forme particulière. Ce projet s'inscrit dans la démarche architecturale des frères Honegger caractérisée par une rationalité typologique et une utilisation exclusive du béton armé. Etant architectes, directeurs de travaux ainsi que promoteurs immobiliers, les frères Honegger prioritisent l'efficacité constructive à travers la création de systèmes constructifs et d'un langage architectural propres. La particularité de ce projet réside dans les délais particulièrement serrés demandés par la ville. En effet, il ne s'est écoulé que deux ans entre le début de la commande et la fin de sa construction du bâtiment. Les attributs architecturaux de celui-ci ont par conséquent souffert de ces attentes, l'immeuble se démarquant plus par la monotonie de sa façade et ses dimensions complètement hors échelle vis-à-vis du quartier, que par une quelconque qualité architecturale.





1932

La façade du bâtiment immeuble a par ailleurs été rénovée durant ces dernières années à cause de traces de carbonisation sur celles-ci. Le béton a alors été recouvert après traitement par un bardage métallique qui n'apporte pas particulièrement de nouvelles qualités à la façade. Par ailleurs, la commune de Lancy a aussi commandé la construction d'une nouvelle maison de quartier, réalisée par Brodbeck Roulet architectes et inaugurée en 2018. La structure du bâtiment mixte en bois, béton et métal cherche à répondre à l'objectif de durabilité écologique et sa façade colorée tente de dynamiser le quartier jusque-là très gris et de créer ainsi un point de repère reconnaissable pour le quartier.



1964

Problématiques sociales

La distribution sociale dans le quartier fait que d'un point de vue général, il n'est pas vu comme prioritaire dans l'étude sur la précarité du rapport de CATI-GE. Cependant, les statistiques à l'échelle du quartier ne montrent pas la grande différence sociale qui réside au sein-même du quartier, avec en particulier le bâtiment de l'étoile qui concentre en un même lieu une grande partie des populations les plus précaires du quartier. Malgré ce que laissent voir ces statistiques, le quartier souffre d'une image négative, avec une représentation médiatique qui se concentre en particulier sur les problèmes de violences et de trafic de drogue.



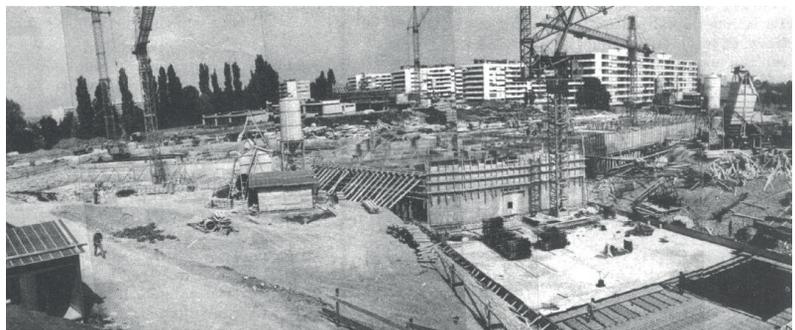
1983

Source: Delemontey (2007)

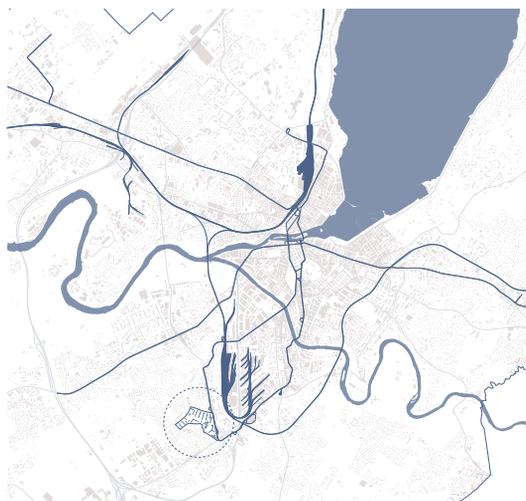
Images: Archives Honegger, photos de L'Etat de Genève, documents SMS Mireille P. Florence George, tiré de notrehistoire.ch (photo couleur) Orthophotos de Genève du SITG



2019

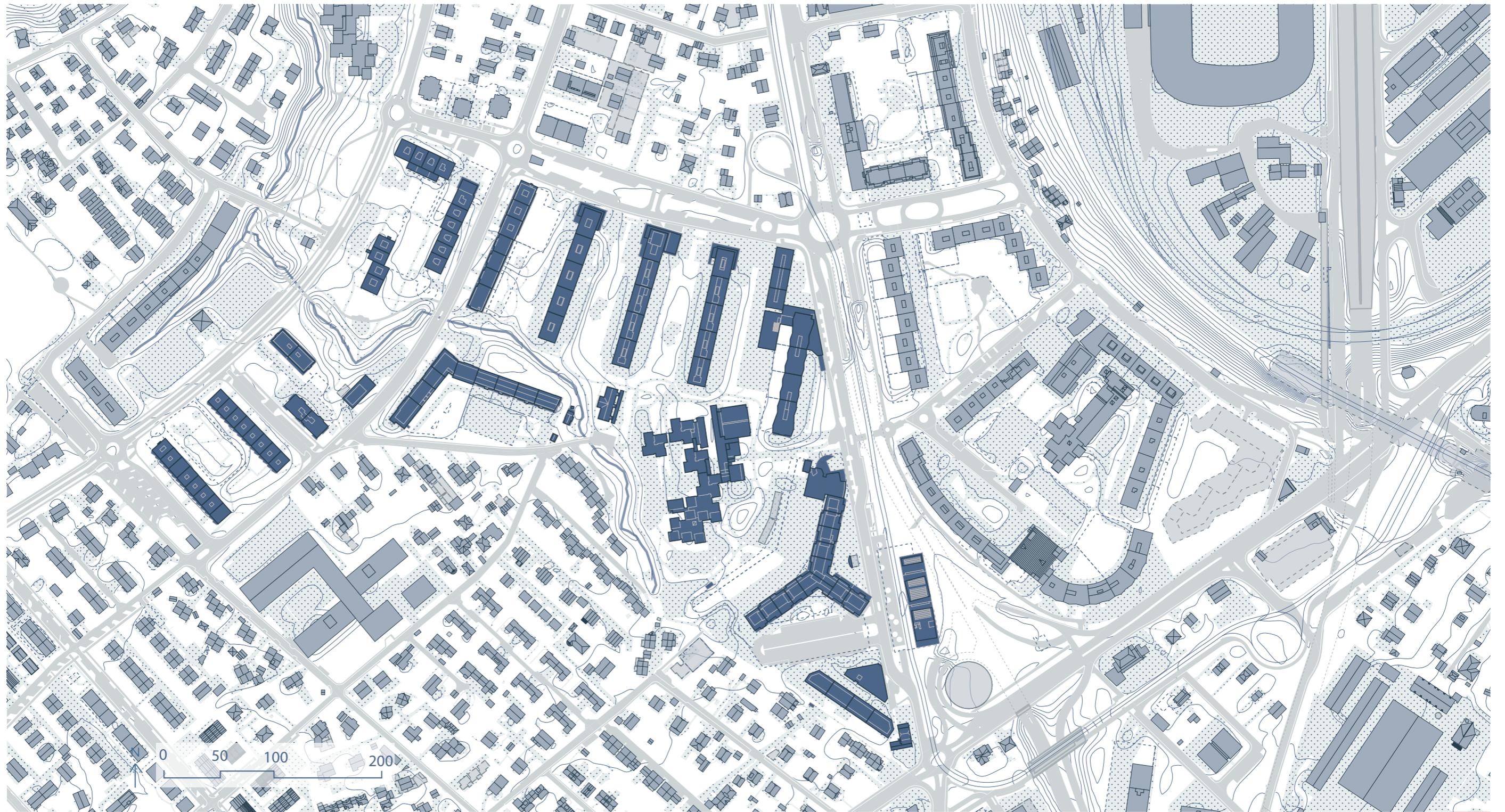


Plan de site

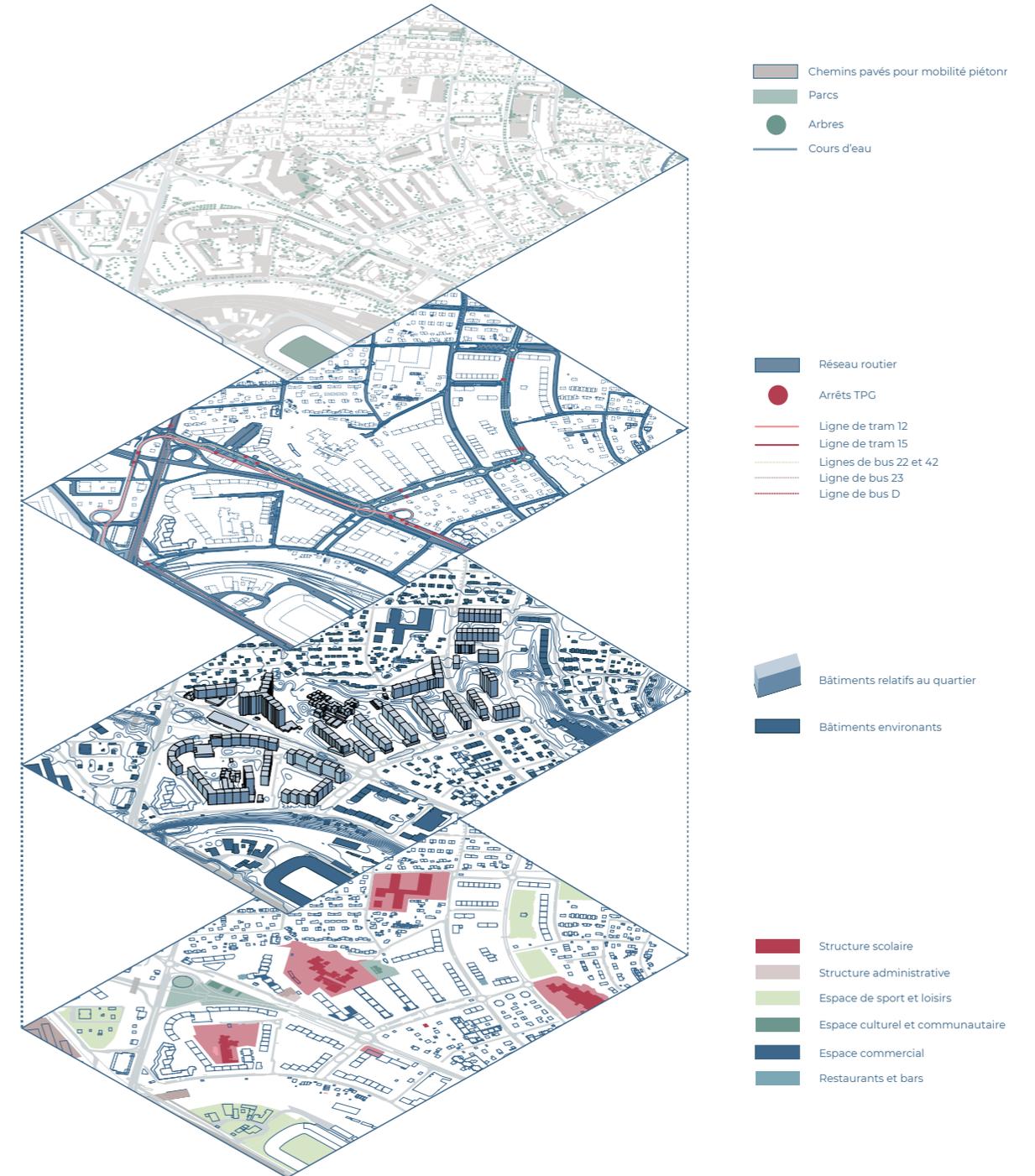


Les Palettes se situent au Sud du canton genevois, dans la commune du Grand-Lancy. Ce quartier satellite se trouve à la limite de la campagne genevoise et est donc éloigné du centre-ville. Il est toutefois particulièrement bien desservi par les transports publics, représentant le terminus de deux voies de trams.

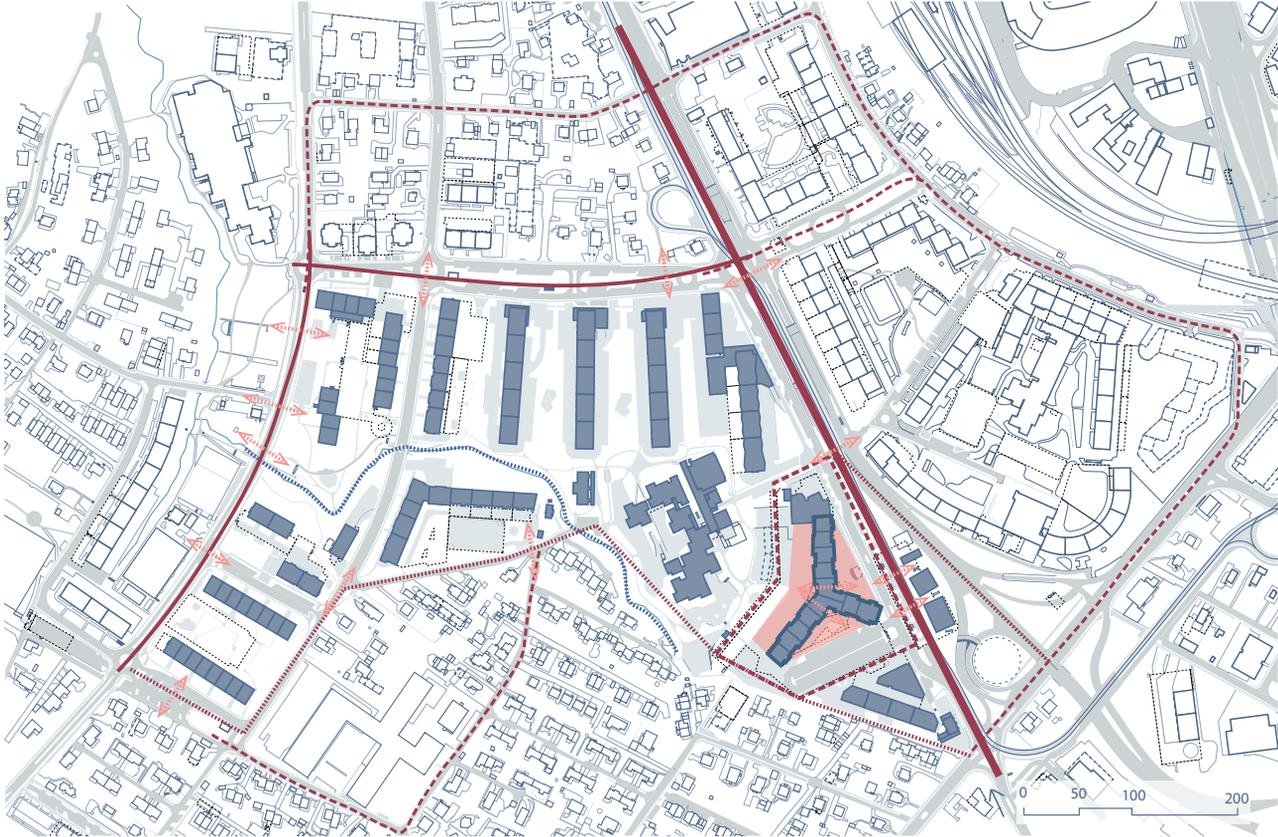
Le quartier est majoritairement résidentiel mais profite de la proximité avec le centre commercial de la Praille et des espaces de sports et loisirs de Marignac et du stade sportif des Fraisiers.



Organisation spatiale



Limites et frontières



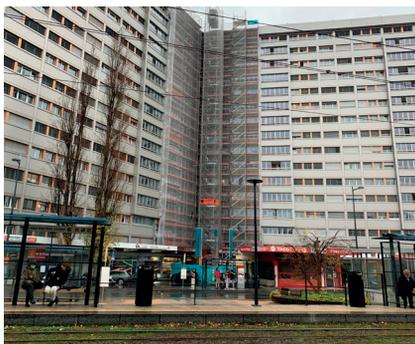
- Limites physiques
- Espace sous l'étoile
- R+15
- ⋯ Délimitation officielle
- ↔ Perméabilité
- R+7
- - - Limites invisibles
- R+1



Organisation spatiale

Le quartier des Palettes se définit par les différentes relations spatiales créées par le système de barres de logement. Celles-ci s'inscrivent sur le site sans suivre de règle géométrique fixe, mais accompagnent plutôt la logique préexistante du lieu, notamment les chemins et axes routiers déjà présents dans les années 60 ainsi que le ruisseau. On peut considérer dans cet ensemble aussi le quartier du Bachet à l'est des Palettes, réalisé selon le même plan d'urbanisme à la même période et suivant la même logique. Les barres se présentent sous différentes figures et hauteurs, certains édifices étant articulés, d'autres prenant la forme de L ou encore d'étoile. Cet arrangement du site à travers des typologies diverses implique que différentes conditions spatiales sont générées au sein du même quartier et que celui-ci ne fonctionne donc pas de manière homogène.

De manière générale, le quartier est très perméable, n'étant pas défini par des bordures impénétrables. En effet, les routes qui délimitent le quartier sont facilement traversables en différents points et ne créent pas réellement de frontière physique forte. Même la route comprenant les voies du tram à l'est ne crée pas de différenciation particulière avec le quartier du Bachet situé de l'autre côté.



Limites et frontières

L'arrangement spatial du quartier fait qu'il est difficile de définir ses limites à travers des éléments physiques, comme ce peut être le cas ailleurs. La formation des limites du quartier relève alors plutôt des différents environnements et conditions spatiales créés par les positions des bâtiments, leur échelle et les aménagements extérieurs, ainsi que des représentations qui s'y rattachent. Le quartier des Palettes est représenté à travers plusieurs « sous-quartiers » et zones spécifiques qui vont au-delà des limites officielles administratives du quartier. Selon l'échelle que l'on tient en compte, on peut donc intégrer au quartier des Palettes l'espace du Bachet, qui partage des similitudes avec celui des Palettes en termes architecturaux, ainsi que la zone à proximité de l'arrêt du tram, centre de mobilité pour le quartier, ou encore l'espace du cycle des Voirets, que les individus du quartier ont en général fréquenté. Mais si on considère une échelle plus précise en tenant compte de caractéristiques plus subtiles des lieux, on peut fractionner



le quartier selon différentes zones, et relever en particulier l'espace qui se rattache au bâtiment de l'étoile et qui se différencie particulièrement du reste du quartier.

La zone de l'étoile et son bâtiment, se détache en effet du reste du quartier en premier lieu par son échelle monumentale. Ses 15 étages dominent complètement le lieu et les trois branches engendrent des qualités spatiales particulières. En effet chaque côté est séparé des deux autres et partiellement renfermé par les deux faces imposantes du bâtiment qui l'englobent. Ceci fait que chacun de ses côtés fonctionne de manière indépendante et engendre des pratiques spatiales qui lui sont spécifiques. Ce bâtiment est en général habité par les personnes les plus précarisées du quartier, en offrant des loyers particulièrement bas, dus à la taille et aux qualités spatiales des appartements. L'Etoile spatialise alors des problématiques et dynamiques sociales reliées aux questions de la précarité en regroupant des habitants ayant le même profil socio-économique.

Comme dit plus tôt, le bâtiment de l'étoile est devenu un symbole du quartier des Palettes, à travers ses caractéristiques architecturales particulières et les dynamiques sociales qu'il cristallise, bien qu'il ne représente qu'une partie de la réalité du quartier. Le terme des « Palettes » n'est pas explicite et recouvre autant de définitions et de délimitations qu'il y a d'expériences du lieu.



Images: par Dylan Taher (droite)
Photos personnelles (gauche)

Immersion

Des expériences humaines

Immersion dans les quartiers

Une question de point de vue

Cette partie du travail se concentre sur les caractéristiques des lieux qui se rapportent aux expériences humaines. Dans le but de comprendre réellement les enjeux sociaux de chaque quartier, il faut d'abord connaître leur impact sur les personnes qui les habitent ainsi que ce que les lieux représentent pour eux. C'est à travers la confrontation de différents points de vue que l'on se rend compte qu'un lieu n'existe pas en soi, mais qu'il est multiple et dépendant du rapport de chacun envers celui-ci.

Dans ce chapitre, je vais alors laisser la place aux habitants des quartiers avec qui je me suis entretenue, afin qu'ils expliquent par eux-mêmes ce que sont leurs quartiers, comment ils y vivent et ce qui y manque. Pour ce faire, vont être utilisées deux méthodes complémentaires d'appréhension de l'espace : le parcours et l'entretien.

Le parcours

J'ai choisi en premier lieu de connaître les quartiers à travers le parcours de ceux-ci, guidée à chaque fois d'une personne habitant le quartier. Ainsi, l'idée était de comprendre le rapport de chaque personne avec son espace à travers la pratique de celui-ci. J'ai alors parcouru chacun des quartiers quatre ou cinq fois accompagnée d'un habitant dans le but qu'il me fasse partager ses pratiques et expériences des espaces. Ensuite, ces différents parcours sont rassemblés sur une même carte, qui montre alors que chaque personne vit le quartier différemment, mais qu'il y a aussi des expériences communes.

L'entretien

La deuxième méthode que j'ai adoptée consiste à utiliser la discussion dans le but de communiquer des rapports à l'espace qui relèvent plus du symbolique, des représentations et du ressenti. Je me suis donc entretenue avec différentes personnes dans chaque quartier, habitants et travailleurs sociaux, afin qu'ils puissent transmettre leur propre vision du quartier.

La discussion a été guidée selon 4 thèmes principaux : les problématiques sociales, qui discutent en particulier des avantages ainsi que des inconvénients que présente leur quartier pour leur bien-être, les problématiques spatiales, où sont discutés avantages et inconvénients des types d'espaces, les imaginaires et représentations du quartier, et enfin les sentiments d'attachement et d'appartenance que chacun entretient avec le lieu.

A travers ces grands thèmes, et en confrontant les différents points de vue sur chaque lieu, on peut mieux se rendre compte des enjeux sociaux et des besoins spécifiques des différents quartiers.

Les Pâquis



Lea et Petra, habitantes



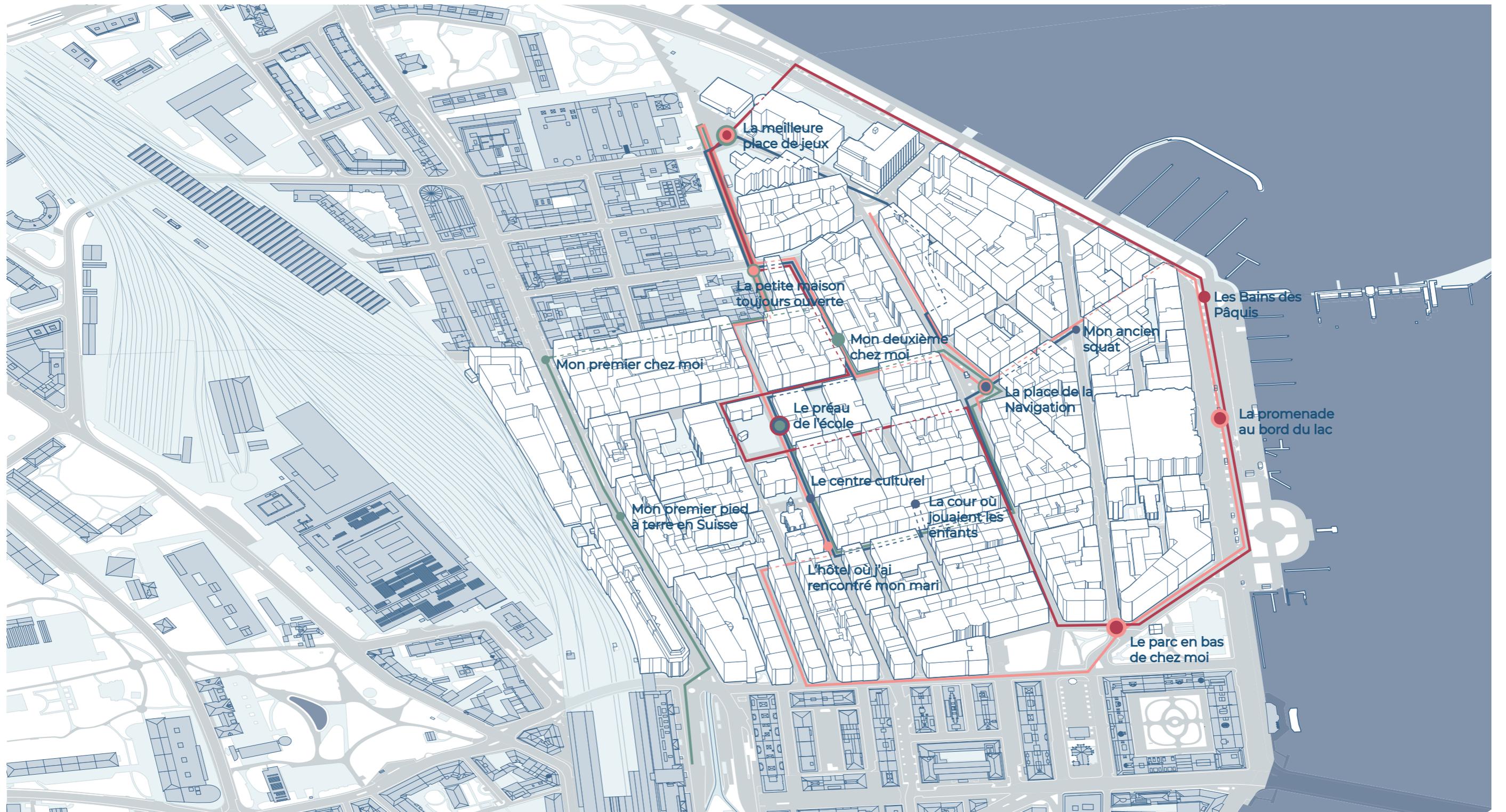
Amal, ancienne habitante



Balthazar, habitant



Christoph, ancien habitant et
membre de l'association de quartier



Des questions sociales

« Ici, venir d'ailleurs est la norme. Ce ne sont pas que des communautés ibériques ou des Balkans, le monde entier est représenté. Les classes sociales aussi sont variées. Dans le même immeuble il y a des HLM et un penthouse. Ce mélange est très positif et nous différencie de certaines problématiques de l'étranger ou l'on parque des communautés dans des banlieues. » Lea

« Toutes les origines et toutes les cultures sont présentes et tous ces gens vivent au même endroit. Même si ce sont des rencontres éphémères, il y a une vraie mixité, même au niveau des classes sociales et parfois dans le même immeuble. » Amal

« Beaucoup de gens venaient dormir chez moi comme on était à côté de la gare, chez nous c'était devenu un lieu de passage. » Amal

« Les dealers et la prostitution sont aussi moins cachés. Comme cela existe de toute façon, autant que ça se fasse au grand jour, pour la protection de ces personnes. » Lea

Des problématiques spatiales

« (...) Pour moi le plus gros problème est la pression immobilière, qui détruit l'aspect populaire du quartier. La gentrification efface l'ambiance et la richesse du quartier. Ces compagnies font que les gens se sentent menacés et font croire qu'il n'y a pas de place pour eux. Le potentiel de cet endroit attire ceux qui veulent se faire beaucoup d'argent et ça se fait au détriment des moins aisés. Je ne pense pas qu'ils sont conscients qu'ils sont en train de détruire ce potentiel en changeant sa population. » Cristoph

« J'aimerais beaucoup qu'on dé-bétonne. Les pâquis en particulier sont plutôt mornes, en particulier sous un stratus comme aujourd'hui. C'est la pire période de l'année pour moi. Il y a peu de couleurs, peu de végétation, peu de prise de risque sur les bâtiments. Ça pourrait être sympa d'égayer les façades. » Balthazar

« On manque de lieux culturels: il n'y a ni cinéma, ni théâtre, ni lieu d'expo. » Christoph

Des imaginaires

« *Le quartier des Pâquis est connu comme un quartier où il est dangereux de vivre alors qu'il est plutôt calme. S'il y a du deal et de la prostitution c'est parce que c'est un lieu central dans la ville. (...)* » Amal

« *Il y a des gens qui trouvent le quartier craignos. D'autres trouvent la présence des dealers rassurante, notamment la nuit. J'ai aussi entendu que les Pâquis sont malfamés mais je trouve cette réputation surfaite.* » Christoph

« *On a cette image des Pâquis très sulfureuse mais pour fréquenter la gare de Payerne, je m'y sens clairement moins en sécurité qu'aux Pâquis.* » Lea

« *En tant qu'habitant on ne ressent pas vraiment ce côté sulfureux.* » Amal

« *J'ai entendu un peu de tout. Je pense que c'est plutôt positif. Même s'il y a des problématiques de pauvreté et de sécurité, au final l'ambiance est vivante grâce aux petits commerces et restaurants un peu partout.* » Balthazar

« *Je serais resté ici toute ma vie si j'avais pu parce que je suis flemmard et j'avais un bel appart que je ne payais pas cher. J'aime qu'il y ait de l'animation. Les gens se plaignent à cause du bruit mais j'aime l'idée que les gens soient heureux.* » Christoph

De l'attachement et appartenance

« *Le 1201 j'ai fini par le porter.* » Balthazar

« *Ça reste pour moi un endroit emblématique dans mon souhait de garder une ville populaire et ouverte, pas que pour les riches. Rejeter les pauvres hors de la ville est habituel et j'aimerais éviter ça.* » Christoph

« *Pour moi si je dois habiter Genève c'est aux Pâquis. Je passe 3/4 de ma semaine aux Pâquis. Que ce soit pour les courses ou pour rencontrer des amis. J'ai vraiment construit une communauté.* » Petra

« *Et les Pâquis représentent tellement de choses. On arrive forcément à se retrouver dans cette mixité. Qu'on soit pauvre ou riche, il y a de tout. Pareil pour les nationalités. Quand je dis que je viens de Genève, je précise toujours que je viens des Pâquis.* » Lea

« *Quand j'étais à l'extérieur, j'étais toujours la Pâquisarde. Je ne sais pas pourquoi c'était important mais je pense que c'est parce que c'est le quartier qui m'a vu grandir. En plus 1201 c'est le premier quartier de Genève, il y avait une certaine fierté. C'est un lieu iconique et il y a un flux important de gens qui le traversent.* » Amal

Les Avanchets



Amar, habitant et apprenti à l'Eclipse
maison de quartier des jeunes



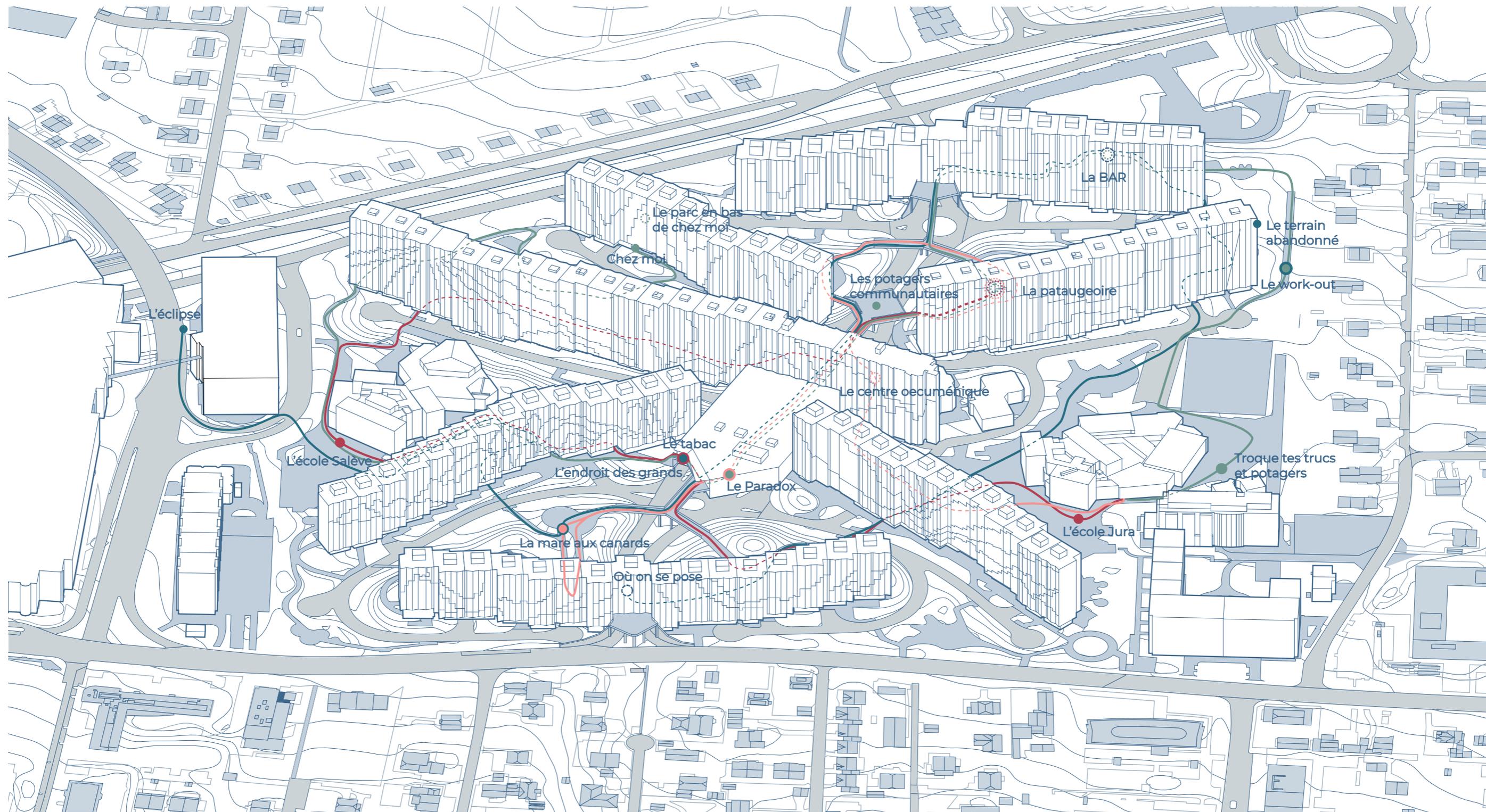
Alexandra, habitante



Angela, habitante



Corinne, habitante et membre de
l'association de quartier



Des questions sociales

« Quand je suis arrivée, le premier problème auquel j'ai été confronté c'était l'isolement des mères de familles qui ne parlaient pas français. » Elisabeth

« Ces jeunes qui font du bruit et qui sont soutenus par la maison de quartier et la mairie. » Corinne.

« C'est plus avec ceux de 18-25 ans. Ils se rassemblent vers le tabac et il y a des problèmes de deal ou des choses comme ça. Ils contribuent à un sentiment d'insécurité. Ils sont très "1220" mais c'est la même chose dans les autres quartiers. » Elisabeth

« Évidemment, la précarité, les situations de réinsertion professionnelle ou quand il n'y a pas de boulot, ils doivent s'accrocher à quelque chose. Ils se retrouvent dans l'espace public avec d'autres qui partagent la même chose. » Elisabeth

« C'est à mon avis un moyen de survie pour eux. Sans boulot ni argent, que leur famille est suivie par l'hospice général, ils doivent trouver un endroit où se sentir bien et pour eux c'est ça. Ils sont juste là, ils se posent, font leur deal, fument leurs pétards, discutent, écoutent de la musique et puis c'est tout. » Elisabeth

« D'autres adultes ont surtout peur des jeunes. Les jeunes de leur côté attendent surtout qu'on discute avec eux. Il y a un gros manque de dialogue entre les générations. Chacun attend qu'on fasse le pas vers l'autre. » Amar

« La différence est que les jeunes investissent l'espace public comparé aux autres habitants. Peut-être pas toujours de la bonne manière mais ils ont ce mérite là. » Salvatorre

« L'espace public est fait pour être pris. » Salvatorre

Des problématiques spatiales

« Ici c'est comme un village et tout le monde se connaît. (...) Au milieu il y a le centre commercial et ça crée une frontière. » Elisabeth

« C'est très refermé, on entre d'un côté et il n'y a absolument rien à faire. » Angela

« - Vous regrettez un manque d'ouverture sur la ville ou même la commune?

- Oui mais ils ne nous attendent pas. Ils font sans nous de toute façon. » Angela

« La configuration du quartier ne permet pas d'avoir un espace public. C'est petit, confiné et la surface est réduite pour 7000 habitants. Je n'aime pas ce terme mais aujourd'hui c'est plus une cité-dortoir. » Salvatore

« Il est enclavé et fermé par deux axes routiers énormes. Les gens ne vivent pas vraiment en autarcie mais la population sort rarement du quartier, sauf pour aller à Balxert ou à Blandonnet qui sont des grands centres commerciaux. » Elisabeth

« Il y a une zone "locataires" et une zone "propriétaires". Si tu vas te promener dans la zone "propriétaires", tu vas voir une différence (...)» Nasser

« Quelqu'un qui achète son appartement n'a pas la même vision qu'un locataire. Certains pensent qu'ils ont plus de droits alors qu'elles ne sont pas légitimes de décider ce qui est bon ou pas pour la collectivité. » Salvatore

Des manques et des propositions

« *Il manque de commerces, de petites échoppes. Il n'y a rien.* » Angela

« *Il manque des lieux de rencontres, une buvette. Même un container, on ne demande pas des miracles. Par exemple, le dimanche tout est fermé: on peut faire du thé, des gâteaux, des rencontres. Un lieu d'exposition la semaine. Il faudrait que ça puisse être tenu par des gens de la cité. On sait faire beaucoup de choses, on n'a pas forcément besoin de professionnels. C'est aux habitants de décider pour eux, ce n'est pas à des personnes qui n'y ont jamais mis les pieds de décider. La commune prend vraiment les Avanchets pour la déchetterie.* » Corinne

« *Ça montre qu'il faut revaloriser le quartier. Enlever les bancs n'est pas une bonne idée à mon avis. Si on veut changer des choses dans le quartier il faut que ça passe par le bâti. (...)* » Salvatorre

« *(...) on veut des locaux. Aux avanchets on les voit, il y en a des vides qui ne sont pas utilisés. Au bout d'une certaine heure, il n'y a plus aucune structure qui peut accueillir les jeunes* ». Amar

« *Un lieu à disposition des jeunes dans lequel on pourrait les responsabiliser avec un travailleur social qui prendrait ses distances petit à petit serait idéal. L'idée est de les rendre acteurs de leur projet. Un lieu existe pour ça: la Barque. Mais ce n'est qu'un seul lieu et ça ne suffit pas vraiment.* » Nasser

«- *Comment on pourrait faire en sorte de relier un peu plus les Avanchets à la ville?*

- *Il faudrait des événements qui lient les gens* » Corinne

Des imaginaires

« - C'est quoi pour toi l'image des avanchets?
- Aucun mur droit et que des voyous. Il y avait un article il y a deux mois ou on compare les avanchets au Lignon alors que ce n'est pas du tout la même chose. Ici il y a de la végétation. » Corinne

« Oui je pense que ça (l'architecture) participe à l'imaginaire collectif et ça fait aussi que des personnes extérieures se font très vite une image préconçue. Le quartier ne correspond pas du tout à l'image que la Suisse essaie de renvoyer à l'étranger. » Amar

« Oui on me dit que c'est le tier-quar ou comme ça. J'ai aussi eu des amies qui ont eu peur de venir ici quand il faisait nuit. Mais moi je suis plus rassurée de me balader ici la nuit que vers la gare ou Plainpalais » Alex

« Il y a cette réputation quand vous dites que vous venez des Avanchets on vous répond: quelle horreur. Mais il ne se passe pas plus de choses qu'ailleurs. Les journaux exagèrent. » Angela

« Lors de la construction, les Avanchets ont été pensés pour parquer les étrangers. Il y avait des initiatives xénophobes et l'image est mauvaise depuis le début. Que ce soient les étrangers, la culture hip hop, on peut toujours en faire une imagerie collective négative. » Savatore

« Ils (les habitants) ne se sentent pas à l'aise en dehors de leur quartier. Ils ont peur du regard de l'autre, ils ont le sentiment d'être jugés. » Nasser

« C'est aux gens de se renseigner, moi je m'en fiche de ce qu'ils pensent. Ils pensent ce qu'ils veulent. Certains imaginent tout de suite qu'il y a de la drogue et de l'alcool dès qu'ils voient un groupe de jeunes. » Alassane

De la culture

« C'est comme les gens qui disent que c'était mieux avant. Les vieux qui se plaignent que les jeunes sont mal élevés oublient que ce sont eux qui les ont mal élevés. Les jeunes se mettent en scène dans des clips avec des armes ou autre donc ça contribue aussi à la mauvaise image du quartier. Depuis l'extérieur on ne voit que les grands bâtiments mais si ceux qui prennent la peine de venir voir à l'intérieur n'en reviennent pas de voir à quel point c'est vert et fleuri. » Angela

« Il y a toute une mythologie qui s'est créée autour du quartier. (...) Il ne faut pas oublier aussi que c'est le lieu de naissance de la culture hip-hop à Genève. Un des premiers groupes de rap suisse vient d'ici, il s'appelle les Duty Free. » Salvatorre

« (...) c'est lié à l'urbain, c'est le fait d'être dans une jungle de béton qui fait naître le hip-hop. (...) J'ai vu les pionniers de cette culture à Genève en sortant de chez moi quand j'avais 10 ans. » Salvatorre

« Le hip-hop se développe dans l'urbain et les Avanchets étaient propices à ça. » Salvatorre

« Beaucoup de jeunes s'identifient à deux personnes: Makala un chanteur qui a buzzé dans la musique et Kenzy. Ce sont des repères et des modèles pour les jeunes. (...) La culture du rap a une grosse influence et certains peuvent avoir du mal à faire la différence entre ce qui est du show et ce qui est la réalité. » Amar

De l'attachement et appartenance

« Je serai toujours attaché au quartier. Ça fait partie de mon identité. » Alassanne

« - Est-ce que tu es attachée aux Avanchets? Tu te sens appartenir au quartier

- Oui. tout le temps. Même si je dois me faire taper (rires). » Alex

« Par son aspect fermé, les jeunes ont de la peine à décoller du quartier. Il y a un ancrage fort et un sentiment d'appartenance. J'en connais qui ont 40 balais et qui sont toujours assis sur le même banc. On voit l'influence du bâti sur l'individu. Ils ont vécu les meilleurs moments de leur vie à leur adolescence dans ce quartier. » Salvatorre

« (Attachement) Sentimental non mais identitaire oui. J'aime habiter là, ça m'énerve quand les journaux parlent mal des Avanchets »
Angela

« Ouais je suis vraiment content. Les liens que tu crées avec des gens sont forts. Quand tu te trouves au milieu des bâtiments, tu te sens en sécurité à l'intérieur. » Alassanne

« Les filles ont moins ce sentiment d'appartenance et seraient plus enclines à se déplacer dans la commune. Les garçons sont plus territoriaux. » Nasser

« (...) On était les premiers à écrire notre code postal sur les murs. Il y a d'autres quartiers propices à ça, comme les Palettes, mais les Avanchets étaient les premiers. (...) » Salvatorre

Les Palettes



Eduardo et Taame, habitants et rappers



Dylan, habitant et photographe

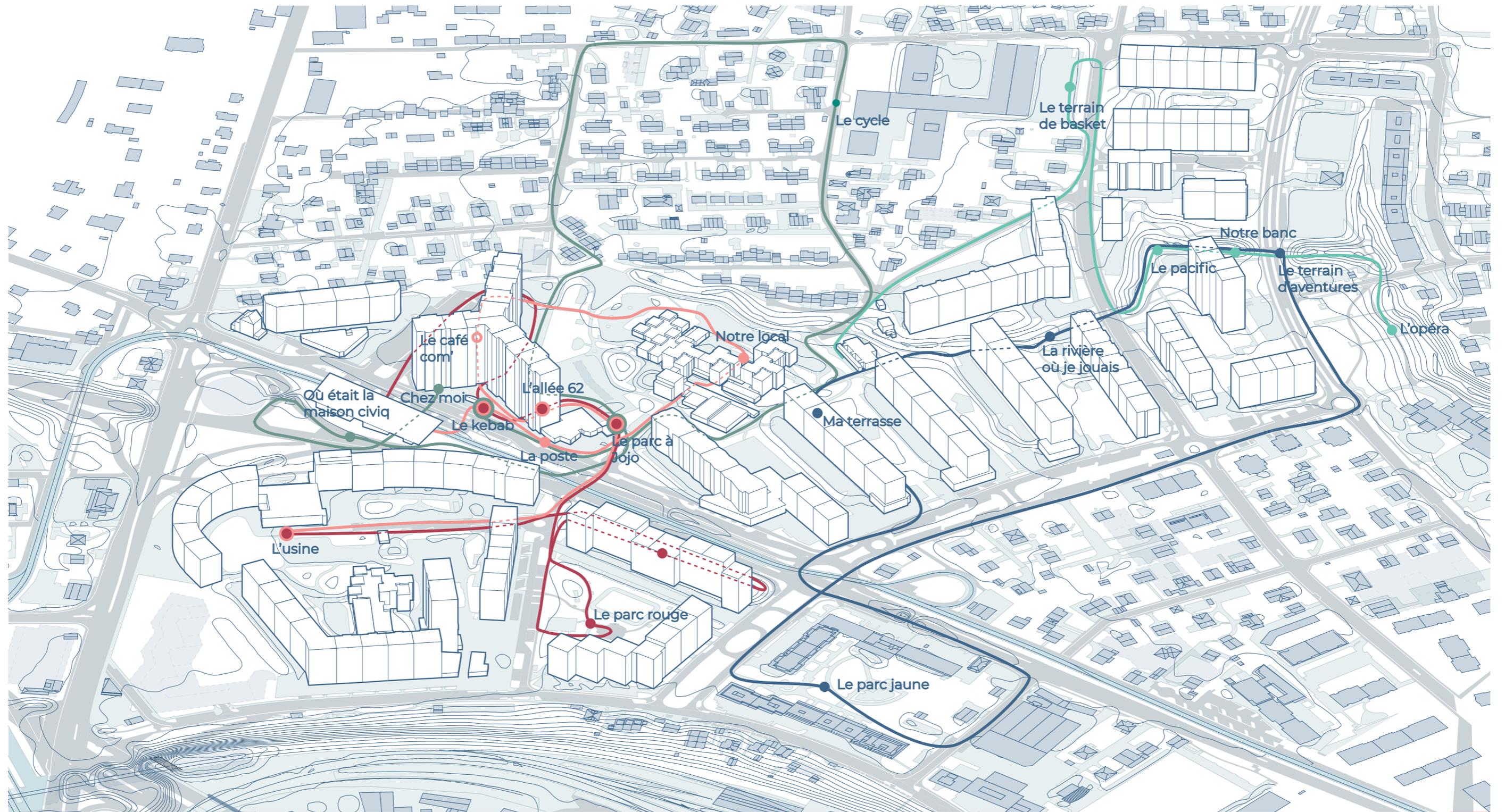


Mohamed, habitant et architecte



Smult, habitant

Nadine, habitante



Des questions sociales

« Les bonnes choses dans le quartier, ce sont la notion de partage et de générosité, de solidarité à fond. (...) On est authentiques, soudés, collectifs, il y a quelque chose dans la proximité, si on a besoin de quelque chose on sait que celui qui habite au 4e l'a, tout le monde se connaît. » Dylan

« En été, je sortais en claquettes et débardeur et je savais que j'allais trouver du monde vers la Poste pour y passer toute la nuit. Ça discute, ça rigole, ça joue aux échecs et tu vois tout le passage. » Mohammed

« Au niveau démocratique, une majorité des habitants de la commune n'a pas le droit de vote. Il n'y a pas d'espace pour les entendre. Et en plus les jeunes de 18 à 25 ans ne votent pas parce qu'ils ne voient pas l'intérêt de donner leur avis si de toute façon les adultes font ce qu'ils veulent. » Sandro

« C'est très particulier, on a trois quartiers en un. C'est difficile de parler des Palettes comme un espace homogène. L'étoile est constituée d'une population très précarisée, multiculturelle et souvent sans papiers. Il y a eu des améliorations parce qu'à l'époque certaines parties étaient vraiment insalubres. On a parfois l'impression de traverser une favela. Certaines allées cristallisent beaucoup de tensions et d'insalubrités, je pense au 62-64. (...) On se demande si c'est l'insalubrité qui a provoqué le vandalisme ou le vandalisme qui provoque l'insalubrité. (...) » Sandro

« Sur dénonciation de la commune, la police s'est permise de faire des contrôles au faciès pendant plusieurs mois à cause d'une dizaine qui a posé problème une fois. Au printemps dernier il y a eu une grosse vague de répression qui a fait que des jeunes qui n'avaient aucune animosité particulière envers la police ont maintenant la rage. » Sandro

Des problématiques spatiales

« Ce quartier n'a pas très bonne réputation et c'est principalement lié au bâtiment de l'étoile qui est complètement surdimensionné. Il n'y a pas une mixité sociale très étendue. Il y a pas mal de coins où se réunir et où on peut être à l'abri des regards. » Mohammed

« Ce qui ne va pas, selon moi toujours, c'est qu'objectivement c'est moche. Des énormes barres d'immeubles, l'étoile elle est dégueulasse, je trouve que c'est un peu fait n'importe comment. C'est très gris, y'a pas assez de verdure. » Dylan

« Ce n'est pas un lieu super vivant pour quelqu'un qui n'a pas grandi ici, qui ne connaît pas les gens ici, il n'y a un peu rien à faire en fait. » Dylan

« Les grands immeubles sont laids mais on ne peut pas les raser. Les parcs sont bien aménagés mais certains remplissent vraiment le strict minimum en termes de jeux pour les enfants. Au niveau culturel, il y avait eu des fresques et de la lumière sur l'étoile mais je pense qu'on pourrait étendre ce genre de concept pour décorer un peu ces grands immeubles. Ce serait sympa d'avoir des cafés et des restaurants un peu plus variés parce qu'il n'y a pas autre chose que des pizzerias. (...) » Nadine

« Il manque particulièrement un espace de spectacle. (...) Ne pas avoir de salle pour ça est une catastrophe pour nous. (...) Les aménagements extérieurs sont insuffisants. On a besoin d'être en contact avec l'espace public, ça fait partie de notre métier. » Sandro

Des problématiques spatiales

« Il n'y a pas assez d'endroits où se poser sans déranger les gens surtout. Il manque un peu des espaces pour les jeunes, et jeunes adultes entre 20-30 ans qui n'ont pas forcément envie de prendre un café ou une bière qui veulent juste se poser dehors tranquilles. (...) Donc ce serait cool d'avoir plus des lieux avec des bancs, des tables où on peut être entre nous et pas déranger les locataires parce qu'on fait du bruit. » Dylan

« Les jeunes n'ont pas assez d'espaces. Déjà nous on avait des limitations, on utilisait un ordinateur pour 18 personnes par exemple. Je pense qu'ils le vivent comme une frustration encore aujourd'hui personne n'essaie d'aller vers eux pour leur demander ce qu'ils en pensent. S'ils sont dans les allées c'est par défaut, il n'y a pas vraiment d'activités qui leur sont proposées. Certes la maison de quartier essaie de proposer des choses mais imagine si tous les enfants des Palettes allaient à la maison de quartier, ce serait impossible. Il n'y a juste pas de place. » Smult

« Il manque de structures d'accompagnement pour les jeunes. Il y avait la maison de quartier mais elle ne me semblait pas accessible à tout le monde. » Taame

« Comment ce projet de maison de quartier a été prévu et réalisé ? Depuis qu'il a été abouti, est-ce qu'il répond aux attentes initiales ? Les architectes ne sont jamais venus nous voir. A mon avis ça devrait faire partie de leur devoir de consulter les associations pour lesquelles leur futur bâtiment va être mis à disposition. » Sandro

« Je pense que c'est une question de conception de la politique. (...) Ils ont envisagé les lieux comme un espace administratif, avec le désir de rester maître de la situation. Les jeunes sont des invités qui viennent faire des activités puis repartent, ils n'ont pas à s'approprier l'endroit. » Sandro

Des imaginaires

« *Le quartier a mauvaise réputation mais ça ne sort pas de nulle part.* » Mohammed

« *La presse essaie de montrer le quartier comme défavorisé.* » Smult

« *C'est une fierté pour certains d'être dans un quartier chaud. Les médias, la police et la répression rentrent totalement dans ce jeu-là. (...) Ça fait 25 ans que ce quartier a cette réputation.* » Sandro

« *(...)Parfois le quartier défraie la chronique dans les journaux et ça nous pose problème. C'est parfois une fierté pour les jeunes qui créent un imaginaire autour de "la cité" auquel ils s'identifient. Ils aiment le côté "ghetto".* » Sandro

« - *D'ou vient cette vision romantique du ghetto?*
- *Par les médias. On a l'exemple des cités françaises qui sont des parcs à chiens. Ils entretiennent ce fantasme d'être dans la merde et de se victimiser, parfois à raison. La précarité est présente, mais ceux que ça touche ne sont pas forcément ceux qui jouent le plus aux caïds.* » Sandro

« *Même si je n'ai jamais eu honte de vivre aux Palettes, en rencontrant des gens plus tard, la mauvaise réputation du quartier ne m'a pas donné envie d'y retourner. J'ai eu des remarques et on me caractérisait tout de suite comme pauvre.* » Nadine

« *À l'étoile on a été stigmatisé très tôt. Au collège quand je disais que je venais de l'étoile on me traitait de racaille, on me collait tout de suite une étiquette. Je savais que je devais me tenir à carreaux.* » Smult

« *J'ai plus été discriminé parce que je venais des Palettes que parce que j'étais noir.* » Smult

De la culture

« Je pense qu'il y a des codes vestimentaires, des codes musicaux, des codes de langage qui se sont créés ici de manière naturelle mais avec une influence très française et du coup on a intégré ces codes et on se sent bien comme ça. » Dylan

« Ici on ne sent jamais que notre style va être mal vu, alors que quand on se balade en plein Genève, on sait qu'on est un peu impressionnants quand on marche en bande à 10 avec des gosses sacoches, des casquettes et des crânes rasés, avec des grosses vestes de marques, des trainings, des choses comme ça, on sait que ça peut être impressionnant. C'est pour ça que la plupart des gens quand ils sortent du quartier ils essaient de s'habiller comme Mr. normal. » Dylan

« On fait bien comprendre aux habitants de ces quartiers qu'ils font partie du bas de l'échelle, du coup ils restent entre eux et développent leurs propres codes. On se reconnaît bien plus dans les rappeurs que dans les "élites". » Eduardo et Taame

« C'est l'architecture qui crée ces dynamiques. Rien qu'à côté à Plan-les-Ouates ou l'architecture est plus moderne, plus espacée, moins dense, il n'y a pas cette culture du rap. Le fait que les bâtiments sont imposants, qu'il y ait des espaces cachés amène cette culture. Quand tu es jeune, tu peux penser qu'on ne te comprend pas, tu t'isoles, tu commences à faire ton son, tu t'identifies à des gens qui sont dans le même cas que toi. L'évolution des réseaux sociaux influence aussi beaucoup les jeunes. » Mohammed

De l'attachement et appartenance

« *L'Etoile, c'est le meilleur bâtiment du monde* » dit par un adolescent à la maison de quartier

« *Qu'est-ce que l'Etoile représente pour toi ?*
- *Le centre des Palettes. Je suis biaisé parce que j'y ai toujours habité mais c'est notre symbole.* » Smult

« *Je suis revenu dès que j'ai eu l'occasion et j'ai pris un appartement dans le même immeuble que celui où j'ai grandi.* » Smult

« *Pour moi c'est le meilleur endroit. Je ne suis pas ici par défaut, au contraire, je reste au Grand Lancy par attachement.* » Smult

« *Même en partant 10 ans, on finit toujours par se réinstaller ici parce qu'il y a quelque chose d'attirant.* » Mohammed

« *Il y en a qui ne se sentent chez eux qu'ici.* » Mohammed

« (...) *Il y a quelque chose de tellement authentique et spontané, hyper cru (...) C'est l'endroit où je ne me sens pas jugé, pas pas à l'aise, je sais qu'ici je peux sortir avec ma caméra et je serai tranquille. C'est mon berceau. C'est la source de toute ma vie franchement, c'est fort mais c'est la source de tout ma manière de penser.* » Dylan

« *C'est l'endroit où je me sens le mieux, où je me sens le plus à l'aise, où je connais tout le monde et tout le monde me connaît. Je me sens en sécurité, beaucoup plus qu'ailleurs. C'est là que j'ai toutes mes attaches, mes amis, ou ma famille est toujours, les cousins, c'est mon berceau.* » Dylan

« *J'ai tendance à dire que je viens plutôt du Grand Lancy que des Palettes dans certains cercles. Mais j'y ai plein de souvenirs et je sais que j'aime beaucoup cet endroit.* » Nadine

Partie 4

Hypothèses projectuelles

Hypothèses projectuelles

Choix

Pour donner suite à ce travail d'analyse, j'ai décidé de choisir comme site pour l'implantation de mon projet le quartier des Palettes. Chacun des trois quartiers posait des problématiques spatiales et sociales intéressantes, mais je pense que le quartier des Palettes se porte le plus à un travail sur les interfaces. En effet, bien que le quartier des Avanchets est celui qui contient les délimitations les plus évidentes, son organisation très figée laisse peu de libertés d'action, à moins d'agir directement sur le bâti de manière extrêmement radicale. Ma proposition d'intervention cherche à intervenir sur ces sites aux profils socio-culturels très complexes de manière subtile et ponctuelle, le site des Avanchets s'y prête alors plus difficilement. Quant au site des Pâquis, on a pu voir que les problématiques spatiales soulevées relevaient moins des questions de limites, mais plutôt des questions d'aménagement. Le quartier des Palettes, lui, soulève des questions sur la nature et l'échelle de limites, en contenant à la fois des limites spatiales et représentatives. De plus, le quartier à travers son organisation flexible, laisse plus de libertés d'action, ce qui n'était pas le cas pour les Pâquis ou les Avanchets.

Enjeux sociaux et spatiaux

L'enjeu principal relié au quartier des Palettes consiste à la revalorisation de l'espace de l'Etoile. En effet, cet espace s'est extrait socialement et symboliquement du quartier en créant des dynamiques sociales, spatiales et représentatives qui lui sont propres. Le but du projet portera à désenclaver la communauté autour de l'Etoile et de chercher à créer une meilleure cohésion d'une part au sein même du quartier, et d'autre part vis-à-vis du reste de la ville.

Considérations programmatiques

En termes de programmes, je pense qu'il faudrait reprendre les thématiques qui sont le plus ressorties lors des entretiens avec les habitants : le manque d'activité et d'espaces pour jeunes adultes, le manque d'accompagnement social et les espaces de rencontre parmi des communautés différentes dans le quartier. Il faut tenir en considération la nouvelle structure créée par la nouvelle maison de quartier, et réaliser un projet qui pourrait venir compléter ce qui manque au lieu. À la suite des discussions, en particulier avec Sandro, travailleur social à la maison de quartier des Palettes, on retient en particulier le manque d'un espace de spectacle, rappelant l'identité culturelle forte du quartier. Les habitants ont aussi parlé de la question d'accompagnement scolaire et professionnel des jeunes, qui souvent sont découragés des études dû à des circonstances personnelles loin d'être idéales augmentées par un grand mépris de la part des professeurs. On pourrait alors imaginer de créer une structure qui accompagne les jeunes dans des insertions professionnelles en proposant des alternatives au système scolaire classique. Ceci pourrait passer en particulier par la valorisation des travaux manuels comme l'artisanat, et ceux liés à la culture et l'art. Le programme consisterait alors en un lieu d'apprentissage de travaux reliés à

l'artisanat et à l'art, ainsi qu'un espace de spectacle et de culture dont le but serait de rassembler les populations tout en valorisant le travail des personnes du quartier.

Insertion urbaine

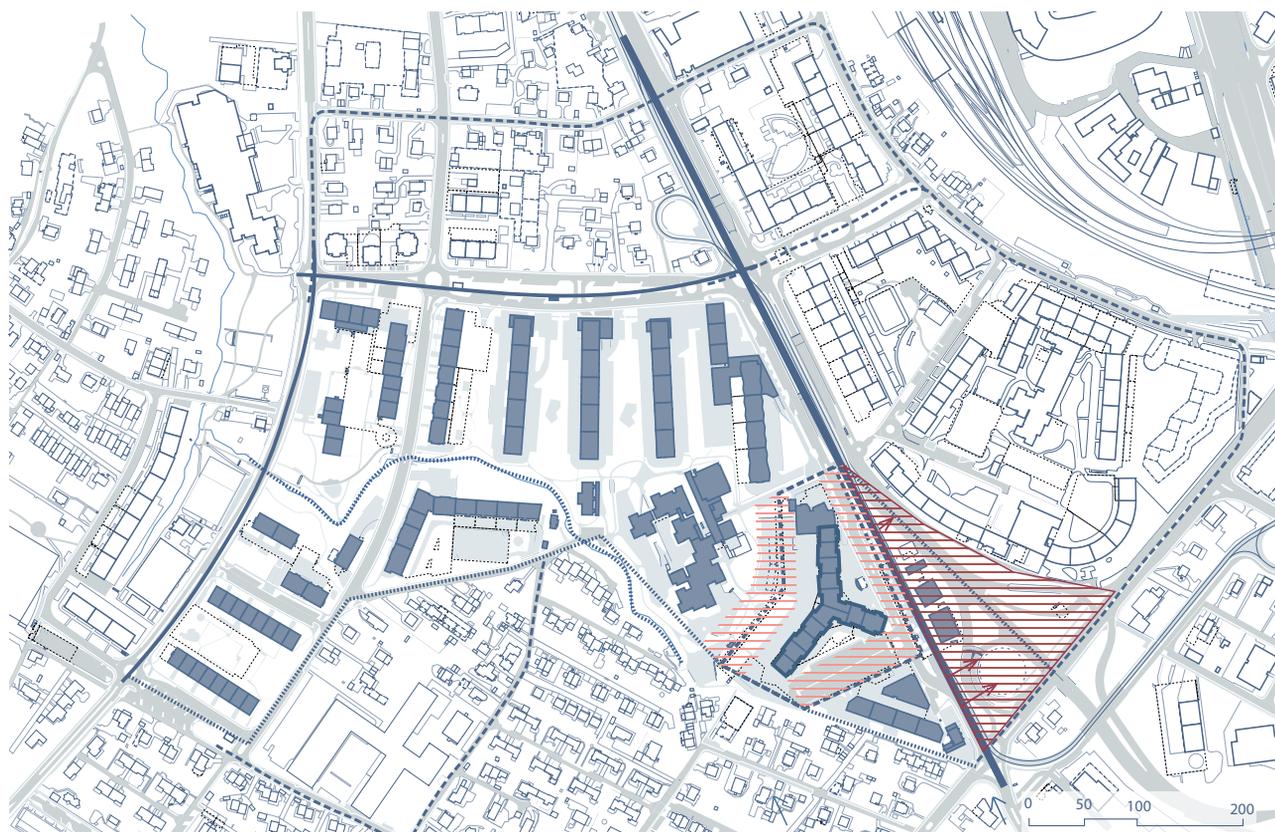
L'insertion urbaine du projet suivrait les limites physiques comme imaginaires du site pour les épaissir et en faire des interfaces. J'ai en particulier relevé deux zones qui se portent à ceci sous différentes échelles : l'une sur l'esplanade de l'actuelle maison de quartier qui réside pour l'instant principalement vide, et l'autre à une plus petite échelle sur les espaces directement sous l'Etoile, l'un actuellement occupé par un parking, alors que le nouveau parking souterrain est quasiment tout le temps vide, et l'autre entre l'Etoile et l'école des Palettes, qui est pour l'instant très mal aménagé et peu utilisé.

Autres considérations

Je pense qu'il faut accorder une attention particulière au fait que les communautés en question ont une grande méfiance vis-à-vis des institutions et que beaucoup aiment leur quartier tel qu'il est, revendiquant même cette image « défavorisée ». Le projet devrait alors chercher à inclure les personnes concernées par le projet afin que celles-ci ne le ressentent pas comme une imposition, et leur donner une grande possibilité d'appropriation du lieu. Par ailleurs il faut considérer en termes spatiaux, programmatiques et fonctionnels un travail collaboratif avec la maison de quartier existante, plutôt que d'en proposer une alternative, car ceci pourrait porter préjudice aux deux projets.

Les Palettes

Schéma d'intention



Limites physiques 

Limites invisibles 

Délimitation quartier 

Interface externe 

Interface interne 

Synthèse

En conclusion, la précarité est un phénomène complexe qui relève autant des circonstances objectives que des représentations collectives. La précarité englobe des expériences et des réalités très hétérogènes, mais les rassemble à travers le fait que celles-ci divergent de la norme et de ce qui est valorisé dans la société. Les personnes en situation précaire, partagent donc un sentiment commun d'inadéquation sociale, découlant de la représentation fondamentalement négative de leur situation dans la société.

Le phénomène d'exclusion accompagnant la précarité se retrouve souvent spatialisé dans la ville, car l'espace urbain a tendance à refléter les dynamiques sociales car les fonctionnements sociaux et économiques influencent la construction et l'occupation de la ville. Par conséquent, les situations menant à la précarité sont souvent regroupées dans des mêmes fractions de la ville. Les espaces accueillant ces populations ont tendance à se définir dans l'imaginaire collectif à travers les situations précarisées de leurs habitants et à partir de là naissent des appellations telles que les quartiers « populaires » ou « sensibles ». Le fait d'habiter dans un quartier « sensible » a alors à son tour des implications sur les individus, car indépendamment de leur situation personnelle, ceux-ci seront assimilés à la vision du quartier. La relation entre espace et précarité fonctionne alors de manière réciproque, puisque les situations précaires ont tendance à se spatialiser, mais qu'à son tour un espace déterminé comme précarisé peut provoquer un sentiment d'exclusion pour l'individu.

Les espaces dits précarisés ont la particularité alors de faire d'un phénomène, à priori individuel, un sentiment commun. C'est pour cette raison que l'on peut noter des dynamiques sociales communes et spécifiques à ces lieux. En effet, en réponse de l'exclusion ressentie par les communautés en situation de précarité, des processus auto-ségrégatifs sont communs. On remarque en premier lieu le fort attachement vis-à-vis du territoire lié à l'ancrage et la pratique presque exclusive des mêmes espaces. Ceci s'explique par le fait que comme les communautés précarisées se sentent exclues de la société et donc du reste de la ville, elles se réfugient dans l'espace qui est le leur en se l'appropriant fortement. L'identité territoriale de ces communautés qui passe à travers la revendication, le marquage, la valorisation et la création de codes culturels propres, compense le sentiment d'inadéquation envers le reste des espaces sociaux.

La responsabilité des architectes est alors particulièrement importante puisqu'en intervenant sur l'espace, ils peuvent influencer les rapports entre ces différents groupes sociaux et dans le pire des cas renforcer l'exclusion déjà présente. Alors que la tendance est à imposer la mixité sociale, considérée comme le remède à la ségrégation et à l'exclusion de ces communautés, il est important de considérer avec un point de vue critique les différents éléments qui rentrent en jeu lorsqu'on parle de « mixité ». En effet, il faut être conscient que la mixité, en particulier lorsqu'elle est imposée, peut générer des dynamiques excluant,

en particulier lorsque l'on considère des populations particulièrement attachées à leurs espaces. En effet, l'imposition de la mixité comprend le risque d'écarter les populations précarisées de leur espace à travers le processus de gentrification qui en revalorisant le quartier le rend inaccessible pour les classes inférieures. Elle peut aussi, en introduisant des éléments de la culture dominante dans ces espaces contenant une culture propre, invalider la deuxième et ainsi priver les personnes de leurs propres représentations identitaires, ce qui peut alors provoquer de nouveau une exclusion.

Cette étude propose alors comme stratégie de considérer une forme de mixité basée par une démarche de reconnaissance des diversités avant tout. C'est en légitimant les différentes formes de vivre et de pratiquer l'espace que l'on peut créer une société réellement inclusive. Ce travail propose alors de transformer les limites spatiales et imaginaires qui fonctionnent aujourd'hui comme des frontières sociales en des interfaces dont le but est de relier des espaces hétérogènes, sans forcément intervenir sur les spécificités de chacun. Le but est de reconnaître et valoriser les identités propres à chaque espace et ses communautés et ainsi accepter les différences sans que ça en devienne une cause d'exclusion. Ces interfaces peuvent ainsi devenir des lieux de rencontre et de collaboration et participer à la cohésion sociale.

Dans la ville de Genève, on remarque que la précarité et ses espaces prennent plusieurs formes, et touchent différents types d'espaces urbains. Le quartier des Pâquis en centre-ville montre comment la précarité sociale s'inscrit dans une situation urbaine très mixte programmatiquement et socialement. Celui-ci bien que gardant une représentation sociale assez négative, impacte peu les habitants qui ne disent pas se sentir particulièrement discriminés ou lésés par leur lieu d'habitation. Toutefois, ils expliquent que le processus de gentrification induit par cette mixité génère un changement social dans le quartier et risque de repousser les personnes les plus précarisées. Quant aux habitants des quartiers des Avanchets et des Palettes, qui se situent tous deux en périphérie, ils expliquent que le fait d'être éloignés de la ville, et de ne pas contenir d'activités qui attirent de personnes extérieures, contribue à leur sentiment d'exclusion. De plus, la typologie architecturale des lieux, rappelant les grands-ensembles et l'imaginaire qui s'en rapporte, induisent une stigmatisation de la part de l'extérieur particulièrement forte. Les situations de précarité, augmentées de l'imaginaire qui accompagne les lieux qu'elles habitent, conduisent à une vraie déconnexion de ces communautés du reste de la société, qui se manifeste en particulier par l'attachement et l'ancrage très important des habitants envers leur quartier, ce qui était beaucoup moins le cas aux Pâquis. On en déduit alors que la situation géographique ainsi que les caractéristiques spatiales et architecturales ont plus d'influence sur le sentiment de précarité des personnes que les situations sociales en tant que telles.

La stratégie élaborée pour l'intervention dans le quartier des Palettes cherche alors à remanier les limites du quartier afin de favoriser l'échange et la communication entre cette communauté qui se sent dévalorisée et ainsi promouvoir un processus de réinsertion du quartier et de ses habitants dans le reste de la ville et donc de la société.

De manière plus générale, ce travail propose une approche basée sur la considération des fonctionnements sociaux comme un état réel. Dans une perspective plus utopique, l'idéal serait que les différenciations et hiérarchisations sociales n'existent pas, puisque les Hommes ne devraient pas avoir à se définir de manière à qu'il existe des rapports de domination. Toutefois, je suis d'avis que l'idéal n'a pas toujours sa place dans les domaines d'intervention sociales. En effet, les personnes sont elles bien réelles, et leurs problèmes également. Je suis d'avis qu'il faut donc en premier lieu adresser les problématiques présentes et de chercher à améliorer les situations de manière plutôt curative. Je pense que c'est en adressant en premier lieux les problèmes actuels que l'on peut envisager la réalisation d'un idéal dans le futur, ou du moins s'en rapprocher.

Bibliographie

ARE. (2012). Mixité sociale et développement de quartier : Entre désir et réalité (p. 34). <https://www.are.admin.ch/are/fr/home/villes-et-agglomerations/programmes-et-projets/programme-projets-urbains--integration-sociale-dans-des-zones-dh/publications.html>

Amin, A., Boucher, M., Cohen-Emerique, Costalat-founeau, M & al. (2005) Différences culturelles, intégration et laïcité. *Connexions*. Erès, 83.

Avenel, C. (2005). La mixité dans la ville et dans les grands ensembles : Entre mythe social et instrument politique. *Informations sociales*, 125(5), 62. <https://doi.org/10.3917/inso.125.0062>

Avenel, C. (2006). Les adolescents et leur cité, dans les « quartiers ». *Enfances & Psy*, 33(4), 124. <https://doi.org/10.3917/ep.033.0124>

Bacque, M-H., Barthel, P-A., Costes, L., Debre, C., & al. (2010). Paradoxes de la mixité sociale. *Espaces et sociétés*, 140-141. Érès

Bailly, A.-S. (1989). L'imaginaire spatial. Plaidoyer pour la géographie des représentations. *Espaces Temps*, 40(1), 5358. <https://doi.org/10.3406/espat.1989.3461>

Ballet, J., Dubois, J.-L., & Mahieu, F.-R. (2004). A la recherche du développement socialement durable : Concepts fondamentaux et principes de base. *Développement durable et territoires*, 3. <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.1165>

Ballet, J., Dubois, J.-L., & Mahieu, F.-R. (2011). La soutenabilité sociale du développement durable : De l'omission à l'émergence. *Mondes en développement*, 156(4), 89. <https://doi.org/10.3917/med.156.0089>

Bassand, M., Pedrazzini, Y., & Rossel, P. (1994) La Chance des quartiers. Récits et témoignages d'acteurs du changement social en milieu urbain. *Fondation pour le progrès de l'homme*.

Baudry, R., & Juchs, J.-P. (2007). Définir l'identité. *Hypothèses*, 10(1), 155. <https://doi.org/10.3917/hyp.061.0155>

Bautès, N., & Guiu, C. (2010). Cheminements autour de l'identité urbaine.

Bonnet, L. (2015). Métamorphoses du logement social. *Presses universitaires de Rennes*

Bresson, M. (2003). Le lien entre santé mentale et précarité sociale : Une fausse évidence. *Cahiers inter-*

nationaux de sociologie, 115(2), 311. <https://doi.org/10.3917/cis.115.0311>

Bourdieu, P. (1993) *La misère du monde*, Paris, *Le Seuil.*, cité par Bacque, M-H., Barthel, P-A., Costes, L., Debre, C., & al. (2010). Paradoxes de la mixité sociale. *Espaces et sociétés*, 140-141. Érés

Bret, B. (2009). Interpréter les inégalités socio-spatiales à la lumière de la Théorie de la Justice de John Rawls. *Annales de géographie*, 665666(1), 16. <https://doi.org/10.3917/ag.665.0016>

Castel, R. (1994). La dynamique des processus de marginalisation : De la vulnérabilité à la désaffiliation. *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 18. <https://doi.org/10.7202/1002206ar>

CATI-GE. (2014). Analyse des inégalités dans le canton de Genève *dans le cadre de la Politique de cohésion sociale en milieu urbain*. Université de Genève. https://www.cati-ge.ch/files/6614/1933/6500/CA-TI-GE_Rapport_CohesionSociale_2014b.pdf

CMED, (1989). *Notre avenir à tous*, Editions du Fleuve, Montréal.

Cogato Lanza, E., Pattaroni, L., Piraud, M. S., & Tirone Chabert, B. (2013). De la différence urbaine. Le quartier des Grottes/Genève. *MētisPresses*.

Dauphin, S. (2008). Maryse Bresson, Sociologie de la précarité. *Recherches et Prévisions*, 91(1).

Delemontey, Y. (2007). Les ambitions d'une recherche : Honegger Frères (1930-1969), architectes et constructeurs. *Heimatschutz/Sauvegarde*, 4, 18-20. <https://doi.org/10.5169/SEALS-176233>.

Di Méo, G. (2004). Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités // Spatial components, geographical forms and process of identities. *Annales de Géographie*, 113(638), 339362. <https://doi.org/10.3406/geo.2004.21628>

Di Méo, G. (2007). Identités et territoires: des rapports accentués en milieu urbain?. *Métropoles*, (1). <https://doi.org/10.4000/metropoles.80>

Dubois, J. L., Mahieu, F. R., & Poussard, A. (2001). La durabilité sociale comme composante du développement humain durable. *Développement : vers un nouveau paradigme*, 95-113

Dubois, J.-L., & Mahieu, F.-R. (2002). La dimension sociale du développement durable : Réduction

de la pauvreté ou durabilité sociale ? *Développement durable* ? 7394. <https://doi.org/10.4000/books.irdeditions.6773>

Edgar, D. B. (1973). *Territoriality: A Fundamental Consideration of Spatial Behaviour*.

Fieulaine, N., Apostolidis, T., & Olivetto, F. (2006). Précarité et troubles psychologiques : L'effet médiateur de la perspective temporelle. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 15.

Fol, S. (2010). Mobilité et ancrage dans les quartiers pauvres : Les ressources de la proximité. *Regards Sociologiques*, 40, 2743.

Furtos J., Lahlou J., Laval C., (1999) Points de vue de la clinique psychosociale, *Recherche – action ministère de l'Emploi et de la Solidarité*, FNARS et OSPERE, cité par Vandecasteele, I., & Lefebvre, A. (2006). De la fragilisation à la rupture du lien social : Approche clinique des impacts psychiques de la précarité et du processus d'exclusion sociale. *Cahiers de psychologie clinique*, 26(1), 137. <https://doi.org/10.3917/cpc.026.0137>

Franssen, A. (2011). Sociologies de la précarité et précarités de la sociologie. *SociologieS*, 11.

Gohner, E. (1976). Avanchet-Parc, Vernier, Genève. *Den Schrank, Architekten Steiger Partner AG*, 832-837 <https://doi.org/10.5169/SEALS-48658>

Graf, F., Marino, G., Sa, S., SaR, E., Chuard, D., Blanc, M., Juillerat, T., Azevedo, P., & Merlini, C. (date). (titre). *EPFL-ENAC-TSAM BP4126*

Guérin-Pace, F. (2006). Sentiment d'appartenance et territoires identitaires. *Espace géographique*, 35(4), 298. <https://doi.org/10.3917/eg.354.0298>

Guermond, Y. (2006). L'identité territoriale : L'ambiguïté d'un concept géographique. *Espace géographique*, 35(4), 291. <https://doi.org/10.3917/eg.354.0291>

Hagerty, B. M. K., Lynch-Sauer, J., Patuskay, K. L., Bouwsema, M., & Collier, P. (1992). Sense of belonging : A vital mental health concept. *Archives of Psychiatric Nursing*, 6(3), 172177. [https://doi.org/10.1016/0883-9417\(92\)90028-H](https://doi.org/10.1016/0883-9417(92)90028-H)

Halbwachs, M. (1997). La mémoire collective, Paris, *Albin Michel*, cité par Pechoux, S., (2004). Vivre dans un quartier disqualifié. *Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris*.

Jacquet P, Pauchari R, Tubiana L. (2010). Délinquance, insécurité et ségrégation, l'urbanisme de la peur ou l'insoutenable développement des villes, in *Regards sur la terre 2010. L'annuel du développement durable : Villes, changer de trajectoire*, Paris, Les Presses de Science Po, 231-240.

Labbe, E., Moulin, J. J., Gueguen, R., Sass, C., Chatain, C., & Gerbaud, L. (2007). Un indicateur de mesure de la précarité et de la « santé sociale » : Le score EPICES: L'expérience des Centres d'exams de santé de l'Assurance maladie. *La Revue de l'Ires*, 53(1), 3. <https://doi.org/10.3917/rkli.053.0003>

Laberge, D., & Roy, S. (1994). Marginalité et exclusion sociales : Des lieux et des formes. *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 6.

Lazarus, A. (2000). Les conséquences de la précarité du point de vue sociologique. *Pratiques en santé mentale*, 1, 7.

Leger, J.-F. (2013). Mixité sociale entre mythe et réalité : Paris, Lyon, Marseille. *Population & Avenir*, 713(3), 4. <https://doi.org/10.3917/popav.713.0004>

Lehman-Frisch, S. (2010). Les places et les chances : Repenser la justice sociale. François Dubet. *La république des idées*, 5.

Lehman-Frisch, S. (2009). La ségrégation : Une injustice spatiale ? Questions de recherche. *Annales de géographie*, 665666(1), 94. <https://doi.org/10.3917/ag.665.0094>

Lelévrier, C. (2010). La mixité dans la rénovation urbaine : Dispersion ou re-concentration ? *Espaces et sociétés*, 140141(1), 59. <https://doi.org/10.3917/esp.140.0059>

Lepetit B. (1995). *Histoire des pratiques, pratique de l'histoire*, dans Les Formes de l'expérience. Une autre histoire sociale, B. Lepetit dir., Paris, 1995, cité par Baudry, R., & Juchs, J.-P. (2007). Définir l'identité. *Hypothèses*, 10(1), 155. <https://doi.org/10.3917/hyp.061.0155>

Leroux, N. (2008). Qu'est-ce qu'habiter ? : Les enjeux de l'habiter pour la réinsertion. *VST - Vie sociale et traitements*, 97(1), 14. <https://doi.org/10.3917/vst.097.0014>.

Mantziarias, P., Milbert, I., Vigano, P. (2017). Inégalités urbaines : Du projet utopique au développement durable. *Mētis Presses*.

McLeod, S. (2007). Maslow's hierarchy of needs. *Simply psychology*, 1, 1-8

Mesini, B. (1997). Les « exclus » : minorités de droit ou communautés de fait. *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, (9). <https://doi.org/10.4000/strates.614>

Mucchielli, L. (2007). Le processus de ghettoïsation : Éléments d'introduction. *Journal du droit des jeunes*, 266(6), 31. <https://doi.org/10.3917/jdj.266.0031>

Oberti, M., & Prêteceille, E. (2016). La ségrégation urbaine. *La Découverte*.

OCSTAT (2012). La précarité à Genève dans une optique territoriale. *Communications statistiques* 42, 22. <https://www.ge.ch/statistique/tel/publications/2012/analyses/communications/an-cs-2012-42.pdf>

Paquot, T. (2005). Habitat, habitation, habiter : Ce que parler veut dire... *Informations sociales*, 123(3), 48. <https://doi.org/10.3917/inso.123.0048>

Parizot I. (s.d) Trajectoires sociales et modes de relation aux structures sanitaires ; *extrait de Précarité et Santé*, Lebas J. et Chauvin P. ,éd. Flammarion, cité par Tudrej, B. (2007). Précarité : analyse d'un concept. *Université René Descartes Paris V*.

Parra, C., & Moulaert, F. (2011). La nature de la durabilité sociale : Vers une lecture socioculturelle du développement territorial durable. *Développement durable et territoires*, 2(2). <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.8970>

Pattaroni, L., Kaufmann, V., & Rabinovich, A. (2009). Habitat en devenir : enjeux territoriaux, politiques et sociaux du logement en Suisse. *Presses Polytechniques Romandes*

Pechoux, S., (2004). Vivre dans un quartier disqualifié. *Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris*.

Pierret, R. (2013). Qu'est-ce que la précarité ? *Socio*, 2, 307330. <https://doi.org/10.4000/socio.511>

Poizat, J.-C. (2001). Le communautarisme et la question du droit des minorités selon Charles Taylor. Contre un déni de justice. *Le Philosophoire*, 15(3), 23. <https://doi.org/10.3917/phoir.015.0023>

Présence protestante, rts (1965). Aux Pâquis [Video]. rts.ch. <https://www.rts.ch/archives/tv/divers/pre-sence-protestante/5347863-aux-paquis.html>

Relph, E. (1986). Place and Placelessness. Londres, Pion, cité par Stock, M. (2006). Construire l'identité par la pratique des lieux

Renault E. (2002). Précarités sociales et violences urbaines, *Le Passant ordinaire*, cité par Jacquet P, Pouchari R, Tubiana L. (2010). *Délinquance, insécurité et ségrégation, l'urbanisme de la peur ou l'insoutenable développement des villes*, in Regards sur la terre 2010. L'annuel du développement durable : Villes, changer de trajectoire, Paris, Les Presses de Science Po, 231-240.

Sen A., (1987), Commodities and Capabilities, *Oxford India Paperbacks*, OUP, Oxford. cité par Ballet, J., Dubois, J.-L., & Mahieu, F.-R. (2004). A la recherche du développement socialement durable : Concepts fondamentaux et principes de base. *Développement durable et territoires*, 3. <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.1165>

Slimani, J. (2015). De la rénovation urbaine au renouvellement urbain : Glissement sémantique ou nouvelle approche ? *Après-Demain*.

Stock, M. (2006). Construire l'identité par la pratique des lieux

Survap (2021). Histoire du quartier <https://www.survap.ch/histoire-du-quartier>

Tudrej, B. (2007). Précarité : analyse d'un concept. *Université René Descartes Paris V*.

Vandecasteele, I., & Lefebvre, A. (2006). De la fragilisation à la rupture du lien social : Approche clinique des impacts psychiques de la précarité et du processus d'exclusion sociale. *Cahiers de psychologie clinique*, 26(1), 137. <https://doi.org/10.3917/cpc.026.0137>

Vieillard-Baron, H. (2011). Banlieue, quartier, ghetto : De l'ambiguïté des définitions aux représentations. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 12(2), 27. <https://doi.org/10.3917/nrp.012.0027>

Vulbeau, A. (2007). L'approche sensible des quartiers « sensibles ». *Informations sociales*, 141(5), 8-13.

Vultur, M. (2010). La précarité : Un « concept fantôme » dans la réalité mouvante du monde du travail. *SociologieS*. <http://journals.openedition.org/sociologies/3287>

Wieviorka, M. (1992). Editorial. Approche comparée des violences urbaines. *Cultures & conflits*, 6. <https://doi.org/10.4000/conflits.649>

Wresinski M.J. (1987) Grande Pauvreté et Précarité Economique et Sociale , p. 6 : I. Définition de la grande pauvreté et des populations Concernées, cité par Tudrej, B. (2007). Précarité : analyse d'un concept. *Université René Descartes Paris V*.

Annexes

Les entretiens

Les Pâquis

Balthazar 32 ans, habitant

Quel est ton rapport avec le quartier? Combien de temps tu as vécu ici?

Je suis né ici, mes parents travaillaient ici. Il s'y sont installés quand ils ont eu un enfant à Genève. J'ai fait toute ma scolarité aux Pâquis. L'école primaire et supérieure, jusqu'au collège. J'ai toujours trouvé de quoi faire mes études ici. J'y ai mes amis et mes connaissances. Je suis parti explorer le monde mais je suis revenu ici. Mes parents ont ensuite pris leur retraite et j'ai repris leur appartement.

Tu t'imagines rester là?

Je ne sais pas. Je vis une crise de la trentaine et je ressens l'appel de la campagne.

C'est l'influence de tes parents?

Peut-être mais plein d'autres choses me suggèrent de partir à la campagne. Mais si je devais rester en ville ce serait aux Pâquis. Si je vais à la campagne c'est pour le calme et la proximité avec la forêt, je n'ai pas envie d'avoir les inconvénients à la fois de la ville et de la campagne. Un gros argument pour rester en ville c'est de ne pas avoir besoin de la voiture. Je n'ai jamais eu besoin de voiture et j'ai passé le permis en empruntant des véhicules.

Quelles sont tes habitudes de mobilité?

Jeune j'étais beaucoup dans les Pâquis. Autour de 15 ou 16 ans j'ai commencé à aller plus loin vers la jonction ou les grottes. Eaux-vives récemment. Un ami est allé habiter là bas et j'ai eu l'occasion d'y faire quelques soirées.

Et maintenant tu travailles où?

Au quartier des banques, où il n'y a rien. Je fais tout à pied, un peu en transports publics. Je ne les ai jamais utilisés assez pour payer un abonnement, c'est peut être mon côté radin.

Aux Pâquis, quels espaces utilises-tu?

Les parcs beaucoup. La coop et la migros. Et surtout le bord du lac, depuis qu'on est jeunes. Ça reste l'endroit le plus sympa.

Et pour manger?

Il y a plusieurs restos sympas. Il y en a beaucoup et certains ne durent pas

donc parfois on en regrette qui n'ont pas fonctionné. Pour manger depuis que j'ai fini mes études je profite un peu plus. Il y a aussi d'excellents restaurants dans les hôtels de luxe mais je n'y suis jamais allé. Il y en a avec une carte ou un plat et c'est excellent. Le café des arts est une institution. Si tu donnes rendez-vous à quelqu'un qui n'est pas des Pâquis, il le situe normalement assez bien.

Au niveau de ton identité et de ton sentiment d'appartenance, est-ce que tu as créé une communauté autour du quartier?

J'ai un groupe de potes avec qui on s'est connus à l'école et on est resté soudé. Ce sont mes amis les plus proches.

Tes parents habitaient là depuis longtemps, est ce que c'est le cas d'autres membres de ta famille?

C'est ma mère qui a fait ses études à Genève et quand elle s'est installée avec mon père, ils ont décidé de s'installer au paquis.

Tu sais pourquoi?

Je pense qu'ils sont un peu bobos. Leur familles respectives en ont les moyens. Elles ne sont pas riches mais un peu bourgeoises. Je pense que c'était par opposition au cadre bourgeois dans lequel ils ont grandi. Mon père a détourné des annonces CFF pour en faire des messages pro-migrants.

Tu n'as pas suivi ce côté activiste?

Oui et non. Pas dans le quartier mais au niveau de la suisse ou de l'europe, pour le climat notamment. C'est dommage d'ailleurs, on aurait besoin d'un lien local pour la lutte contre le changement climatique, quelque chose à notre échelle.

Tu penses qu'il y aurait des choses à faire pour l'écologie dans le quartier?

Oui carrément! Rien que des rues piétonnes. Je ne connais pas l'impact au niveau de la planète mais pour les habitants c'est plus agréable.

Tu me disais avant que tes parents s'étaient déjà battus pour plus de rues piétonnes?

Je sais que c'est un chemin qui est pris par la ville de Genève. J'ai vu que pendant le confinement ils avaient profité d'élargir ces zones, dont une piste cyclable assez agréable le long du lac. Encourager la mobilité douce, quitte à parfois la forcer.

Et la perméabilité des sols? Tu disais utiliser les parcs mais le quartier reste très bétonné

J'aimerais beaucoup qu'on dé-bétonne. Les pâquis en particulier sont plutôt mornes, en

particulier sous un stratus comme aujourd'hui. C'est la pire période de l'année pour moi. Il y a peu de couleurs, peu de végétation, peu de prise de risque sur les bâtiments. Ça pourrait être sympa d'égayer les façades.

Est ce que tu trouves dommage que l'architecture et l'urbanisme ne rendent pas hommage à la vie foisonnante du quartier?

Oui, et c'est un des combats qu'ont mené mes parents. Ils ont toujours été contre une espèce de conformisme. L'OMC et les hôtels de luxe ont surement fait beaucoup pression dans le quartier à mon avis. En sponsorisant les clubs du quartier et en leur donnant de gros moyens ils font du lobbying pour imposer leur vision. Ils veulent "assainir" le quartier et fermer les squats par exemple. Ce qu'ils ont réussi. Rendre le quartier piéton peut leur servir mais dans un contexte surveillé. Sans surveillance les dealers s'exposent plus et ce n'est pas bon pour l'image internationale.

Qu'est ce que tu penses de la mixité sociale aux Pâquis? Est-ce que ça a évolué depuis que tu es petit?

Je pense qu'il y a toujours eu une mixité et qu'elle est encore présente aujourd'hui. Tout le monde va dans les restaurants espagnols ou portugais. Même si les communautés sont bien présentes, elles ne font pas d'exclusion particulière, en tout cas en public.

Est-ce qu'il y a une identité "paquisarde"

Oui, elle est très présente. Pour moi aussi, le 1201 j'ai fini par le porter. Ça n'a pas vraiment d'importance pour moi aujourd'hui, on utilise cette appartenance en rigolant, on traite de traître quand quelqu'un s'éloigne trop. Au niveau de geneve, la différence est plus marquée pour la scission rive droite VS rive gauche.

Les Pâquis représentent bien Genève?

Oui, on trouve de tout aux Pâquis. Il y a les plus riches et les plus pauvres. Ça s'est bien gentrifié depuis que je suis petit. Le quartier des nations est juste à côté, donc c'est vraiment international.

Que penses-tu de l'image des Pâquis à l'extérieur?

J'ai entendu un peu de tout. Je pense que c'est plutôt positif. Même s'il y a des problématiques de pauvreté et de sécurité, au final l'ambiance est vivante grâce aux petits commerces et restaurants un peu partout.

Tu n'as jamais ressenti une certaine stigmatisation?

Pas de mon point de vue de male-blanc-hétéro. Mes potes noirs souffrent bien

plus du fait d'être noir que d'être paquisard.

Pour toi, ca représente quoi le quartier?

Le quartier, c'est tout ce que je peux faire à pied.

Christoph 50 ans, ancien habitant et membre de l'association de quartier

Quel est ton rapport avec le quartier?

Je suis arrivé ici en 1986. J'y ai vécu jusqu'en 2019. Maintenant j'habite à l'îlot 13, derrière la gare, aux Grottes. J'ai été foutu dehors de mon appartement pour des raisons spéculatives. C'était un combat de plus de 10 ans pendant lesquels j'ai résisté mais j'ai dû finir par me résoudre à partir.

Quels étaient les espaces que tu utilisais?

Alors moi j'allais boire des bières sur des terrasses. Le café des Pâquis qui n'existe plus depuis longtemps. Aujourd'hui quand ça m'arrive de revenir voir des gens je vais aux trois rois, au « Viriato », un bar portugais. Parfois la Guidoline mais c'est presque déjà un peu trop guindé pour moi, trop international. Ils cherchent une nouvelle clientèle et le personnel parle anglais.

Au niveau de ton identité et de ton sentiment d'appartenance, est-ce que tu as créé une communauté autour du quartier?

Oui, parce que je suis à l'association de quartier donc je fréquente beaucoup de monde, j'ai des amis qui y habitent toujours auxquels je viens rendre visite. Les gens qui squattent la rue de la navigation sont devenus des amis. Ils m'ont sollicité pas mal parce que j'ai de l'expérience en tant qu'ancien squatteur. Aujourd'hui je le fréquente un peu moins. Je serais resté ici toute ma vie si j'avais pu parce que je suis flemmard et j'avais un bel appart que je ne payais pas cher. J'aime qu'il y ait de l'animation. Les gens se plaignent à cause du bruit mais j'aime l'idée que les gens soient heureux.

Qu'est-ce qui manque dans le quartier?

On manque de lieux culturels: il n'y a ni cinéma, ni théâtre, ni lieu d'expo. Le théâtre de la traverse organise des choses mais c'est d'abord une maison de quartier.

Est ce que tu as l'impression que les Pâquis ont une image particulière par rapport au reste de la ville?

Il y a des gens qui trouvent le quartier craignos. D'autres trouvent la présence des dealers rassurante, notamment la nuit. J'ai aussi entendu que les Pâquis sont malfamés mais je trouve cette réputation surfaite. Pour moi le plus gros problème est la pression immobilière, qui détruit l'aspect populaire du quartier. La gentrification efface l'ambiance et la richesse du quartier. Ces compagnies font que les gens se sentent menacés et font croire qu'il n'y a pas de place pour eux. Le potentiel de cet endroit attire ceux qui veulent se faire beaucoup d'argent

et ça se fait au détriment des moins aisés. Je ne pense pas qu'ils sont conscients qu'ils sont en train de détruire ce potentiel en changeant sa population.

Comment c'est d'élever ses enfants dans ce quartier?

Le seul sujet d'appréhension pour moi était le trafic routier à partir du moment où on leur laissait un peu d'autonomie, mais le trafic s'est calmé depuis.

Est-ce que tu te sens paquisard?

Pas plus que ça. Je suis suisse allemand d'origine. Je suis arrivé à 22 ans mais depuis que je n'y habite plus je sens que je m'en éloigne un peu. Je ne me sens pas spécialement enraciné parce que je n'y ai pas vécu mon enfance peut-être. Je ne me définirais pas comme paquisard. Ça reste pour moi un endroit emblématique dans mon souhait de garder une ville populaire et ouverte, pas que pour les riches. Rejeter les pauvres hors de la ville est habituel et j'aimerais éviter ça. Aujourd'hui pour prendre un exemple que je connais bien, plus personne n'habite au centre de Florence, qui est plein de résidences secondaires et de Airbnb. J'aimerais m'engager pour que ça évite d'arriver.

Léa et Petra mère et fille, habitantes

Quel est votre rapport au quartier?

L : J'y suis depuis mes 6 ans jusqu'à mes 26 ans aux Pâquis. J'y ai fait toute ma scolarité obligatoire.

P : Moi j'y suis depuis 37 ans presque sans interruption. Pour moi si je dois habiter Genève c'est aux Pâquis. Je passe 3/4 de ma semaine aux Pâquis. Que ce soit pour les courses ou pour rencontrer des amis. J'ai vraiment construit une communauté.

L : Pour moi c'est moins le cas vu que je n'y habite plus et mes amis d'enfance ont aussi déménagé. Le fait que mes parents y soient toujours fait que j'y passe encore beaucoup de temps.

Quels sont les espaces que vous utilisez le plus?

P : Le fitness. Et tous les jours pour les commissions. Principalement la rue des Paquis. Le bord du lac en été et les cafés. Je vais aussi à la rue de Lausanne pour certains magasins et c'est le chemin le plus direct vers le centre ville.

Qu'est-ce que vous aimez dans le quartier?

L : Le mélange, il y a de tout. Connaître des gens du monde entier, avec des backgrounds complètement différents. À l'école, être suisse était une exception. Aujourd'hui encore, quand je vois un "vrai" suisse je suis surprise. Ici, venir d'ailleurs est la norme. Ce ne sont pas que des communautés ibériques ou des Balkans, le monde entier est représenté. Les classes sociales aussi sont variées. Dans le même immeuble il y a des HLM et un penthouse. Ce mélange est très positif et nous différencie de certaines problématiques de l'étranger ou l'on parle des communautés dans des banlieues. Les dealers et la prostitution sont aussi moins cachés. Comme cela existe de toute façon, autant que ça se fasse au grand jour, pour la protection de ces personnes.

Qu'est-ce qui vous manque dans le quartier?

L : À priori rien. Même pour les enfants et adolescents, des choses s'organisent.

P : Moi non plus. J'aime la variété et le mélange des nationalités. Je trouve que c'est extrêmement bénéfique pour un enfant de grandir dans un tel environnement: il ne sera pas raciste. Par contre, je trouve que la ville de Genève devient de plus en plus sale mais ce n'est pas exclusif aux Pâquis. On a par contre l'avantage d'être bien situés et je n'ai pas besoin de la voiture, tout est accessible à pied: commerces, bibliothèque, cinémas, théâtres. Pas forcément dans le quartier mais accessible à pied. Je ne voudrais absolument pas quitter les Pâquis. Par contre, je voudrais bien la vue sur le lac. Il faut accepter le vis-à-vis quand on habite en

ville. On ne peut pas tout avoir.

L : Pour moi, si je reviens vivre à Genève je privilégierai les Pâquis. Je reviens régulièrement voir mes parents donc je reste attachée à ce quartier. Le jour où on n'aura plus accès à cet appartement, ce sera un grand crève-cœur.

P : J'aime aussi Carouge, mais pour y vivre j'aimerais moins. Il y a peut-être des parcs mais le bord du lac est une énorme plus-value pour moi. A la rigueur, les Eaux-Vives pourraient le faire. Mais ni Champel ni Malagnou.

Au niveau de ton identité et de ton sentiment d'appartenance, est-ce que vous vous sentez plus paquisardes que genevoises?

P : On se sent plus multiculturels que genevois et c'est bien représenté dans les Paquis

L : Et les Pâquis représentent tellement de choses. On arrive forcément à se retrouver dans cette mixité. Qu'on soit pauvre ou riche, il y a de tout. Pareil pour les nationalités. Quand je dis que je viens de Genève, je précise toujours que je viens des Pâquis.

P : Genève a un statut à part en Suisse. Lausanne déjà est bien plus suisse.

L : Les Pâquis sont un micro-Genève. Il y a aussi les expats.

Est ce que vous pensez que les Pâquis ont mauvaise presse?

L : Oui.

L : Oui, même des connaissances à nous redoutaient que leurs enfants fréquentent l'école de commerce au Pâquis alors qu'ils habitent à la Jonction. Ça me choque énormément que des Genevois soient choqués par ça. Je n'ai jamais ressenti d'insécurité ici et n'ai jamais eu de mauvaise expérience.

P : Moi oui mais il y a longtemps. Mais ce n'est pas plus dangereux qu'ailleurs.

L : Je pense que c'est par rapport à la prostitution et au deal.

P : Et le racisme a beaucoup de place en Suisse. Des personnes qui ne connaissent pas le quartier développent certains fantasmes.

L : Ça reste un quartier chaud, même si beaucoup de choses ne se voient pas. À l'école, on entendait des histoires de prostituées assassinées. Je ne sais pas si c'était vrai mais ça a contribué à créer un imaginaire.

P : Certains endroits sont aussi un peu plus sensibles. Mais c'est lié au fait que

certaines rues sont plus actives la nuit. Les bistrotts attirent du monde et font du bruit, c'est la même chose partout dans le monde.

L : On a cette image des Pâquis très sulfureuse mais pour fréquenter la gare de Payerne, je m'y sens clairement moins en sécurité qu'aux Pâquis.

Amal 32 ans, ancienne habitante

Quel est ton rapport avec le quartier ?

J'ai vécu 22 ans aux Pâquis. Ça restera toujours pour mon premier pied à terre en Suisse. Pendant des années je n'arrivais pas à revenir sans avoir un pincement au cœur. Ce sont des années durant lesquelles je me suis construite. Partir des pâquis a clos un chapitre de ma vie assez "communautaire", alors que j'ai plus d'espace maintenant.

Est-ce que tu as construit une communauté autour du quartier ?

Quand j'étais plus jeune, avec la gare à proximité, ça s'est fait beaucoup à travers l'école. Je n'ai jamais vraiment traîné dans les Paquis. Dès 15-16 ans on allait beaucoup à l'extérieur. Je fréquentais peu la maison de quartier sauf pour des anniversaires. On a connu une bande à la Jonction et c'était plutôt par là-bas que je me dirigeais en sortant. Les Pâquis étaient le lieu de vie, on allait à Chateaubriand de temps en temps.

Ta maman avait plus ce rapport au quartier en communauté ?

Non, très peu. Il n'y avait pas beaucoup de Somaliens. Après beaucoup de gens venaient dormir chez moi comme on était à côté de la gare et chez nous était devenu un lieu de passage. Ma mère a fini par le détester, elle ne dormait plus. On habitait toujours au premier étage et le bruit au-dessus des bars de footeux était devenu insupportable pour elle. Aujourd'hui certains côtés lui manquent, elle aimait qu'il y ait du monde dans la rue en permanence, ça a un côté rassurant. Le bord du lac lui manque aussi.

Qu'est-ce qui manquait au quartier?

J'aimais le côté vivant, qu'on puisse trouver du lait ou des cigarettes à 22h comme à 2h du matin. Toutes les origines et toutes les cultures sont présentes et tous ces gens vivent au même endroit. Même si ce sont des rencontres éphémères, il y a une vraie mixité, même au niveau des classes sociales et parfois dans le même immeuble. Les gens associent ce quartier au deal et la prostitution mais en étant jeune je ne l'ai jamais remarqué, c'est surtout plus tard en étant confrontée à des gens extérieurs. Je ne vois pas ce qu'il me manquait là bas.

Tu t'imagines revivre aux Pâquis un jour ?

Si tu m'avais posé cette question il y a deux ans, j'aurais dit oui sans hésiter. Aujourd'hui je ne sais pas, j'aimerais rester à Genève et c'est vrai que je ne vois pas trop d'autres alternatives, mais ce n'est plus un but ultime, je me suis beaucoup habituée à Onex.

Tu as remarqué une certaine stigmatisation en vivant aux Pâquis ?

Oui de tout temps. Le quartier des Pâquis est connu comme un quartier où il est dangereux de vivre alors qu'il est plutôt calme. S'il y a du deal et de la prostitution c'est parce que c'est un lieu central dans la ville. En tant qu'habitant on ne ressent pas vraiment ce côté sulfureux.

Quel rôle est-ce que les Pâquis ont joué dans ton identité ? Est-ce que tu ressens un sentiment d'appartenance ?

Quand j'étais à l'extérieur, j'étais toujours la Pâquisarde. Je ne sais pas pourquoi c'était important mais je pense que c'est parce que c'est le quartier qui m'a vu grandir. En plus 1201 c'est le premier quartier de Genève, il y avait une certaine fierté. C'est un lieu iconique et il y a un flux important de gens qui le traversent.

Les Avanchets

Alexandra 18 ans, habitante

Depuis quand tu habites ici?

Depuis 10 ans

Tu as déménagé une fois en dix ans, est ce que tu sais pourquoi ta mère a voulu rester aux Avanchets?

Mon frère avait tous ses potes ici. Et aussi pour rester plus proche de ma soeur et de sa grand-mère. Et puis c'est un beau quartier.

Qu'est-ce qu'il y a de spécial ici?

Il y a plein de parcs dans le quartier. C'est stylé. Tout est à côté. Il y a Balexert, l'aéroport, c'est vraiment pratique. Pour les vacances, je suis partie avec des filles qui venaient de Chêne-Bourg, c'est galère pour elles. Moi j'y suis en 30 minutes.

Et qu'est-ce qu'il y aurait à améliorer ?

Je ne sais pas. Je trouve que c'est bien fait. Il y a de la nature. On peut se baigner en été. Il y a des parcs pour les enfants, un terrain synthétique. Les écoles restent ouvertes l'été. Certaines personnes peuvent avoir leur jardin et s'en occuper.

Et pour ton âge?

Soit ils se posent à des endroits. Soit on va à la maison de quartier. La BAR (boite à rythme) et l'éclipse vers Balexert, mais moi j'y vais pas trop. Ca avait mauvaise réputation quand j'étais petite.

Est-ce que tu penses qu'il y a une différence entre filles et garçons? Tu m'as dit tout à l'heure que ton frère se posait dehors avec ses potes, tu fais ça aussi?

Non. Il est resté ami avec ses amis du cycle. Moi j'ai été séparée de mes potes à cet âge. Mon frère a 16 ans et se pose vers la salle de fête où Il y a un espace clos. Ah il y a ma soeur et ma mère, on va les croiser.

Et toi tu trouves que le quartier a une mauvaise image?

Oui, je pense que c'est surtout dû aux altercations qu'il y a entre les bandes des Avanchets avec celle du Lignon ou autres quartiers. Certains arrivent armés et

parfois les bagarres dégénèrent. Un ami de mon frère s'est fait planter et s'est pris un coup de barre en fer sur la tête, ils ont cru qu'il était mort.

Ça t'est arrivé d'avoir des remarques quand tu disais que tu viens des Avanchets?

Oui on me dit que c'est le tier-quar ou comme ça. J'ai aussi eu des amies qui ont eu peur de venir ici quand il faisait nuit. Mais moi je suis plus rassurée de me balader ici la nuit que vers la gare ou Plainpalais.

Tu aimerais continuer à vivre ici quand tu seras plus âgée?

Si je peux rester je reste. Si je peux aller dans un meilleur endroit j'irai.

C'est quoi un endroit mieux pour toi?

Pas les Avanchets. Si j'ai des enfants et que la réputation du quartier reste la même. J'ai pas envie qu'on m'appelle à 5h du matin pour me dire que mon enfant est à l'hôpital. Mon frère s'est déjà fait agresser juste parce qu'il venait des Avanchets.

On dirait que tout le monde se connaît dans le quartier. Est-ce que certains garçons essaient de se faire une réputation de gros dur?

Oui mais ça n'a pas vraiment de conséquences. La plupart ne cherche pas vraiment la bagarre.

Est-ce que tu es attachée aux Avanchets? Tu te sens appartenir au quartier?

Oui. tout le temps. Même si je dois me faire taper (rires). C'est surtout par rapport à ceux du Lignon ou des Charmilles qu'il y a des problèmes.

Amar 25 ans habitant et apprenti à l'Eclipse, maison de quartier des jeunes

Tu peux m'expliquer ton rapport avec le quartier ? Depuis combien de temps tu habites ici ?

J'ai 25 ans et j'habite avec mes parents. Depuis mes 5 ans j'habite aux Avanchets. J'ai un bon rapport avec les gens du quartier.

Tu peux me parler des communautés du quartier ?

Je sais qu'il y a un peu plus de 8000 habitants. Je vais peut être abuser mais je crois qu'il y a 40-60% d'Albanais ou Kosovars, ou en tout cas des gens de l'est, qui sont très polis avec tout le monde. Comme c'était des HLM les prix étaient très abordables. Maintenant ce sont des loyers libres mais le loyer n'a pas bougé vu qu'on est encore là. Je n'ai pas l'intention de partir pour le moment parce que 1200 CHF avec le parking c'est assez donné. Je suis bien ou je suis. Pour l'instant je ne bouge pas.

Ton cercle social se fait autour du quartier ?

Mes amis les plus proches sont aux Avanchets. Malheureusement à cause de l'image du quartier je m'en suis éloigné pour éviter des problèmes. Socialement parlant j'ai un CFC et un diplôme dans la vente et je me suis relancé dans un CFC d'assistant socio-éducatif. Étudier le social a bien fait évoluer la vision que j'avais des Avanchets il y a deux ans. Le rapport qu'on peut avoir avec les habitants est compliqué. Mes parents par exemple ne se sentent pas en sécurité la nuit. D'autres adultes ont surtout peur des jeunes. Les jeunes de leur côté attendent surtout qu'on discute avec eux. Il y a un gros manque de dialogue entre les générations. Chacun attend qu'on fasse le pas vers l'autre. Pour moi c'est aux jeunes de faire ce premier pas. On a mis en place des initiatives pour renouer le dialogue. Je pense que c'est la solution. Il faut essayer de désescalader les situations compliquées pour éviter que tout empire et que ce dialogue ne se fasse que par l'intermédiaire de la police. Bien sûr qu'il y a du bruit, des odeurs, du deal, mais ce sont des choses qui peuvent se régler à l'amiable si les habitants sont dérangés. On aimerait éviter que d'appeler la police soit le premier réflexe.

Tu penses que cette méfiance envers les jeunes n'est pas justifiée ?

Non mais je me mets à leur place et je comprends qu'ils aient peur. Les jeunes consomment de l'alcool, fument des joints, écoutent de la musique fort et insultent facilement. Mais ce n'est pas pour ça que le dialogue est impossible et que tout le groupe est inapprochable. Les adultes les plus âgés ont peut-être besoin de tranquillité mais il faut rester aussi tolérant de leur côté. S'ils ne sont pas contents, c'est le moment d'aller en EMS.

Tu penses qu'il y a une culture propre aux Avanchets?

Il y a beaucoup de gens de l'est comme je l'ai dit. Mais par exemple pendant la période du ramadan presque tout est fermé aux Avanchets. Certains commerçants adaptent leurs horaires. Les gens respectent beaucoup ça. Il y en a toujours pour dénigrer, mais on est sorti d'une guerre pour venir en Suisse donc on n'est pas là pour créer le conflit.

Tu t'es déjà senti stigmatisé par rapport au fait d'habiter ici?

En étant jeune je n'y ai pas pensé parce que le but était de s'amuser. Esquiver la police faisait partie du jeu et on prenait comme exemple les rappeurs. Plus tard en allant en soirée et en abordant des filles, dire que je venais des Avanchets ça a pu créer des blocages. J'étais obligé de dire que je venais de Cointrin parce que dans l'imaginaire c'est un quartier riche avec de grandes villas alors que dans les faits il est voisin. Donc je n'ai pas vraiment été hanté par ça. Au contraire, quand je disais que je venais des Avanchets et que je voyais que ça faisait peur, je kiffais. Quand je vois les jeunes actuels faire tout ce qu'on a fait, je leur dis: ne fais pas ça, tu vas avoir un casier, ça va te poser problème. Moi je me suis rangé, mais j'ai l'impression que c'est un cycle et chaque génération dit la même chose à la génération d'après. On a toujours peur qu'ils aillent plus loin. J'ai participé à plusieurs bagarres, mais il n'y avait pas de battes de baseball ou pistolet à plomb, même si je me suis fait gazer une ou deux fois. Coups de poings américains, matraques, gazeuses, armes blanches. Il y a eu des meurtres, et pour rien. Juste parce que la personne était au mauvais endroit au mauvais moment. Travailler dans le social m'a aidé à prendre beaucoup de recul par rapport à tout ça, et je vois le monde à travers une autre grille de lecture aujourd'hui. Et au final c'est ici que je me sens le mieux et le plus à l'aise.

Tu penses que les Avanchets sont « fermés »?

Déjà physiquement, c'est très fermé. Si tu ne connais pas l'endroit, c'est difficile de trouver les passages, les entrées. Et par exemple, on est passé à côté d'un groupe de jeunes tout à l'heure. Dès qu'il y a une fille, il y a des sifflements ou autre. Ma sœur ne passe pas par là toute seule. Mais ça reste pour moi un endroit vraiment agréable, c'est renfermé, il y a peu de circulation, l'aéroport est accessible à pied, il y a un grand centre commercial à deux minutes, la circulation est fluide, on est hors de la ville.

Tu aimes ce côté renfermé?

Oui, je trouve le Lignon trop ouvert par exemple. Ici, je me sens protégé, à l'aise. On a l'impression de vivre à un endroit unique, on se demande pourquoi il n'y a toujours pas un GTA aux Avanchets.

Est-ce qu'il y a une certaine identification à d'autres endroits? Tu parlais de rappers et de l'aspect "cité" notamment.

Beaucoup de jeunes s'identifient à deux personnes: Makala un chanteur qui a buzzé dans la musique et Kenzy. Ce sont des repères et des modèles pour les jeunes. Après le problème c'est que les modèles de ces modèles sont issus d'une partie du monde du rap: drogue, alcool, filles. La culture du rap a une grosse influence et certains peuvent avoir du mal à faire la différence entre ce qui est du show et ce qui est la réalité. Ceux qui sont plus matures s'identifient tout en sachant que ça ne représente pas la réalité. D'autres croient plus facilement à l'image qui est donnée des Avanchets dans les médias et pensent qu'ils sont dans ghetto. Tout n'est pas parfait mais on a des aides et un niveau de vie en Suisse qui n'est absolument pas comparable aux ghettos des états-unis ni même des cités en France.

Tu penses que l'architecture joue un rôle là-dedans?

Oui je pense que ça participe à l'imaginaire collectif et ça fait aussi que des personnes extérieures se font très vite une image préconçue. Le quartier ne correspond pas du tout à l'image que la Suisse essaie de renvoyer à l'étranger.

Est ce que c'est toujours une fierté pour toi d'habiter aux Avanchets?

Le fait de mettre dans mon CV que je viens des Avanchets me dérange. Comme certains dont je m'occupe qui vont plutôt mettre qu'ils sont kosovars qu'albanais, car pour eux c'est associé au deal de drogues dures. Je préférerais dire que je viens de Meyrin mais le 1220 est partout. Disons que c'est une fierté jusqu'à ce qu'on entre dans le monde professionnel. J'ai déjà ressenti ça auprès de patrons: malgré ma nationalité suisse, mon nom à consonance de l'est fait que je ne suis pas considéré comme vraiment suisse. C'est le cas aussi pour beaucoup de jeunes ici qui sont en décrochage scolaire. On est vite catégorisé.

Des enfants: Y a la police!

Tu vois par exemple, ces enfants ont au maximum 12 ans et s'identifient déjà au banditisme. Pour en revenir à notre sujet, je pense que les gens dans le besoin sont pour la plupart regroupés au même endroit, surtout pour les cacher. Bien sûr que certains s'en sortent très bien, mais il y a trop de choses qui entrent en jeu pour généraliser.

Comment tu définirais ce que tu appelles "quartier"? Qu'est-ce que ça représente pour toi ?

Pour moi les personnes qui y vivent sont en difficulté financière et se débrouillent comme elles peuvent. Les HLM ne sont pas faits pour les personnes qui gagnent leur vie correctement. Vivre en ville n'implique pas d'avoir besoin d'aide pour survivre, vivre au quartier oui. La campagne pour moi c'est le far ouest (rires).

D'où vient ce recours à la violence par les jeunes à ton avis?

Je vais te répéter à mon tour ce que j'ai entendu des plus vieux: la télévision. Ça peut faire sourire mais on s'identifie énormément par rapport à des artistes connus. Pourquoi payer des chaussures à 800 CHF? Parce qu'on a besoin de pouvoir s'identifier. Je pense que c'est une question d'éducation aussi. Les jeunes sont peut-être trop libres et les structures associatives ne font pas toutes leur travail. Beaucoup sont embauchés en tant qu'éducateur, TSHM ou dans le domaine socio-éducatif mais ça reste une planque. Les personnes qui travaillent dans le social ont une opportunité énorme pour aiguiller les jeunes, encore faudrait-il que la commune, le canton ou le pays leur en donne les moyens. Au sortir du cycle, la plupart finissent à l'ECG et on appelle ça l'École de Chômeurs. Il y a un gros manque de prise en charge des jeunes pour les intégrer correctement dans leur future vie professionnelle. Il y a un nombre de possibilités énorme en termes de formations ou autre mais les jeunes ne sont simplement pas au courant. Moi je n'ai jamais aimé l'école et pourtant j'ai un CFC et je suis en train d'en faire un deuxième.

Qu'est-ce qui manque dans le quartier?

On aurait pu poser cette question directement aux jeunes en bas mais je vais essayer de répondre à leur place parce que je suis à peu près sûr qu'ils vont dire ça: on veut des locaux. Aux avanchets on les voit, il y en a des vides qui ne sont pas utilisés. Au bout d'une certaine heure, il n'y a plus aucune structure qui peut accueillir les jeunes. Et ils ne rentrent pas à 22h. Surtout l'été en pleine canicule, les appartements sont suffocants; les gens ont envie de passer la nuit dehors. Plus de divertissements pour les ados. Le workout a eu un succès incroyable. Rien que pour les consommateurs de drogues, leur proposer une alternative réduit la consommation. Quand on a plusieurs heures à tuer, entre fumer des joints et faire du sport, ceux qui ont le choix choisissent en général le sport. Le problème c'est qu'administrativement c'est super compliqué et très long. En plus, les mineurs ne peuvent pas faire les démarches tout seuls.

Angela senior, habitante du quartier depuis sa construction

Il n'y a rien à y faire pour une personne de l'extérieur. En passant simplement à côté, on ne voit rien. Au début, c'étaient les couleurs des bâtiments qui choquaient beaucoup. Moi quand je ferme la porte je suis chez moi, ça ne me dérange pas.

Est-ce que cette mauvaise image du quartier est restée?

Oui bien sur. Aujourd'hui vous dites avanchets c'est la drogue, les vols. Il y a eu des vols dans les appartements mais on n'est pas non plus dans une banlieue parisienne. Il y a cette réputation quand vous dites que vous venez des avanchets on vous répond: quelle horreur. Mais il ne se passe pas plus de choses qu'ailleurs. Les journaux exagèrent. Il y a de la drogue: c'est pratique on voit les gens arriver il n'y a que deux passages. Et c'est cyclique. Moi je me plais ici, on n'est pas loin de tout. Il y a l'aéroport pas loin, la gare, Balxert. Les appartements sont magnifiques, les chambres très grandes. Avec des enfants vous êtes tranquilles.

Il manque des choses dans le quartier?

Il manque de commerces, de petites échoppes. Il n'y a rien. Ils auraient dû prévoir des choses. A l'époque il y avait 40 enseignes dans le centre commercial mais aujourd'hui il n'y a rien. Il n'y a pas de raison pour moi de sortir. Il y a beaucoup de projets de contrat de quartier. Les associations essaient de faire des choses mais ce sont toujours les mêmes personnes dans les différentes associations. Si vous faites une fête ici, il n'y a que peu de personnes qui vont venir.

Est-ce qu'il y a une cohésion parmi les habitants?

Ça dépend, par exemple, là c'est une propriété privée. Quand il y a les fêtes des voisins, ils organisent des choses et il y a une grande fête mais c'est seulement dans cette rue. Nous on en a organisé une mais au bout de la quatrième fois il n'y avait personne alors on a arrêté. Par contre quand il y a des conseils municipaux la salle est pleine. Certains groupes sont très fermés, portugais, espagnols, ils restent entre eux et c'est difficile d'y entrer.

Est-ce que des nuisances vous ont posé problème?

Posé problème non mais voir depuis mon balcon quelqu'un avec une table de picnic et un fauteuil en train de vendre ça arrive. Il paraît qu'il y a des bagarres le soir entre les jeunes mais dans les horaires normaux il n'y a pas. Le bruit est parfois gênant mais ça dépend de quel côté est votre balcon. Je pense que les gens exagèrent. Je ne pense pas que ce soit spécifique à ce quartier. C'est comme les gens qui disent que c'était mieux avant. Les vieux qui se plaignent que les jeunes sont mal élevés oublient que ce sont eux qui les ont mal élevés. Les jeunes se mettent en scène dans des clips avec des armes ou autre donc ça contribue aussi à la mauvaise image du quartier. Depuis l'extérieur on ne voit que les grands bâtiments mais si ceux qui prennent la peine de venir voir à l'intérieur n'en reviennent pas de voir à quel point c'est vert et fleuri. Les jardiniers font un

boulot formidable d'entretien.

Est-ce que vous pensez que cette mauvaise étiquette pourra changer?

Non, il faudra au moins un changement de génération.

Pourquoi cette étiquette colle plus aux avanchets plutôt qu'à Champel ou autre?

C'est particulier. Je sais que ce n'est pas joli mais moi je trouve que c'est un ghetto. C'est très refermé, on entre d'un côté et il n'y a absolument rien à faire. Sauf aller à Aldi ou à la Brasserie, et c'est fermé le dimanche. Donc le dimanche il n'y a rien à faire, surtout quand on a une mobilité réduite. En été on sort et ça va mais en hiver il n'y a vraiment rien à faire.

Vous ne pensez pas à partir des Avanchets?

Non. Après le décès de mon mari, on m'a demandé quand je voulais laisser le bail. J'ai dit que j'avais signé et que je ne bougerais pas. Moi je veux bien partir, mais je n'ai pas envie de payer plus que maintenant. Et j'ai trop d'affaires pour tout mettre dans un trois pièces. Je paie 1700 CHF pour un 100m². Pour la même chose on me demande 2600 CHF. Ca me fait mal au coeur parce que je me dis que des gens ont plus besoin de cette place que moi mais bon, mère Teresa est morte.

Vous avez un attachement sentimental ou identitaire aux Avanchets?

Sentimental non mais identitaire oui. J'aime habiter là, ça m'énerve quand les journaux parlent mal des Avanchets. J'ai aidé à organiser la fête de la musique plusieurs fois. Je m'investis dans la vie du quartier. On fait une sortie pour les aînés une fois par an aux Avanchets. Une association pour des repas à 5 CHF existe depuis 10 ans. J'ai été une des fondatrices et j'étais dans le comité, mais j'ai repris la comptabilité depuis peu.

Vous regrettez un manque d'ouverture sur la ville ou même la commune?

Oui mais ils ne nous attendent pas. Ils font sans nous de toute façon. Les gens ont été surpris quand j'ai dit que je venais des Avanchets à mon cours d'improvisation.

Corinne 50 ans, habitante et membre de l'association de quartier

Depuis combien de temps tu habites ici?

Ca fait 26 ans que j'habite ici, c'était un choix, on avait trois enfants, on avait un cinq pièces à Onex et puis on avait envie d'un appartement plus grand et on voulait que nos enfants soient proches de leur grand mère qui habite Meyrin, Chaque enfant a pu avoir sa chambre aussi. Un autre critère était d'avoir deux toilettes. On n'a plus imaginé aller ailleurs.

Qu'est-ce que tu penses du quartier? Quels sont les points positifs ou négatifs?

Les plus positifs c'est la proximité des magasins, médecins, du bus, du tram, de l'aéroport, de la gare, de l'autoroute. Ce qui est super c'est que les ascenseurs sont grands. L'entrée est de plein pied, on peut venir en chaise roulante. Ce qui nous a plu c'est qu'il y avait deux écoles avec beaucoup d'activités. Tout est à proximité pour les enfants. Le terrain de jeux est vraiment un bel endroit, bien entretenu. Même les parascolaires viennent ici. Il n'y a pas d'enfants qui traînent tout seul. À l'école Jura il y avait pas mal de dealers l'après-midi. Ils ont commencé par enlever les bancs, apparemment c'était sous la pression d'Aldi, qui menaçait de ne pas s'installer si les clients devaient voir les dealers. Les jeunes sont mal gérés malgré tout ce que la commune a mis en place. On a fait des apéros le jeudi à partir de 18h30 mais on n'a jamais vu passer les travailleurs sociaux. Ils ne rentrent pas. Ils n'ont aucune autorité sur les jeunes. Les îlotiers ne sont là que la journée et la police ne se déplace même plus la plupart du temps. La police municipale ne descend même pas de leur voiture. Ces jeunes qui font du bruit et qui sont soutenus par la maison de quartier et la mairie. La dernière envie était de faire du feu, mais c'est le règlement de ne pas faire du feu. Vers les tables de ping pong quand ils font des grillades sauvages on les entend, et c'est pas comme si c'était fini à 22h.

Toi tu as eu peur que tes enfants se comportent comme ça à leur âge?

Non, j'étais toujours là. Par exemple, je leur interdisais de passer par Balxert en rentrant. Les jeunes n'ont pas de figure parentale, il y aurait eu du travail à faire. Les enfants qui posaient des problèmes, je n'ai jamais vu leurs parents. Tu me diras que sur 6000 habitants, si 150 posent problème ce n'est pas grave. Ici il fait très très très bon vivre. Vers le magasin de tabac c'est problématique pour les gens qui y habitent. Il y a des personnes âgées qui sont là depuis 50 ans et elles ont peur.

Est-ce que tu ressens une certaine insécurité?

Moi je n'ai peur de rien. Mais je comprends parce que ces jeunes bousculent vite le petit pépé, ils seront pas très polis avec et quand ils essaient de discuter pour leur demander de faire moins de bruit il n'y a pas d'empathie.

Il y a une certaine déconnexion entre les générations?

La maison de quartier voulait toujours faire de l'intergénérationnel, mais ça ne fonctionne pas très bien. Ils ont essayé de mettre en place des repas communautaires et intergénérationnels mais ça n'a pas marché. Il y a une équipe actuellement à la maison de quartier qui ne tient pas la route. Mais il y a dix ans c'était la même chose. Ils manquent de cohésion. Ils mettent du temps à se mettre d'accord et tout ce qui est dit n'est jamais fait. Les travailleurs sociaux ne sont pas cohérents entre eux. Ils ont de la peine à respecter les règles qu'ils mettent eux même en place. Et ils sont toujours en train de fumer, c'est quoi pour un exemple. Ils sont censés travailler mais ils fument, ils sont sur leur téléphone ou ils font leurs courses. C'est vraiment terrible. Entre l'éclipse et la maison de quartier, ils se tirent dans les pattes. Ça n'avance pas.

Est-ce que tu as besoin de sortir des avanchets ou tu as tout à proximité?

Non je vais parfois à Balexert ou j'amène mon mari. Je vais aussi beaucoup marcher avec ma belle soeur, on va au bord du Rhône. Sinon je suis bien là. J'aime bien aller au parc de Balexert, il y a des jeux d'eau et une buvette.

Qu'est-ce qu'il manque ici?

Il manque des lieux de rencontres, une buvette. Même un container, on ne demande pas des miracles. Par exemple, le dimanche tout est fermé: on peut faire du thé, des gâteaux, des rencontres. Un lieu d'exposition la semaine. Il faudrait que ça puisse être tenu par des gens de la cité. On sait faire beaucoup de choses, on n'a pas forcément besoin de professionnels. C'est aux habitants de décider pour eux, ce n'est pas à des personnes qui n'y ont jamais mis les pieds de décider. La commune prend vraiment les Avanchets pour la déchetterie.

C'est quoi pour toi l'image des avanchets?

Aucun mur droit et que des voyous. Il y avait un article il y a deux mois ou on compare les avanchets au lignon alors que ce n'est pas du tout la même chose. Ici il y a de la végétation.

Tu trouves que cette image n'est pas représentative des Avanchets?

Non pas du tout. Il faut que les gens viennent voir comment c'est à l'intérieur.

Moi j'étais passée à coté mais je n'étais jamais venue dedans. Comment on pourrait faire en sorte de relier un peu plus les Avanchets à la ville? Parce que les gens ne savent pas comment ça se passe dedans.

Il faudrait des événements qui lient les gens. Avant il y avait la fête de la musique, mais personne ne suit maintenant. Et on n'a pas besoin de la maison de quartier et des professionnels pour organiser la fête de la musique. Aucun de ceux qui

travaille à la maison de quartier n'habite là. Et un seul est marié, c'est le bordel. Comment ils peuvent savoir comment fonctionne une famille.

Quel est ton attachement au quartier? Est-ce que tu revendiques ton appartenance au quartier?

Oui beaucoup. Je suis vraiment heureuse ici. Tout ce que j'ai pu dire c'est triste pour eux, mais pour moi ce n'est pas vraiment un problème. Ma fille habite juste au-dessus de chez nous, elle a trente et deux enfants, elle est mariée. On vit avec Maxime, 27 ans, qui fait un brevet fédéral à la douane et aimerait partir vivre à Cointrin. Et Jean Marc habite à Meyrin.

Elisabeth travailleuse sociale à la maison de quartier

Est-ce que vous pouvez m'expliquer ce que vous faites et depuis combien de temps vous êtes aux Avanchets?

J'y travaille depuis avril 2003. Je suis dans l'animation depuis 1987. J'ai changé de quartier plusieurs fois. Ici c'est un quartier tout à fait particulier de part son urbanisme. Il est enclavé et fermé par deux axes routiers énormes. Les gens ne vivent pas vraiment en autarcie mais la population sort rarement du quartier, sauf pour aller à Balexert ou à Blandonnet qui sont des grands centres commerciaux. Par contre, aller au bord du lac ou se balader en forêt ne se fait pas trop.

Est-ce que ça crée des dynamiques particulières?

Oui. Pour avoir travaillé en ville de Genève où les quartiers sont plus ouverts, ici c'est comme un village et tout le monde se connaît. Tout le monde sait tout sur tout, ce qui est moins le cas à la Jonction ou à la Servette. Il y a peu d'anonymat ici. Les barres d'immeubles créent des différences. Il y a deux écoles: l'école Salève et l'école Jura. Au milieu il y a le centre commercial et ça crée une frontière. Ceux qui vont à l'école Salève sont ceux qui font partie de la barre d'immeubles *propriétaires* du coup l'école Jura est un peu moins cotée. Il y a une dynamique pas simple entre les enfants. On a travaillé beaucoup avec les enseignantant pour réunir les enfants. Il n'0y pas de différence d'équipement ou de qualité d'enseignement entre les établissements. Il y a une concentration depuis les années 90 de m'eme type de populations mais ils essaient de faire attention depuis. On voit ici qu'il y a une concentration de personnes précarisées et/ou immigrée. Ils ont fait ça aux charmilles dans le quartier de l'Europe aux charmilles et ils ont changé leurs plans par la suite au moment de construire les dernières barres d'immeubles. Ici la construction est ancienne et la concentration a vraiment été faite d'immigrés.

Est-ce que cette concentration date de la construction ou de plus tard?

Je ne sais pas. On a des problématiques liées à la précarité et des enfants qui ont des problèmes de type troubles autistique. Quand je suis arrivée, le premier problème auquel j'ai été confronté c'était l'isolement des mères de familles qui ne parlaient pas français. Le mari travaillait et gérait la communication avec l'école, etc... On s'est retrouvé avec des mamans qui ne sortaient jamais du quartier et qui étaient très isolées.

Est-ce qu'elles formaient une communauté entre elles?

Oui. Aux Avanchets il y a des communautés très fortes comme celle des portugais. Celles de pays des Balkans posent plus problème. Culturellement, certaines femmes n'avaient pas le droit de sortir. Pour essayer d'avancer, on a mis en place des cours de français pour femmes, dans un premier temps. Puis on a vu arriver une masse de sud-américaines. Aujourd'hui les cours de français ne sont plus spécifiquement pour les femmes mais sont mixtes. Ils ont toujours pas mal de succès. On a pu aussi rencontrer les mamans des enfants qu'on accueille. Aux Avanchets, comme il n'y a pas de circulation de voitures, les enfants sont plus autonomes pour venir à la maison de quartier, donc les éducateurs ne sont jamais confrontés aux parents. Une autre problématique est celle des ados. Ils sont à peu près 1000 entre 12 et 25 ans. Ce sont des problématiques qui les touchent qui ne sont pas forcément spécifiques aux Avanchets à mon avis.

Est-ce que ces ados sont source de tensions pour les habitants?

Non. C'est plus avec ceux de 18-25 ans. Ils se rassemblent vers le tabac et il y a des problèmes de deal ou des choses comme ça. Ils contribuent à un sentiment d'insécurité. Ils sont très "1220" mais c'est la même chose dans les autres quartiers. Il y a une histoire d'appartenance. C'est l'histoire de la cité d'origine qu'on a beaucoup entendue aux nouvelles en France. J'entends bien qu'on a besoin de ça mais pas à ce point.

Ce sentiment d'appartenance est exacerbé chez ces jeunes?

Évidemment, la précarité, les situations de réinsertion professionnelle ou quand il n'y a pas de boulot, ils doivent s'accrocher à quelque chose. Ils se retrouvent dans l'espace public avec d'autres qui partagent la même chose. Une bande se forme et les violences entre bandes et quartiers en découlent. C'est à mon avis un moyen de survie pour eux. Sans boulot ni argent, que leur famille est suivie par l'hospice général, ils doivent trouver un endroit où se sentir bien et pour eux c'est ça. Ils sont juste là, ils se posent, font leur deal, fument leurs pétards, discutent, écoutent de la musique et puis c'est tout.

Est-ce que des espaces leurs sont attribués par la commune ou la maison de quartier?

Au niveau institutionnel on s'occupe de la population de 6 à 100 ans. On a un secteur pour les jeunes adultes avec un lieu qui s'appelle la BAR (boite à rythme) qui est un espace divisé en deux avec un studio d'enregistrement pour faire de la musique.

Comment fonctionne cet espace?

Il y a des heures d'ouverture, trois fois par semaine en soirée. Ils peuvent venir enregistrer leurs sons, faire de la musique. Il y a un animateur spécifiquement là pour eux. Il essaie mais c'est compliqué, de les aider à s'intégrer, faire des CV, etc... Il fait un travail d'accompagnement. Parfois ça marche, parfois pas. On organise des rendez-vous et ils ne viennent pas. C'est cette population qui est comme ça, c'est très complexe et pas spécifique aux Avanchets. Ici ce sont les deux grands axes routiers qui freinent l'envie de sortir du quartier pour faire autre chose. Il y a une fierté à appartenir aux Avanchets. Certains déménagent mais reviennent voir leurs copains.

Au niveau des seniors, il y avait un club des aînés mais il a été dissous. On travaille avec d'autres institutions. On fait des repas tous les 25 jours. Il y a un espace le lundi après midi dédié aux multimédias parce que ce n'est pas simple pour eux. Le gros problème est celui de l'isolement. Elles habitent ici depuis longtemps et le quartier ne les aide pas. Il y a peu d'activités pour eux, peu d'infrastructures. Ils doivent sortir et c'est difficile pour eux.

Est-ce que des espaces sont dédiés à créer des liens entre les générations?

Oui, nous on est dans l'intergénérationnel. Il y a une association qui s'appelle fêtes-Avanchets qui fonctionne très bien. Avec la première vague de covid, des jeunes adultes se sont mobilisés spontanément pour faire les courses pour les seniors. Le sentiment d'appartenance s'étend aux plus âgés et pour le coup on ne retrouve pas ça dans les autres quartiers.

Quelle est l'image qu'on se fait des Avanchets?

Pas bonne. Quand j'ai appris que j'allais travailler aux Avanchets, il y a eu de l'appréhension. De la famille est venue me rendre visite il y a quelques années et ils m'ont dit "ah mais c'est le bronx ici". L'architecture joue beaucoup et je trouve que c'est mal entretenu. Il y a toujours de la saleté qui ne donne pas une bonne image. Il y a un très fort sentiment d'insécurité. Il n'y a pas beaucoup de lumière le soir, certains passages sont très sombres. En ce moment, pour des raisons sanitaires, on n'accueille que les mineurs. Les mamans doivent rester dehors et on leur offre du thé. On a mis en place une charrette pour distribuer du thé. Une maman m'a approchée pour me dire qu'elle craignait pour sa fille de servir du thé à 18h. C'est l'obscurité qui contribue à ce sentiment.

Qu'est-ce qu'il manque au quartier?

L'entretien de l'extérieur, il y a beaucoup de déchets. Il manque des ampoules. Les lumières sont là mais les ampoules ont été enlevées. C'est pour décourager les jeunes de se rassembler. Et il faudrait rajouter davantage de locaux communautaires. Il y a un vrai manque à ce niveau.

Est-ce qu'on peut faire quelque chose contre cet enclavement?

Non. On essaie autant qu'on peut d'organiser des activités à l'extérieur. Avant un bus rentrait dans les Avanchets. Maintenant il n'y a que le tram et il faut aller à l'extérieur. En tant que professionnel on a beaucoup à faire pour les familles et l'isolement. Pour les jeunes adultes, notre travail ne suffit pas. Certains problèmes dépassent leur mandat. La drogue implique du trafic et des problèmes psy qui ne rentrent pas dans notre domaine. On s'occupe de la réinsertion et la mise en place d'espace en termes de culture mais il y a des problèmes qu'on ne peut pas régler. Par rapport aux familles on est aussi très limités.

Est ce que vous manquez de moyens?

Oui. Et il faut aller les chercher. On fait en permanence un travail d'explication. D'un mandat politique à l'autre, il faut être capable d'adapter notre discours pour faire comprendre notre travail.

Alassane 17 ans, habitant

Tu habites aux Avanchets depuis quand?

Depuis que je suis né.

**Est-ce que tu peux me donner ton point de vue sur le quartier en général?
Qu'est-ce qui est bien ou pas?**

Le vivre ensemble est bien. Il y a une bonne ambiance entre les habitants, on le ressent surtout en été. C'est une grande famille.

Tu fréquentes surtout des gens du quartier?

Oui même si j'ai des amis en dehors du quartier.

Quels espaces vous utilisez du coup en été?

Il y a un parc en bas de chez moi, c'est le préau de l'école du Jura. On se pose toujours là bas en été, c'est notre QG. Pour moi et mon groupe de potes en tout cas, il y en a qui vont à d'autres endroits.

Il y a assez d'espaces pour vous?

Oui il y en a assez. Ceux qui veulent jouer au basket peuvent. On n'a pas besoin d'énormément de place. Il nous faut surtout des bancs et on peut rester deux semaines sans rentrer chez nous. Après peut être que ceux qui ont des enfants ont besoin d'aires de jeux mais moi pas.

Qu'est-ce qui manque?

De la propreté, il y a trop de rats, surtout à Jura. A côté du terrain de basket il y a des rats sous l'escalier. Je sais qu'il y en a aussi vers certaines poubelles. Ils installent les pièges à rats dans des rues où il n'y a pas de rats.

Tu penses que le quartier a une bonne image?

Ça dépend de qui, selon la génération. Je pense que les plus vieux ont une mauvaise image. Par rapport aux anciennes histoires de bagarres et les bruits de couloirs. Entre les jeunes il y a moins d'a priori. Ça dépend des quartiers, par exemple j'ai des amis de la Servette, s'ils viennent ici ils seront accueillis comme s'ils étaient chez eux. Il y a beaucoup de gens qui viennent aux Avanchets: ceux de Vieusseux ou de la Servette, Cointrin, Vernier, Blandonnex max. Ceux de la Jonction ou de Plainpalais n'oseraient pas trop je pense.

Comment on pourrait changer cette image?

C'est aux gens de se renseigner, moi je m'en fiche de ce qu'ils pensent. Ils pensent ce qu'ils veulent. Certains imaginent tout de suite qu'il y a de la drogue et de l'alcool dès qu'ils voient un groupe de jeunes.

Est-ce que quelqu'un qui ne fait pas partie du quartier pourrait s'intégrer facilement?

Ça dépend vers qui tu t'orientes. Ils traînent qu'avec des gens qu'ils connaissent. Ils seront méfiants si tu essaies de les approcher.

Le fait que je sois une fille le rend plus compliqué?

Les groupes se mélangent très peu aux Avanchets. J'ai que des groupes de potes garçons. Je ne crois pas en l'amitié fille-garçon. Il y aura forcément une mauvaise pensée d'un côté ou de l'autre, sauf peut-être si le garçon est gay.

Est-ce que tu as une fierté particulière en habitant ici?

Ouais je suis vraiment content. Les liens que tu crées avec des gens sont forts. Quand tu te trouves au milieu des bâtiments, tu te sens en sécurité à l'intérieur. A la première vague de covid quand il faisait chaud la ville était déserte alors qu'aux avanchets les espaces extérieurs étaient pleins, on se sentait en sécurité. Il n'y avait plus de place pour s'asseoir. Je ne me vois pas habiter quelque part d'autre.

Tu voudrais t'installer aux Avanchets plus tard?

Sans mentir, quand je vois les nouvelles générations je n'ai pas envie que mes enfants soient comme eux. Ceux qui ont 14-15 ans sont trop dans la bagarre.

Est-ce que l'architecture des bâtiments à une influence sur ce genre de comportement?

Non, je ne trouve pas que les infrastructures soient mauvaises, au contraire, avec les couleurs et tout. ils prennent des mauvais modèles dans le quartier qui font de l'argent sale. Les petits prennent exemple sur ça alors qu'ils pourraient faire autre chose.

Est-ce que tu revendiques le fait de venir des Avanchets?

Non quand même. Comme je l'ai dit, certains ne voient pas ça bien. Je ne le cache pas mais je ne le montre pas spécialement. Je serai toujours attaché au quartier. Ça fait partie de mon identité.

Nasser travailleur social hors-murs

Tu peux m'expliquer quel est ton lien avec les Avanchets?

Je suis travailleur social hors murs, je fais partie de la même fondation que l'éclipse, on travaille pour la FASE. Notre particularité c'est qu'on n'a pas de murs. On a des bureaux pour accueillir les jeunes mais le gros du travail se fait sur le terrain. On a un public cible entre 12 et 25 ans. Je nous définirais comme généralistes: on va soit traiter des situations soit orienter vers d'autres services.

Tu travailles spécifiquement aux Avanchets?

Non mais je connais bien le quartier parce que j'ai travaillé avec éclipse pendant longtemps. J'ai vu différentes générations de jeunes mais on est rattachés aux 5 quartier de Vernier: Avanchets, Châtelaine, Libellules, Vernier-Village et Lignon. Ce soir je suis en tournée. On tourne toute la semaine, on va voir les jeunes, on discute avec eux. On ne vient généralement pas avec des projets vers eux, mais c'est le plus souvent spontané.

Quelles sont les problématiques les plus courantes aux Avanchets?

Chez les jeunes, l'insertion professionnelle. Sociale aussi. Beaucoup d'endettement très jeunes. Souvent à partir de 18 ans on est considéré comme adulte et on n'a pas le bagage nécessaire pour gérer les questions administratives. Assurances, impôts, etc... Quand les parents ne gèrent plus, c'est compliqué. La plus grosse partie des dettes est liée aux assurances. Après ça peut être aussi des factures de téléphone ou d'autres extras. Après c'est scolairement. Le fait d'arrêter les études, et de plus en plus jeunes. À 15-16 ans après la scolarité obligatoire. À Genève maintenant il y a un système qui s'appelle FO18 qui permet de garder les jeunes pour trouver une formation. On constate que ce programme a été mis en place parce qu'ils ne continuent plus leur scolarité après le cycle.

Qu'est-ce qu'ils font quand ils arrêtent?

Et bien ils galèrent. C'est là qu'on commence à intervenir. Ce sont souvent des effets de groupe, donc ils se retrouvent entre potes, commencent à traîner dehors, à consommer, pas forcément faire des bêtises mais entrent dans un engrenage dont il est difficile de sortir. On avait des craintes par rapport au Covid mais on a quand même pu trouver des activités ou autres pour éviter que ce soit une année à rien faire. Plus on reste sans activité, plus c'est difficile de trouver. Il faut pouvoir orienter le plus vite possible. Parfois on y arrive, parfois pas. On essaie pas de placer les jeunes à tout prix mais on essaie de faire comprendre que tant qu'il a des ressources autour de lui qui l'accompagnent ce n'est pas perdu. On essaie d'être présent et facilement atteignable s'ils ont un besoin particulier. On est le premier contact qu'ils ont avant d'être confrontés à d'autres structures. On n'a pas non plus de comptes à rendre ce qui nous permet de ne pas les presser et de pouvoir créer un lien de confiance avec eux.

Est-ce que créer ce lien de confiance est important?

Oui, moi je travaille sur la commune depuis 10 ans et les 18-25 ans en tout cas me connaissent assez bien. Les plus jeunes viendront plus tard. Les activités comme organiser un tournoi de foot ou partir au ski permettent de créer un premier lien et comprendre la situation du jeune.

Beaucoup de jeunes viennent vers toi?

Oui quand même, je ne compte pas combien de personnes je suis mais c'est assez facile et je reste occupé.

Quelles sont les problématiques spécifiques au quartier?

Il y a des lieux publics qui sont pas mal fréquentés, qui peuvent poser des problèmes au niveau des habitants et qui créent des tensions. Le trafic rend aussi les choses compliquées. Des lieux permettent aux jeunes de s'impliquer dans d'autres projets. Un lieu à disposition des jeunes dans lequel on pourrait les responsabiliser avec un travailleur social qui prendrait ses distances petit à petit serait idéal. L'idée est de les rendre acteurs de leur projet. Un lieu existe pour ça: la Barque. Mais ce n'est qu'un seul lieu et ça ne suffit pas vraiment.

Pour avoir discuté avec des gens, ils ont l'impression qu'on n'a pas envie de leur donner des espaces.

Moi je ferais l'inverse. J'essaie de faire confiance aux jeunes. Il y a un équilibre à trouver mais je n'imagine absolument que tout se passera bien à chaque fois qu'on donnera les clés d'un nouveau local. Il faut être réaliste et honnête avec ça, sinon on va droit dans le mur. On va créer des déçus chez les jeunes et chez les gens qui mettent leur espace à disposition. Des beaux projets pourraient être mis en place mais ça prendra du temps.

Est-ce que tu as l'impression que les Avanchets sont séparés du reste de la commune?

Non. J'écoutais ce que les jeunes disaient avant et il y a un fort sentiment d'appartenance. Il y a toujours eu ça mais un exemple concret c'est: si tu mets à disposition un terrain de sport aux Avanchets, Châtelaine va en demander une, Lignon va en demander un, etc... Du coup ça n'encourage pas au partage. Certains vont le faire: le workout du Lignon est utilisé par tous ceux de Vernier. C'est hallucinant parce qu'au sortir du cycle ils se retrouvent au secondaire et tout le monde est mélangé.

Est-ce qu'on peut envisager un lieu commun entre tous les quartiers pour y partager du temps?

Je dirais que la commune est trop vaste pour mettre ça en place. Il en faudrait

plusieurs. Les filles ont moins ce sentiment d'appartenance et seraient plus enclines à se déplacer dans la commune. Les garçons sont plus territoriaux. On a des bureaux aux Libellules qui sont au centre de la commune mais certains ne veulent pas se déplacer.

À quoi est dû cet attachement très fort à ton avis?

J'ai grandi dans les banlieues françaises donc on avait plein de quartiers avoisinants et c'était pareil. Je dirais que les Libellules est le quartier le plus "neutre" et le plus accueillant par rapport à l'extérieur mais je pense que ce manque de mobilité est juste dû à une envie de confort, c'est sécurisant. Ils ne se sentent pas à l'aise en dehors de leur quartier. Ils ont peur du regard de l'autre, ils ont le sentiment d'être jugés. Ils sont jugés dans leur propre quartier donc forcément quand tu sors tu vas être jugé, alors que non. Quand tu vas faire du ski les gens s'en foutent d'où tu viens et ça se passe toujours plutôt bien. Aller au bord du lac pour certains c'est compliqué. Ils connaissent bien ce qui se passe dans leur quartier mais ils ne s'intéressent pas à ce qui se passe ailleurs. Par exemple, l'aide sociale est un droit pour tous mais c'est à Rive.

Est-ce que tu penses qu'il y a une certaine stigmatisation envers eux?

Injustifiée mais ça arrive, oui. Par moment on va les pointer du doigt pour des actions qu'ils n'ont pas commises mais comme ils sont là on part du principe que c'est eux. On prend vite des raccourcis et ça crée à la fois de la frustration et un manque de confiance envers l'adulte. Quand on vient vers eux, ils ont de la peine à croire qu'on va leur faire confiance pour la réalisation d'un projet. Ça prend du temps de déconstruire les mentalités, d'expliquer qu'on est là pour les aider et qu'ils n'ont pas à se méfier. On n'est pas là pour les juger. On te prend comme tu es, peu importe ce que t'as fait. C'est important de leur faire comprendre.

Par rapport à la ségrégation urbaine, est-ce que ça se voit aux Avanchets?

Il y a une zone "locataires" et une zone "propriétaires". Si tu vas te promener dans la zone "propriétaires", tu vas voir une différence. Est-ce que plus que de mettre des choses en place au sein du quartier, notre but devrait être plutôt de faire sortir les habitants du quartier et les ouvrir au monde? Il y a des similitudes entre la Suisse et la France. Ou j'ai grandi on avait un terrain de foot, un centre commercial à 5min, un parc à 5 min, pourquoi prendre le train et aller à Paris? Tant qu'on était ado on n'avait aucun intérêt à faire ça. Le sport est un des vecteurs qui permet de rayonner un peu plus loin. On essaie de proposer des choses qui ne sont certes pas révolutionnaires mais qui permettent de montrer par exemple qu'à 45 min de chez toi tu peux aller au bord du lac faire du canoë ou autre. Sans être dans la consommation juste leur dire que ce monde là leur appartient aussi. Qu'ils ont le droit d'utiliser le reste de la ville aussi.

Salvatorre habitant, ancien animateur à la maison de quartier et danseur de break-dance

Comment fonctionne le quartier selon toi?

La configuration du quartier ne permet pas d'avoir un espace public. C'est petit, confiné et la surface est réduite pour 7000 habitants. Je n'aime pas ce terme mais aujourd'hui c'est plus une cité dortoire. Il y a des groupes de jeunes et jeunes adultes qui investissent l'espace public. A la différence d'autres endroits, c'est un espace clos et un centre commercial énorme se trouve à côté qui a aspiré la vie de quartier. Il y a un centre au milieu qui est là depuis le début mais balexert s'est énormément agrandi depuis et je pense qu'indirectement ça a contribué à faire migrer la vie de quartier. Les jeunes adultes et les enfants dans les préaux sont les seuls à encore s'approprier l'espace. Comme les routes sont au sous sol c'est très sécuritaire pour les enfants. La topographie sépare les piétons et les voitures.

Pourquoi les jeunes adultes en particulier?

C'est un long débat et il n'y a pas de réponse définitive. Ça se passe par cycles. Quand on grandit on a besoin de s'affirmer et s'approprier l'espace. Quand on ne peut pas le faire à la maison on le fait dehors. Et aussi par rapport à la réalité économique: les Avanchets sont systématiquement classés dans les quartiers les plus précaires. Il y a plusieurs raisons: la commune de Vernier n'est pas parmi les plus riches: il n'y a pas Palexpo, il n'y a pas d'industries de luxe qui paient des loyers mirobolants. La population est issue de la classe moyenne et inférieure principalement. Je suis arrivée en 1987, j'ai grandi dans un quartier avec une forte mixité. Un loi sur le logement a été votée en 1992 et les loyers ont augmenté donc beaucoup de gens sont partis. En pleine guerre des Balkans et de conflits en Afrique subsaharienne, des réfugiés s'y sont installés en masse et la mixité sociale s'est appauvrie. Cette précarité est à mettre en relation avec la barre d'immeuble de propriétaires. La valeur de leurs appartements a triplé en 20 ans. Cette mixité sociale en déclin a participé je pense à l'appauvrissement du quartier.

Que penses-tu de l'image des Avanchets?

Il y a toute une mythologie qui s'est créée autour du quartier. Quand je suis arrivé j'avais 10 et c'était un quartier incroyable. Pour un enfant c'était génial, sans voitures et avec des espaces verts. En grandissant on est confronté à d'autres problématiques, on a envie de sortir, etc... Il ne faut pas oublier aussi que c'est le lieu de naissance de la culture hip-hop à Genève. Un des premiers groupes de rap suisse vient d'ici, il s'appelle les Duty Free. IAM faisait leur premières parties de concerts à Bienne. Je fais du Break depuis 25 et c'est parce que j'ai grandi dans ce quartier. Le hip hop se développe dans l'urbain et les Avanchets étaient propices à ça. Par son aspect fermé, les jeunes ont de la peine à décoller

du quartier. Il y a un ancrage fort et un sentiment d'appartenance. J'en connais qui ont 40 balais et qui sont toujours assis sur le même banc. On voit l'influence du bâti sur l'individu. Ils ont vécu les meilleurs moments de leur vie à leur adolescence dans ce quartier. il n'y a pas qu'une réponse, ces problématiques sont multifactorielles. Je peux en parler aujourd'hui parce que j'ai du recul, mais sur le moment on n'a pas intellectualisé ces choses là.

Est-ce que la culture hip-hop est liée au besoin d'exister dont tu parlais?

Oui clairement, c'est une chose fondamentale dans cette culture. Son but est de pouvoir montrer qu'on existe. Elle est née dans le Bronx dans les années 70, on appelait le quartier Little Vietnam. Pour exister les jeunes ont inventé les break, le rap, le graffiti pour créer quelque chose de positif de leurs expériences quotidiennes dans les gangs. Aujourd'hui ça a bien évolué et cette culture s'adapte à la société actuelle. Pouvoir dire "j'existe*" qu'on soit laissé pour compte dans le Bronx en 73 ou noyé dans l'information en 2020 c'est le même besoin de se démarquer. C'est un aspect important. Il faut s'adapter pour exister. C'est bien que la culture hip-hop a su s'adapter. Aujourd'hui elle appartient à la planète entière par son côté populaire et divertissant. En 2024 le Break va aux jeux olympiques. Je pense que c'est lié à l'urbain, c'est le fait d'être dans une jungle de béton qui fait naître le hip-hop. Je ne compare pas New York des années 70 avec les Avanchets mais il y a un certain déterminisme. J'ai vu les pionniers de cette culture à Genève en sortant de chez moi quand j'avais 10 ans. Avec l'effet de mode en plus, c'est attrayant pour les gens qui le côtoient. Certes les graffitis sont élevés au rang d'art, le break est aux jeux olympiques et le rap est le style numéro 1 dans le monde mais il ne faut pas se leurrer, avec viennent les violences, les trafics, les gangs, etc.. Toute cette imagerie n'est pas forcément fondée, il y a une part de mythologie même si là dehors il y a des dealers et des fumeurs de joints. C'est une question de représentation.

Est-ce que ces représentations sont liées à des questions de représentations?

J'avais vu en cours cette citation connue d'Aristote qui critiquait le manque de manières des jeunes à l'Antiquité. Je pense que la stigmatisation des jeunes a toujours existé, même s'il y a des environnements plus propices. Les murs tagués, les endroits délabrés contribuent à donner une mauvaise image. Lors de la construction, les Avanchets ont été pensés pour parquer les étrangers. Il y avait des initiatives xénophobes et l'image est mauvaise depuis le début. Que ce soient les étrangers, la culture hip hop, on peut toujours en faire une imagerie collective négative. Il y a des statistiques sur la délinquance mais elles traduisent plus des problèmes politiques que vraiment spécifiques au quartier. Si on a beaucoup de jeunes dehors, il faut se poser des questions sur le système socio-éducatif. il y a 40 ans quand on arrêtait l'école à 14 ans on allait travailler à l'usine, maintenant ces usines sont à l'autre bout du monde. C'est un choix politico-économique qui a des répercussions sociales dans ces lieux-là. La réponse n'est jamais simple et tout est imbriqué quand on aborde ces questions. Je trouve ce quartier vraiment

chouette. Ils sont en train d'enlever des bancs par exemple. Ca signifie réduire l'espace public.

C'est pour décourager les jeunes de rester assis?

Oui mais ce n'est pas la solution. La différence est que les jeunes investissent l'espace public comparé aux autres habitants. Peut-être pas toujours de la bonne manière mais ils ont ce mérite là. Ce sont les travailleurs sociaux qui auront plus de travail. Ils vont simplement se déplacer ailleurs. Le risque est qu'ils commencent à investir des espaces privés comme des parkings et que les habitants s'en plaignent. Les travailleurs sociaux font le pont entre architectes, politiques et habitants. On ne peut pas présager des usages, les habitudes changent. Les jeunes dehors étaient là il y a vingt et ils sont là aujourd'hui. Il faut absolument en tenir compte dans les processus d'aménagement. Les gens vont s'approprier les espaces et les usages évoluent. Les jeunes ne se posent pas aux mêmes endroits que moi quand j'avais leur âge.

Qu'est-ce qu'il y aurait à améliorer?

C'est compliqué. Quand tu vis dans un quartier on ne peut pas trouver de solutions qui conviennent à toutes les sensibilités. Par exemple, on a mis en place un parc de street WorkOut. Ce projet a mis deux ans à aboutir. Quand on a commencé ce projet, des habitants sont venus vers moi à la maison de quartier pour me dire en face qu'elle ferait son possible pour que le projet ne voie jamais le jour. Quelqu'un qui achète son appartement n'a pas la même vision qu'un locataire. Certains pensent qu'ils ont plus de droits alors qu'elles ne sont pas légitimes de décider ce qui est bon ou pas pour la collectivité. J'aime bien partir de l'utopie. J'utiliserais les toits pour en faire quelque chose l'été. des choses pour les jeunes. Un café communautaire, beaucoup de choses. Des espaces de vie en commun, de rencontres. Enlever des bancs et bétonner n'a pas vraiment de sens pour un quartier. Au Japon, qui est très bétonné, ils font un effort pour s'approprier l'espace, le penser comme un jardin. Ici on a toutes les nationalités du monde et il n'y a pas de réponse toute faite mais j'essaierai en tout cas d'améliorer les espaces de vie en commun ou en tout cas d'en créer.

Tu penses qu'il y aurait un moyen de désenclaver le quartier?

Peut être mais c'est compliqué de part son architecture. C'est une ville dans la ville. On peut trouver des moyens de faire entrer la culture dans le quartier. Il y a quelques années on a organisé une exposition avec le MAMCO en plein milieu des Avanchets en utilisant le centre oecuménique. Soit on abat les murs, ce qui m'étonnerait, soit on construit des ponts pour relier le quartier à la ville. Je ferais intervenir des artistes pour peindre les façades, rien que ça. A travers l'art et le sport on peut désenclaver. Même s'il y a des forces au sein même du quartier qui lutteront contre. Chaque individu a ses propres aspirations. Certains ont acheté presque un million leur appartement et pensent avoir droit au calme et à la tranquillité. Je pense qu'il faut lutter contre ce genre de mentalités. Il faut

créer des espaces de vie. Il y a des milliers d'idées mais il faut de l'argent et de la collaboration, qui sont difficiles à trouver.

Tu penses que l'image négative décourage les habitants à sortir en les créant un sentiment de stigmatisation?

Peut être quand on est jeune mais je ne peux pas parler en leur nom. Quand j'étais jeune, oui on était stigmatisé. Il y a un imaginaire collectif que certains aiment cultiver. Je comprends que quand on est jeune et qu'on sort en bande, on renforce ce sentiment. Aujourd'hui j'essaie de montrer un autre visage des Avanchets.

Est-ce que tu as un sentiment d'appartenance fort envers le quartier?

Oui, en tout cas ça l'a été par rapport à la culture hiphop, au break, au fait d'aller dans d'autres pays. Aujourd'hui j'ai évolué, même si je dis toujours, je suis content de mon parcours autant dans le hip hop que ma scolarité. Je pense que cette fierté m'a aussi amené où je suis maintenant. Encore une fois, il y a 25 je n'aurais pas eu le recul nécessaire pour dire ça.

Est-ce que tu es au courant de ce que font les jeunes en ce moment?

Il y en a beaucoup qui rappent, là il y en a un qui commence à monter. Makala vient des Avanchets. On a Kenzie qui monte dans le rap. A l'époque c'était tous les éléments de la culture qui étaient représentés. Maintenant c'est surtout le rap, mais c'est là où il y a le plus d'argent et que ça marche. Il y a un ou deux beatmakers et DJs aussi. Cette culture a besoin de la rue. Si tu n'as pas la street credibility nécessaire tu ne perces pas. C'est une culture qui évolue constamment, ça n'a rien à voir avec l'époque où moi j'ai commencé le Break.

Est-ce que les Avanchets sont une exception à Genève pour toi?

Je dis toujours que j'ai eu la chance de voir cette culture arriver aux Avanchets et que les autres c'est des copieurs. On était les premiers à écrire notre code postal sur les murs. Il y a d'autres quartiers propices à ça, comme les Palettes, mais les Avanchets étaient les premiers. Pour moi si les politiques décident qu'il peut se passer des choses intéressantes quelque part, il va s'y passer des choses intéressantes. Les processus de gentrification ne se font pas partout de la même manière. Mais supposons qu'on fasse revenir de l'art dans les Avanchets, peut-être qu'un autre type de population aura envie de s'installer ici. Il faut intervenir quoi qu'il arrive sur le bâti. Ils sont en train de rénover tout actuellement. Ça montre qu'il faut revaloriser le quartier. Enlever les bancs n'est pas une bonne idée à mon avis. Si on veut changer des choses dans le quartier il faut que ça passe par le bâti. Il y avait une association d'habitants mais maintenant plus, parce que c'est du bénévolat et ça demande du temps.

Est-ce que tu es au courant de la volonté de faire entrer les Avanchets au patrimoine?

Je ne savais pas du tout. C'est à double tranchant. L'idée est bien de mettre en valeur l'histoire du quartier. Quand on était gamins on pensait que ça représentait un papillon. Ici les appartements sont traversants et de grande qualité. Ça peut aussi freiner les initiatives qui toucheraient trop à la structure. Après c'est grâce à la contrainte qu'on devient créatif. On avait un projet pour que les habitants investissent la pataugeoire mais ça a été d'une complexité incroyable avec des habitants contre. Les coûts étaient élevés et dans le processus administratif tout est fait pour que ça n'aboutisse pas. Pour rendre le projet accessible aux habitants, ce sont des processus longs et coûteux. On doit donner l'impression aux habitants que c'est possible de mener à bien un projet. Pour le projet de Street Workout, la régie n'a rien voulu entendre, c'est la commune qui a dû donner un bout de terrain. Installer une poubelle est compliqué: il faut passer par plusieurs organismes avec des rendez-vous dans l'année. Les habitants n'ont pas envie de s'engager là-dedans et sont découragés d'emblée. C'est une volonté politique de diviser pour mieux régner. Valoriser les bâtiments est génial, mais ça sera une complication supplémentaire pour les initiatives des habitants. L'espace public est fait pour être pris.

Tu penses quoi à propos du quartier de l'Etang?

C'est un quartier qui sort de terre. Est-ce qu'il a été réfléchi autrement que par le prisme de la problématique de logements? Qu'est-ce qui a été planifié au niveau socio-culturel? Ça se pense en amont, il faut aller voir les gens. On aurait voulu participer à ce genre de projet mais on ne nous a jamais demandé notre avis. Ils ont fait ça entre architectes et urbanistes sans demander l'avis des gens. Leurs discours d'intentions sont bien jolis mais ce n'est jamais vraiment participatif. Coordonner les politiciens, les architectes et tous les acteurs est long et prend énormément de temps. Moi j'essaie d'apporter ma vision sur les usages et les êtres humains. Les architectes sont réticents car ils croient qu'on essaie de faire leur travail à leur place, mais je n'y connais rien en matériaux, vitrages ou longueur de vis. Par contre je peux dire comment les gens vont s'approprier l'espace et vivre au milieu de ces constructions. Moi je n'ai pas de plans mais je peux montrer des photos, comment les gens vivent et interagissent.

Les Palettes

Smult 30 ans, habitant de l'Etoile

Tu peux te présenter et expliquer ta relation avec le quartier?

On m'appelle Doudou. Je suis arrivé de Côte d'Ivoire à 13 ans, rejoindre mes parents qui habitaient aux Palettes depuis 5 ans.

Tu penses rester ici?

Je pense rester aux Palettes. J'ai habité un moment à Carouge et j'ai fait mes études à Saint-Gall. Je suis revenu dès que j'ai eu l'occasion et j'ai pris un appartement dans le même immeuble que celui où j'ai grandi.

Quelles sont tes habitudes par rapport à l'espace dans le quartier?

Généralement on restait dans le quartier car il y a tout et on y était le plus à l'aise. Que ce soit le foot, la maison de quartier, la maison civique ou on jouait au billard ou autre. En été, on allait parfois en ville.

En hiver, quand il fait froid?

On restait à la maison civique après l'école en semaine. Jouer au billard ou au babyfoot.

Est-ce que tu as créé une communauté dans le quartier?

J'ai de la famille et des amis en dehors mais mes amis proches avec qui je partageais 90% de mon temps venaient du quartier. Depuis on a grandi, le tissu amical s'est élargi, chacun a sa famille. On se voit encore de temps en temps mais ce n'est plus la même chose.

Tu envisages de rester aux Palettes?

Si j'ai le choix, je reste aux Palettes, oui.

C'est un bon endroit pour élever des enfants et avoir une famille à ton avis ?

Pour moi c'est le meilleur endroit. Je ne suis pas ici par défaut, au contraire, je reste au Grand Lancy par attachement.

Tu te définis comme Lancéen avant tout?

Bien sûr, j'ai plus grandi à Lancy que dans mon pays d'origine.

Il y a des mauvais côtés?

La presse essaie de montrer le quartier comme défavorisé. Les jeunes n'ont pas assez d'espaces. Déjà nous on avait des limitations : on utilisait un ordinateur pour 18 personnes par exemple. Je pense qu'ils le vivent comme une frustration encore aujourd'hui personne n'essaie d'aller vers eux pour leur demander ce qu'ils en pensent. S'ils sont dans les allées c'est par défaut, il n'y a pas vraiment d'activités qui leur sont proposées. Certes la maison de quartier essaie de proposer des choses mais imagine si tous les enfants des Palettes allaient à la maison de quartier, ce serait impossible. Il n'y a juste pas de place.

Qu'est-ce que l'étoile représente pour toi ?

Le centre des Palettes. Je suis biaisé parce que j'y ai toujours habité mais c'est notre symbole.

Est-ce qu'il y a un fort sentiment d'appartenance ?

À l'étoile on a été stigmatisé très tôt. Au collège quand je disais que je venais de l'étoile on me traitait de racaille, on me collait tout de suite une étiquette. Je savais que je devais me tenir à carreaux. Si un stylo se perdait, on se tournait vers moi tout de suite. Tel qu'on est décrit dans la presse, ce n'est jamais en termes élogieux. Ici, le 1212 est important : ça a toujours été notre symbole, on le taguait sur notre cartable, nos cahiers. J'ai plus été discriminé parce que je venais des Palettes que parce que j'étais noir.

Sandro travailleur social à la maison de quartier

Quel est ton point de vue sur le quartier et ses problématiques ?

C'est très particulier, on a trois quartiers en un. C'est difficile de parler des Palettes comme un espace homogène. L'étoile est constituée d'une population très précarisée, multiculturelle et souvent sans papiers. Il y a eu des améliorations parce qu'à l'époque certaines parties étaient vraiment insalubres. On a parfois l'impression de traverser une favela. Certaines allées cristallisent beaucoup de tensions et d'insalubrités, je pense au 62-64. C'est l'endroit où les grands ados et jeunes majeurs se réunissent historiquement. Ils peuvent être 30 ou 40 personnes, il y a eu des incendies, du deal et la population a peur de la jeunesse. On se demande si c'est l'insalubrité qui a provoqué le vandalisme ou le vandalisme qui provoque l'insalubrité. C'est un cercle vicieux. Certains habitants en parlent mais la plupart restent silencieux et subissent.

Du côté de Bachet, il y a moins de personnes dans les allées. C'est intéressant parce qu'ils ont construit un terrain de sport en collaboration avec les jeunes mais la commune a construit ça sans concerter les principaux intéressés. Tout est en béton et en métal. On part du principe que ce sont des casseurs donc on leur fait de la merde. Ce bâtiment du coup est le "joyau" de la commune et sert de levier politique : on ne voit pas de quoi vous vous plaignez vu que vous avez ça à disposition. Mais il n'y a aucun moyen pour les jeunes de s'approprier cet espace. Parfois le quartier défraie la chronique dans les journaux et ça nous pose problème. C'est parfois une fierté pour les jeunes qui créent un imaginaire autour de "la cité" auquel ils s'identifient. Ils aiment le côté "ghetto". Quand ils ont enlevé la maison civique et qu'on était dans des conteneurs temporaires, sans chauffage et qu'ils pouvaient écrire et peindre les murs ils étaient aux anges. Au moment d'emménager dans des locaux tout beaux tout neufs, certains n'ont pas suivi. C'est trop clean.

D'où vient cette vision romantique du ghetto?

Par les médias. On a l'exemple des cités françaises qui sont des parcs à chiens. Ils entretiennent ce fantasme d'être dans la merde et de se victimiser, parfois à raison. La précarité est présente, mais ceux que ça touche ne sont pas forcément ceux qui jouent le plus aux caïds. Il y a des centaines de jeunes donc on ne peut jamais généraliser.

Est-ce qu'il y a une stigmatisation de ces jeunes-là?

Oui c'est une réalité qui alimente leur victimisation et cette petite délinquance. C'est une fierté pour certains d'être dans un quartier chaud. Les médias, la police et la répression rentrent totalement dans ce jeu-là. Les gamins adorent se faire courser par la police, c'est à la fois un jeu et une fierté. Il y a aussi le fait de reproduire ce que les grands ont fait. Ça fait 25 ans que ce quartier a cette réputation ; il y avait un drive-in dédié à la drogue. Il faut lever très haut le 1212

pour montrer qu'on est à la hauteur des anciens.

Est-ce qu'il y a un côté territorial ?

Oui absolument. Je me souviens de certains qui n'osaient pas sortir du quartier parce qu'il y a des embrouilles avec un tel ou un tel du quartier d'à côté. Ces derniers temps ça a un peu changé : avec les réseaux sociaux ils sont au courant de ce que font les autres et ils entrent plus facilement en contact. Il y a des alliances qui se font. On parle entre travailleurs sociaux de violences inter-quartiers avec une notion identitaire très forte. Ce qui est perturbant aussi par rapport aux médias c'est qu'on se focalise sur l'aspect négatif alors que beaucoup de choses positives se passent: des jeunes créent des associations, s'engagent dans des actions solidaires, se mobilisent, font de la musique, des réalisateurs, il y a beaucoup de talents. Un des jeunes qui fait office de modèle positif s'appelle Dylan et fait de la photo, de la vidéo, des clips. Il aime ce côté rue qui fait partie du quartier et en même temps il est très positif pour les jeunes parce qu'il est en contact avec les jeunes et qu'il est reconnu au niveau professionnel par la HEAD ou la RTS. Il se mélange à d'autres populations et montre qu'on n'est pas obligé de rester replié uniquement sur le quartier, tout en montrant que des belles choses s'y font.

Il y a une grosse frustration de la jeunesse de ne pas être entendue, que ce soit par le monde adulte, politique ou même du travail social. C'est lié à l'histoire du quartier. On fait parfois des choses en pensant bien faire alors que ce n'est pas la bonne solution pour eux. Ils sont parfois dans la confrontation et on doit accepter cet état à cette période de leur vie mais on voit quelques années après les résultats de l'impact qu'on a pu avoir sur eux. C'est l'avantage de notre structure. Aujourd'hui la commune nous intègre de plus en plus dans les projets pour comprendre comment les gens s'approprient l'espace public.

Il y a une certaine résignation aussi. Avec tellement d'histoires de gens qui sont en galère, que ce soit à cause de leur situation irrégulière en Suisse qui ne leur permet pas de trouver du travail, certains sont laissés pour compte à leurs 18 ans. De plus en plus, je suis confronté à des jeunes qui n'aspirent à rien. Leur rêve à 13-14 ans est de devenir logisticien ou caissier. On essaie de leur montrer que ces rêves peuvent se concrétiser et on essaie de leur trouver des modèles positifs. Voir qu'ils n'ont pas de débouchés font qu'ils ne se rendent pas compte de l'impact qu'ils peuvent avoir sur la société.

Dernièrement il y a beaucoup d'immigration en provenance des Balkans et qui restent beaucoup entre hommes. On essaie de travailler avec les enfants pour montrer une autre vision du vivre ensemble. On peut être étonné aussi que parmi eux il y ait beaucoup de pères au foyer et que les structures évoluent. De supers liens se font et c'est génial.

Comment ce projet de maison de quartier a été prévu et réalisé ? Depuis qu'il a été abouti, est-ce qu'il répond aux attentes initiales ?

C'est un projet de longue date, sur lequel on travaille depuis 20 ans. Une votation à l'époque l'avait balayé. Ca a été repris il y a une douzaine d'années et les

politiciens de l'époque, malgré leur positionnement à gauche, nous ont toujours dit qu'on ne nous laisserait pas avoir un impact significatif sur la construction. On a quand même fait des dossiers avec l'association pour montrer les besoins de la commune en termes d'infrastructure, dossiers qu'il n'ont pas partagé semble-t-il avec les architectes de l'époque.

Qu'est-ce qui a fait obstacle? les architectes ou la commune?

Les architectes ne sont jamais venus nous voir. A mon avis ça devrait faire partie de leur devoir de consulter les associations pour lesquelles leur futur bâtiment va être mis à disposition. On a été très peu impliqué. On nous a montré les plans quand tout était fini et nos remarques n'ont pas été prises en compte. L'administration de l'époque nous considérait comme simples locataires et ne comprenait pas notre rôle dans le quartier. On a été frustré en investissant les lieux. C'est encore aujourd'hui compliqué d'installer des choses pour faire des activités l'été ou autre. Le conteneur que tu vois là bas est le résultat de deux ans de négociations.

C'est une question économique?

Le projet a coûté des dizaines de millions donc je ne pense pas. Je pense que c'est une question de conception de la politique. Je ne parle pas de gauche ou de droite mais de verticalité ou d'horizontalité. Il y a une vision ou on offre une prestation qui s'oppose à une vision ou on essaie de faire participer les acteurs du projet. Ils ont envisagé les lieux comme un espace administratif, avec le désir de rester maître de la situation. Les jeunes sont des invités qui viennent faire des activités puis repartent, ils n'ont pas à s'appropriier l'endroit. Il n'y avait aucun désir de responsabiliser les gens. Il y a une confrontation d'idéologie: nous on fonctionne de manière horizontale dans l'association. Ce n'est pas le cas de ceux qui prennent les décisions.

Quels sont les principaux problèmes avec ce projet?

On aurait souhaité un espace de rencontre tout public complètement ouvert avec la possibilité de cloisonner. On a conscience du besoin de délimiter les espaces: si les enfants viennent et s'approprient l'espace, les ados vont aller ailleurs. Ils ont besoin de leur cocon à certains moments. On avait besoin d'espaces modulables. Les couloirs sont des espaces perdus pour nous. On essaie de se les approprier en mettant de la couleur et en peignant les murs mais on ne sait même pas si on a vraiment le droit.

Il manque particulièrement un espace de spectacle. Quand on fait de l'animation c'est la base: la musique, le théâtre. Tout ce qui est à la racine de notre boulot c'est de l'éducation populaire. Ne pas avoir de salle pour ça est une catastrophe pour nous.

On manque aussi d'espace de stockage pour avoir de l'équipement et assurer une certaine polyvalence.

Les aménagements extérieurs sont insuffisants. On a besoin d'être en contact avec l'espace public, ça fait partie de notre métier.

Comment sont utilisés les espaces entre les blocs?

On peut quand même utiliser cet espace en cas de pluie. C'est illuminé la nuit donc c'est aussi positif. L'endroit a du potentiel et la commune est ouverte aujourd'hui aux propositions de décorations. Un des enjeux est de faire comprendre ce qui se passe à l'intérieur quand on passe à côté. Les gens pensent que c'est une administration communale. On aimerait que ça soit vivant, pas seulement au niveau des activités mais aussi esthétiquement.

Une inquiétude qu'on avait était par rapport au tram parce qu'il n'y a aucune barrière ni rien et qu'on est avec des enfants. Ça n'a pas vraiment été pris en compte.

Quel est le rapport des jeunes avec cet endroit? Tu me disais avant que certains qui ont vécu cette transition ont un peu laissé tomber.

Avant c'était que des ados. Aujourd'hui ils doivent partager l'espace avec les plus jeunes. Il y a aussi le côté trop neuf et propre du bâtiment qui peut rebuter. D'autre part aussi ils ne veulent pas être vus, par les parents, les enfants et veulent rester entre eux, ce qui est compréhensible aussi. Il y a une mixité qui est positive, même si d'autres préfèrent quand même occuper les allées. On a eu quelques soucis avec des jeunes dont le groupe d'amis s'est éloigné. On a des règles de vie qui sont mises en place et après plusieurs avertissement il faut faire quelque chose en échange pour pouvoir revenir. Il faut que la sanction soit valorisante, le but est de les ressouder avec la communauté. Ça peut être préparer un repas pour les autres par exemple. Certains ont refusé de rentrer dans cette démarche et ont forcé leur entrée pour revenir. Le fait qu'on soit resté sur nos positions a fait qu'ils ne sont pas revenus et leur groupe d'amis les a suivis. Même dans ces circonstances le groupe ne va jamais loin et on les croise quand même, même s'ils ne viennent plus à l'intérieur.

Les sous-sols sont très convoités. C'est un endroit qui fait ghetto et qui les cache. Ils n'ont plus vraiment de place dans l'espace public. Ce n'est pas parce qu'ils fument des joints qu'ils amènent de l'insécurité. Il y a un fantasme selon lequel la police peut résoudre ces problèmes mais il faut être réaliste. Le monde adulte rejette les jeunes de l'espace public. Sur dénonciation de la commune, la police s'est permise de faire des contrôles au faciès pendant plusieurs mois à cause d'une dizaine qui a posé problème une fois. Au printemps dernier il y a eu une grosse vague de répression qui a fait que des jeunes qui n'avaient aucune animosité particulière envers la police ont maintenant la rage. Maintenant une brigade a été mise en place juste pour faire des contrôles et fouiller systématiquement. Ça ne sert à rien à part créer de la rancœur. Bien sûr qu'il y a de la petite délinquance, mais les erreurs d'un petit groupe se répercutent sur tous les autres. Notre but est de les responsabiliser et de les rendre autonomes en leur faisant confiance. Ce genre d'initiatives est contre-productif et mine notre travail.

Au niveau démocratique, une majorité des habitants de la commune n'a pas le droit de vote. Il n'y a pas d'espace pour les entendre. Et en plus les jeunes de 18 à 25 ans ne votent pas parce qu'ils ne voient pas l'intérêt de donner leur avis si de toute façon les adultes font ce qu'ils veulent. Il faut pouvoir impliquer les

jeunes à la vie de la commune: être dans la construction plutôt que la réaction.

En architecture, entre le moment où le projet est formulé et le moment où il est réalisé, il y a toute une génération de personnes qui n'y aura pas droit. En tant qu'architecte on peut avoir une idée géniale mais qui mettra vingt ans à se réaliser. Comment trouver un entre-deux entre la réaction qui répond à un besoin immédiat et un projet durable qui ne sera peut être plus d'actualité au moment de sa réalisation?

Dans ce quartier, il y a eu des générations sacrifiées. On a géré des urgences sans traiter le fond du problème. Et le fond du problème n'est pas tel ou tel jeune: il est politique, urbanistique, dans la perception qu'on a de la jeunesse et que la jeunesse a d'elle-même. Notre prochain gros projet est de créer quelque chose d'ambitieux mais c'est un frein car certains ont peur de traiter des problèmes de fond. Ça peut être intimidant pour les administrations car ce genre de projet peut être perçu comme militant. On fait un travail militant. Quand on parle de loisirs ou de vivre ensemble ça peut paraître banal, mais de manière sous-jacente on a aussi envie de créer un autre monde, dans lequel tout le monde a sa place. Pour nous, voir un endroit comme le 62-64 est une honte. Ça nous confronte au fait qu'en tant que travailleurs sociaux on n'est pas capables d'aller parler avec des gens à 100 mètres et de recréer un lien pour qu'ils se sentent libre d'exprimer leurs désirs ou leur mal-être. Ces jeunes-là ne sont pas mauvais par essence, ils ont juste besoin de se retrouver au chaud entre copains. Plus on laisse un endroit à l'abandon, plus il sera dégradé. Ils se sont approprié cet endroit comme ils ont pu mais vu de l'extérieur c'est le symbole d'un dialogue qui n'a pas su se créer.

Mohammed 25 ans, habitant et architecte

Quel est ton rapport avec le quartier?

J'habite là depuis une dizaine d'années. Avant j'habitais à Onex. La première année je n'ai pas trop trainé par ici mais après coup j'ai eu un très bon rapport avec les jeunes et les gens en général ce qui m'a donnée envie de rester un peu plus dans le quartier. Ce qui m'a attiré c'est le mélange des générations et les activités proposées par la commune.

Tu as créé une communauté autour du quartier?

Clairement, on a un groupe très soudé. Ce que je n'avais pas à Onex, qui est beaucoup plus grand, c'est qu'ici tout le monde se retrouve. Même en partant 10 ans, on finit toujours par se réinstaller ici parce qu'il y a quelque chose d'attirant. Est-ce que tu fréquentes d'autres quartiers?

Je travaille à Onex et en prenant de l'âge j'ai plus de moyens donc j'ai plus tendance à sortir. mais même en travaillant à Onex, je rentre manger ici à midi avec des potes. En été, je sortais en claquette et débardeur et je savais que j'allais trouver du monde vers la Poste pour y passer toute la nuit. Ça discute, ça rigole, ça joue aux échecs et tu vois tout le passage.

Qu'est-ce que tu penses de l'aménagement public?

Ce quartier n'a pas très bonne réputation et c'est principalement lié au bâtiment de l'étoile qui est complètement surdimensionné. Il n'y a pas une mixité sociale très étendue. Il y a pas mal de coins où se réunir et où on peut être à l'abri des regards.

Tu penses habiter toujours aux Palettes?

pas forcément mais j'y retournerai toujours en tout cas voir des potes. Il y en a qui ne se sentent chez eux qu'ici. Ils sont nés et ont grandi et changer leurs habitudes est très compliqué.

Est-ce que le quartier a une mauvaise image?

Le quartier à mauvaise réputation mais ça ne sort pas de nulle part. J'ai un regard plutôt positif et beaucoup de choses sont en train de changer. La commune fait un effort et les travailleurs sociaux font un travail énorme pour le quartier et nous en tant qu'anciens on incite les jeunes à ne pas entraver leur travail et être coopératifs. On se rend compte de l'énorme aide qu'ils nous ont apportée: pour la recherche d'emploi, de stage, d'apprentissages. Même aujourd'hui à 25 ans je sais que si j'ai besoin d'aide je peux aller leur demander.

Tout ce travail qui a été fait en amont a porté ses fruits. Tu penses que d'ici 20 ans ce sera encore mieux?

Je pense que oui j'essaie de rester positif. Même s'il y a un côté folklorique à traîner dans les allées parce qu'ils sont dans un délire de musique, de rap et se donnent une attitude de rebelle.

Tu me disais que le quartier ressemble aux cités françaises, est-ce qu'il y a un imaginaire commun à tous ces espaces créés dans les années 60-70?

Ce qui se passe aux Etats-Unis ou en France est difficilement comparable car ça se passe à une autre échelle. Mais je suis convaincu que l'architecture a un rôle là dedans. C'est l'architecture qui crée ces dynamiques. Rien qu'à côté à Planles-Ouates ou l'architecture est plus moderne, plus espacée, moins dense, il n'y a pas cette culture du rap. Le fait que les bâtiments sont imposants, qu'il y ait des espaces cachés amène cette culture. Quand tu es jeune, tu peux penser qu'on ne te comprend pas, tu t'isoles, tu commences à faire ton son, tu t'identifies à des gens qui sont dans le même cas que toi. L'évolution des réseaux sociaux influence aussi beaucoup les jeunes.

Qu'est-ce qu'il manque dans le quartier à ton avis?

A froid, c'est compliqué mais bien sûr qu'il y aurait toujours des choses à faire. On peut imaginer de réaménager mais les bâtiments seraient toujours là, comme les jeunes et les habitants. Le problème est plus profond. J'avais un projet pour le parc derrière l'étoile. Il manquait un point d'eau et j'avais fait des plans pour une fontaine publique. Je l'avais pensée pour une utilisation facilitée à la fois pour les enfants, les personnes âgées et les animaux. j'imaginai un pôle de rencontre, c'était un petit objet. Les plans étaient faits et les entreprises contactées mais j'ai lâché l'affaire à cause des difficultés administratives alors que j'étais en pleines études. Mais après ils ont quand même mis un point d'eau, beaucoup plus simple, donc ça n'a pas servi à rien. On a aussi réussi à mettre en place un échiquier avec une association.

Ces interventions ont un impact d'après toi?

Bien sûr. Pour changer l'image du quartier, c'est un travail sur le long terme. En accumulant des petites interventions au fil des ans, l'image du quartier va s'améliorer. Faire se rencontrer les jeunes et les plus âgés fait qu'ils n'ont plus peur l'un de l'autre et vont s'entraider plutôt que de rester chacun dans leur coin. C'est comme ça qu'on peut faire une différence. Ce qui manque ce sont des lieux d'échange. C'est facile de dire que c'est la faute des bâtiments et du bitume, mais il faut aussi que chacun fasse l'effort d'aller vers l'autre au bout d'un moment.

Est-ce que venir des Palettes est important pour ton identité?

Forcément, c'est là que j'ai mes amis, qu'on a créé une association, qu'on projette

de faire des choses. On veut voir le quartier s'améliorer. Pour moi ce sont les gens extérieurs au quartiers qui nous collent une étiquette. Nous on ne se pose pas la question. C'est plus le cas quand on est jeune, vers 15 ans, et qu'on veut se confronter aux autres quartiers. Maintenant, on est dans une logique de collaboration.

Nadine 26 ans, habitante

Quel est ton rapport avec les Palettes?

Je suis arrivée à mes 10 ans et je suis repartie quand j'avais 23 ans. mes parents habitent toujours ici.

Quels espaces tu utilisais?

Surtout les parcs en étant petite, puis plus tard dans le parcs jaune, le parc rouge, l'étoile, la Poste.

En grandissant, est-ce que tu passais encore du temps dans le quartier?

Pas trop, seulement pour les services quotidiens: la Coop, la Migros, la Poste, la pharmacie. Il n'y avait pas de maison de quartier à l'époque mais on pouvait se mettre dans un parc pour discuter l'été.

Est-ce que tu as une communauté autour du quartier?

Non, je suis restée proche de quelques personnes avec qui j'étais à l'école mais la plupart sont partis.

Maintenant tu vis à Berlin, mais si tu étais restée en Suisse tu serais restée aux Palettes?

Je ne pense pas. Déjà pour ne pas rester juste à côté de mes parents et même si je n'ai jamais eu honte de vivre aux palettes, en rencontrant des gens plus tard, la mauvaise réputation du quartier ne m'a pas donné envie d'y retourner. J'ai eu des remarques et on me caractérisait tout de suite comme pauvre.

Tu n'as jamais eu cette impression en vivant là bas?

Non pas vraiment.

Qu'est ce qu'il y a de positif et de négatif dans le quartier?

Ce qui est génial c'est que toutes les commodités sont proches. Au niveau des transports c'est très bien connecté à toute la ville. Pour ce qu'on pourrait changer, les grands immeubles sont laids mais on ne peut pas les raser. Les parcs sont bien aménagés mais certains remplissent vraiment le strict minimum en termes de jeux pour les enfants. Au niveau culturel, il y avait eu des fresques et de la lumière sur l'étoile mais je pense qu'on pourrait étendre ce genre de concept pour décorer un peu ces grands immeubles. Ce serait sympa d'avoir des cafés et des restaurants un peu plus variés parce qu'il n'y a pas autre chose que des pizzerias. Des initiatives communautaires seraient bienvenues.

Est-ce que tu as ressenti de l'insécurité dans le quartier?

Oui quelques fois. Je n'aimais pas trop passer vers la Poste. Quand j'étais petite, j'évitais de prendre les petits chemins mal éclairés. Ça va beaucoup mieux aujourd'hui mais ma mère me racontait que les vieilles dames de l'immeuble allaient à plusieurs faire leurs lessives à la cave. Il y avait des histoires de bagarre au couteau. Il y a eu toute une histoire de bagarre entre les Portugais et les Kosovars.

Est-ce que les Palettes sont importantes dans la définition de ton identité?

Je n'y ai pas vraiment réfléchi, mais j'ai tendance à dire que je viens plutôt du Grand Lancy que des Palettes dans certains cercles. Mais j'y ai plein de souvenirs et je sais que j'aime beaucoup cet endroit.

Eduardo et Taame 23 ans, habitants et rappers

Est-ce que vous pouvez décrire votre relation avec le quartier?

E: Je suis aux Palettes depuis que je suis arrivé en Suisse, à mes 5 ans. Je suis toujours resté par là, je m'entraînais au Grand Lancy. Je suis parti à mes 19 ans vivre avec ma copine. Je reviens ici tout le temps, déjà parce que j'y travaille et aussi pour voir mes amis.

T: J'habitais aux Acacias quand j'étais bébé mais je ne me souviens même pas de mon déménagement aux Palettes, pour moi j'ai toujours vécu ici. J'y ai fait toute ma scolarité. J'ai habité à gauche à droite ces dernières années mais je revenais toujours aux Palettes voir des potes. J'ai repris une colocation aux Palettes récemment, mais c'est une solution temporaire.

Quel est votre avis sur le quartier? Le positif et le négatif en termes d'équipements?

T: Tout dépend de la tranche d'âge. Il manque de structures d'accompagnement pour les jeunes. Il y avait la maison de quartier mais elle ne me semblait pas accessible à tout le monde. Dans notre génération il y a eu beaucoup de Kosovars et d'Albanais et ils traînaient beaucoup entre musulmans. Des groupes se formaient.

E: Il y a eu des travailleurs sociaux qui étaient présents mais depuis la nouvelle maison de quartier il y a moins d'initiatives pour inclure les jeunes dans des projets. L'ancienne maison de quartier avait un très bon contact avec un petit groupe de jeunes et maintenant que ces travailleurs ne sont plus là leur absence se fait remarquer. Les jeunes manquent d'occupations et si possible il faudrait aussi pouvoir les aider dans leur scolarité. Il y en a beaucoup qui sont en difficulté scolaire.

Sous quelle forme ce genre d'initiative pourrait être mise en place?

E: Ça va dépendre de la tranche d'âge. Même proposer des activités ne garantit pas que les jeunes vont participer. Quand on traîne en bande, on n'a pas envie d'écouter des adultes. Il suffit en général de donner un endroit où s'abriter, regarder des matches ou jouer à la play. Le café communautaire fonctionne assez bien. Il y a d'autres aspects qu'on peut mettre en avant. Ceux qui vont à l'ECG parce qu'ils n'ont pas d'autre choix perdent juste du temps. Leur montrer des possibilités d'apprentissages peut être une bonne idée. C'est un problème du système scolaire: quand on est petit on a l'impression que faire un apprentissage est la dernière solution quand on n'a pas bien travaillé à l'école. Il faudrait revaloriser les alternatives moins scolaires mais qui permettent de s'intégrer.

Le sport est aussi à mettre en avant: le terrain de foot qui a été installé vers Bachet est tout le temps utilisé. L'été c'est beau à voir: il y a de la musique, des barbecues, le terrain est plein et tout le monde joue, c'est une bonne ambiance.

Il faut en mettre le plus possible.

Est-ce que tu penses que le quartier a une mauvaise image?

Oui. Quelques quartiers ont toujours eu cette mauvaise image à Genève et je ne pense pas que ce soit près de changer. Au niveau des habitants, je ne pense pas que ça ait énormément d'impact. Et ça dépend aussi des personnes que tu rencontres, suivant les personnes on peut être vite catégorisé. Le style hip-hop crée pas mal de préjugés. Au collège on m'a plusieurs fois pris pour un pigeon simplement à cause de la façon dont je m'habille. En première année, un prof m'avait approché pour me dire de me réveiller, sans quoi je ne réussirai pas le collège. Il a eu l'air bête quand je lui ai montré mes notes. Un autre prof m'a traité de voleur parce que j'avais le même stylo.

Est-ce que la culture hip-hop se développe en rapport avec le quartier?

Bien sûr. C'est déjà importé des Etats-Unis ou de France. Ils ont les mêmes problèmes à d'autres échelles. On fait bien comprendre aux habitants de ces quartiers qu'ils font partie du bas de l'échelle, du coup ils restent entre eux et développent leurs propres codes. On se reconnaît bien plus dans les rappeurs que dans les "élites".

Qu'est-ce qui a fait que tu as commencé à t'identifier à des gens qui se revendiquent de cette culture?

Par mes relations principalement et il y a aussi une part de hasard. Maintenant cette culture a bien changé et elle est devenue mainstream. Pourtant elle n'est pas plus valorisée qu'avant et dès qu'elle essaie de se faire porteuse de message politique elle ne trouve pas son public. Le rap "sale", même si j'en écoute beaucoup, est mis en avant à mon sens pour entretenir cette division entre les classes sociales populaires et les classes sociales plus élevées qui aiment s'en indigner.

Est-ce que tu as créé une communauté autour du quartier?

Oui totalement. Par la proximité et l'école. J'ai gardé des relations du cycle. Je me reconnaissais moins dans les gens que je côtoyais au collège.

Est-ce que tu aurais envie d'habiter aux palettes plus tard?

Si je trouve un bon appart ici oui, mais je n'ai pas envie de m'installer ici spécialement. Je préférerais même être à la campagne.

Tu sens une différence entre certaines zones du quartier?

Oui, il y a une différence entre le degré de fréquentation et la nature de cette fréquentation.

Tu t'es déjà senti en insécurité aux Palettes?

Personnellement non. Je n'ai jamais eu de raison de faire spécialement attention.

Dylan 25 ans, habitant, photographe et réalisateur

Est-ce que tu peux m'expliquer ta relation avec le quartier ?

J'ai 25 ans et ça fait 22 ans que j'habite dans le quartier des Palettes. J'y habite toujours, à moitié parce que ma copine a un appartement aux Nations, du coup je fais quelques allers-retours, même si je suis plus au quartier que là-bas.

Est-ce que tu prévoies de rester ici dans le futur ?

Je ne sais pas, dans mon idéal oui, mais je pense que je ne rencontrerai jamais une fille qui acceptera, ce que je peux comprendre. Mais dans mon idéal, je pense que oui j'aimerais. Même si je me dis que ça pourrait être bien d'avoir une coupure. Je ne saurais pas répondre à cette question, je pense que je suis plutôt dans le oui.

Pourquoi est-ce qu'une fille elle n'accepterait pas ?

Ce n'est pas un lieu super vivant pour quelqu'un qui n'a pas grandi ici, qui ne connaît pas les gens ici, il n'y a un peu rien à faire en fait. Il n'y a pas de bars sympas, de boîtes sympas.

En plus, moi j'aime tout le temps être dehors avec mes potes, donc ça ne conviendrait pas à toutes les filles. Sachant qu'ils sont juste en bas de la maison. Et je peux le comprendre, c'est un peu immature au final.

Quel est ton point de vue sur le quartier ?

Les bonnes choses dans le quartier, ce sont la notion de partage et de générosité, de solidarité à fond. Le côté très spontané et cash, on ne passe pas par 3 chemins pour se dire les choses. Si qqun il porte un truc de merde, on va le dire. Voilà, on est authentiques, soudés, collectifs, il y a qqch dans la proximité, si on a besoin de quelque chose on sait que celui qui habite au 4e l'a, tout le monde se connaît. Et voilà, c'est cool.

Après dans le négatif, il y a le côté très jaloux, parce que beaucoup de gens sont dans la merde et dès qu'il y en a un qui arrive un peu à s'en sortir, il sort de ce lot et ça crée de la jalousie. « Pourquoi lui il a réussi, et pas moi ». Il y a ce côté un peu mauvais œil, mauvais ressenti par rapport à la réussite de quelqu'un d'autre. Il y a aussi la fermeture d'esprit, on ne va pas trop s'ouvrir à trop de sujets, c'est toujours un peu les mêmes, on ne va pas élaborer à fond nos discussions plus intellectuelles. Ça pour moi c'est un gros défaut d'ici. Vu qu'on se connaît tous il y a aussi vite des ragots qui peuvent arriver, c'est difficile d'avoir une copine et se balader avec elle dans le quartier, si t'as envie de passer un peu inaperçu, d'être discret, ben tout le monde va te voir avec elle. Ça c'est un peu chiant. Puis, franchement, les contrôles de police trop incessants.

Et en termes spatiaux, ou d'équipements et d'infrastructures, est-ce qu'il manque qqch?

Ce qui est bien ici c'est qu'il y a pas mal de centres socioculturels, la maison de quartier, le centre communautaire, les salles de sport.

Et ce qui ne va pas c'est qu'il n'y a pas assez d'endroits où se poser sans déranger les gens. Il manque un peu des espaces pour les jeunes, et jeunes adultes entre 20-30 ans qui n'ont pas forcément envie de prendre un café ou une bière qui veulent juste se poser dehors tranquilles. Pour ça il n'y a pas beaucoup d'endroits et ça le maire l'a même avoué.

Et il y a ce côté où il n'y a un peu rien à faire aux Palettes. Il y a un centre commercial à côté et c'est tout, moi je ne vois pas ce qu'il y a à faire. S'il y avait une rue des bars, bon je ne sais pas si ça marcherait ou si ça serait bon non plus, mais ce que je veux dire c'est que comme il n'y a rien à faire, les gens traînent dehors. Donc ce serait cool d'avoir plus des lieux avec des bancs, des tables où on peut être entre nous et pas déranger les locataires parce qu'on fait du bruit.

Et ce qui ne va pas, selon moi toujours, c'est qu'objectivement c'est moche. Des énormes barres d'immeubles, l'étoile elle est dégueulasse, je trouve que c'est un peu fait n'importe comment. C'est très gris, y'a pas assez de verdure. Je verrai que ça. Ah oui, il manque un magasin d'électroniques, parce que ça moi j'en ai besoin.

Quelle sont tes habitudes de mobilité, qu'est ce qui se passe quand tu vas à l'extérieur ?

On va dire que 5 jours sur 7 je suis au quartier, en moyenne. C'est l'endroit où je me sens le mieux, où je me sens le plus à l'aise, où je connais tout le monde et tout le monde me connaît. Je me sens en sécurité, beaucoup plus qu'ailleurs, c'est le seul endroit où je me sens à 100% en sécurité. C'est là que j'ai toutes mes attaches, mes amis, ou ma famille est toujours, les cousins, c'est mon berceau. Et le reste du temps c'est que je suis en ville pour aller boire des verres, voir ma copine, aller en soirée etc. C'est plus le weekend, les soirs de we, la semaine je suis plus au quartier, à moins que je doive aller faire des choses administratives etc. pas pour aller me poser. Si je veux chiller, je ne fais rien au quartier, je ne fais pas rien dans un parc en ville ou au eaux-vives. À part pour aller me baigner, en été je suis que au lac pour le coup, mais c'est un peu hors du sujet.

Moi je suis plus méfiant quand je suis en ville, je ressens beaucoup plus le regard des gens, je fais plus attention à comment je marche, à mon regard, ma manière de parler avec un inconnu, des gens des magasins, tous les gens qui sont en dehors du quartier j'ai vraiment une autre posture, je fais beaucoup plus attention à comment je suis quand je suis en dehors de mon quartier que quand j'y suis. Ça c'est sûr. Un peu plus sur mes gardes, parce que c'est « l'inconnu », moi je sais qu'il ne peut rien m'arriver ici. Je sais qu'il n'y a pas tous mes potes à côté, je connais sans connaître, j'ai une posture un peu plus gênée, je reste à l'aise mais pas à 100%.

Est-ce que tu ressens un regard stigmatisant par rapport au quartier ?

Oui 100%, pas tout le monde évidemment, mais dans la tranche d'âge des plus de 50 ans à 1000%. Je vais te sortir une statistique qui ne vaut rien, mais dont je suis sûr c'est que 80% des gens de plus de 50 ans ils ont peur de venir aux Palettes. Pour eux c'est une zone de non droit parce qu'ils lisent trop les journaux, et les journaux ils sont à fond, rien qu'aujourd'hui il y a un nouvel article qui est sorti. Et puis même dans nos tranches d'âge. Même si on est dans une ville où les gens sont plutôt de gauche donc ça va, parce que les gens s'interrogent plus plutôt que de se dire « olala c'est chaud là-bas », ils se demandent si c'est vrai ce qu'on entend. Mais c'est vrai que quand on entend « Palettes » à Genève, personne ne va se dire « ah trop cool, on va se poser là-bas ». On se dit que c'est un quartier un peu chaud, que ça craint. Après à tort ou à raison, je n'en sais rien s'ils ont raison de penser comme ça. En même temps quand on n'habite pas ici, je peux comprendre. Ce n'est pas très beau, il y a des mecs qui traînent en bande, on voit souvent la police donc je comprends l'image des gens, j'en veux à personne. Au final je ne pense pas qu'il y a énormément de gens qui pensent qu'ici il y a que des voyous.

Qu'est ce que tu pense des éléments culturels qui sont rattachés au quartier le style vestimentaire par ex, par rapport à l'imaginaire de la ville de Genève ?

Moi je pense qu'il y a des codes vestimentaires, des codes musicaux, des codes de langage qui se sont créés ici de manière naturelle mais avec une influence très française et du coup on a intégré ces codes et on se sent bien comme ça. Ici on ne sent jamais que notre style va être mal vu, alors que quand on se balade en plein Genève, on sait qu'on est un peu impressionnants quand on marche en bande à 10 avec des gosses sacoches, des casquettes et des crânes rasés, avec des grosses vestes de marques, des trainings, des choses comme ça, on sait que ça peut être impressionnant. C'est pour ça que la plupart des gens quand ils sortent du quartier ils essaient de s'habiller comme Mr. normal. De passer inaperçu, parce qu'on n'a pas envie d'être regardé. On a toujours ce même sentiment qu'on est chez nous dans notre ville, mais on n'est pas chez nous chez nous comme au quartier. Donc il faut faire comme les autres, pas trop se montrer, parce qu'on est pudiques. On n'a pas envie d'avoir des mauvais regards, de se sentir jugés, catalogués. On adapte notre style vestimentaire en fonction d'où on est, clairement. Moi en tout cas, constamment.

Est-ce que tu t'identifies comme lancéen, ou des Palettes ?

Non moi je m'identifie lancéen quand même, parce qu'au final Palettes ça ne veut rien dire, là où on est ce n'est même pas les Palettes, c'est les Bachets. L'Etoile Palettes ce n'est même pas vraiment les Palettes, c'est Pontets. Pour moi Palettes ça veut dire Lancy au final. Donc moi je me sens lancéen, je ne me sens pas du Petit-Lancy, je me sens du Grand-Lancy clairement, c'est vraiment à partir de l'arrêt piscine de lancy à ici. C'est là ma zone, c'est là où on a tous trainé depuis qu'on

est petits, les activités, les parcs avec les parents. Donc moi je me sens de Lancy. Palettes c'est devenu un gimmick maintenant, ce n'est pas le vrai mot mais palettes c'est resté parce que c'est comme ça et ça ne changera pas.

Quelle place prend le quartier à travers tes photos et la manière dont tu t'exprimes ?

Le quartier il prend une place énorme dans ce que je fais. C'est un peu la source, même si je ne traite pas que le quartier. Ça a pris une place énorme et ça continuera parce que c'est en constante évolution ne serait-ce qu'avec les nouvelles générations qui grandissent. Les gens évoluent donc les histoires aussi changent, des nouvelles histoires apparaissent, tragiques, bonnes, mauvaises. Et tout ça c'est une source d'inspiration pour moi, et je ne saurais pas pourquoi mais moi j'y vois une beauté et une poésie de fou. Dans les parcours des gens, chez les jeunes qui ont du charisme à 16 ans et avec les gueules cassées, à l'écran c'est incroyable. Il y a qqch de tellement authentique et spontané, hyper cru, et moi j'aime bien ce qui est cru ou violent. Et de nouveau, c'est l'endroit où je me sens le mieux donc c'est aussi là que je me sens le mieux pour réaliser mes photos, vidéos. C'est l'endroit où je ne me sens pas jugé, pas pas à l'aise, je sais qu'ici je peux sortir avec ma caméra et je serai tranquille. C'est mon berceau. C'est la source de toute ma vie franchement, c'est fort mais c'est la source de tout ma manière de penser. Même s'il y a eu plein de ramifications qui sont venues après, mais la source c'est ici, c'est la mentalité d'ici que j'ai.

Qu'est ce que tu as voulu montrer avec ces photos ? ou alors tu l'as fait que pour toi ?

Je l'ai fait pour les deux, je l'ai fait pour moi, parce que je ne ferai jamais un truc pour les autres.

J'ai fait ça pour moi parce que j'ai toujours eu une fibre artistique que je n'avais jamais assumée mais c'était aussi une réponse à tous ces gens qui considèrent qu'en suisse tout va bien, qu'il n'y a pas de pauvreté, pas de précarité, qu'aux Palettes en vrai il ne se passe rien, que tous ces jeunes font exprès de se créer des faux problèmes à jouer les voyous. C'était de la provoc' au début, pour leur répondre c'était fait de manière crue et violente en tout ça dans l'aspect des vidéos pour montrer que ça existe, qu'il se passe des choses ici bonnes et mauvaises. Je voulais montrer les deux, et ça a marché. Ça a été bien reçu même s'il y en a qui n'ont pas compris, mais je savais à l'avance que ça allait faire parler et c'était le but, même d'un point de vue marketing je voulais me faire connaître avec qqch qui choque un peu.